13e ANNÉE N° 154 1er JUILLET 1926

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Fleurus 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ÉTRANGER : 5 FR.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

52. ALAIN. Sentiments, passions et signes. Prix. .. .. 35 fr.
53. C. AVELINE. Steinlen .. .. 9 fr.
54. BALZAC. Ferragus .. .. .. 27 fr.
55. BAUDELAIRE. Dernières lettres inédites à sa mère .. .. 50 fr.
56. BAUDELAIRE. Le Spleen de Paris, ill. de CHIMOT.. .. .. 250 fr.
57. R. BLANCHARD. La Corse .. 21 fr.
58. CHAS LABORDE. .. .. .. 60 fr.
59. COLETTE. Mitsou, ill. de J. OBERLÉ. Prix .. .. 100 fr.
60. G. COQUIOT. En suivant la Seine. Prix. .. .. 300 fr.
61. E. DACIER. Watteau. .. .. 10 fr.
62. G. DUHAMEL. Confessions de Minuit, ill. de Berthold MAHN. .. 200 fr.
63. A. FRANCE. Œuvres Complètes, t. VI. La vie littéraire, 1re et 2e séries. 35 fr.
64. G. GEFFROY. Charles Meryon. 100 fr.
65. W. GEORGE. Picasso .. .. 125 fr.
66. W. GEORGE. Cézanne.. .. 450 fr.
67. L. GONSE. L'Art Japonais .. 15 fr.
68. F. LEFÈVRE. Entretien avec G. Bernanos. .... 30 fr.
69. LE LIVRE DES MILLE ET UNE NUITS, ill. par L. CARRÉ. Tome I. 340 fr.
70. LE SONGE DE POLIPHILE .. 200 fr.
71. P. LOUYS. Poétique, avec 4 lithographies hors-texte de E. DEGAINE. Prix .. .. 350 fr.
72. P. MAC ORLAN. Sous la lumière froide, ill. de 8 aquarelles de l'auteur. 350 fr.
73. C. MAURRAS. La Bonne Mort. 80 fr.
74. M. MEUNIER. La légende Socrate. 12 fr.
75. MONTESQUIEU. Lettres Persanes. Préface de VALÉRY. Ill. de C. MARTIN. Prix .. .. 600 fr.
76. A. PERATE. Assise, ill. de P.-A. BOUROUX .. .. 575 fr.
77. STE-BEUVE. Vie, Poésies et Pensées de J. DELORME .. .. .. 45 fr.
78. A. SALMON. Vénus dans la Balance, ill. de PASCIN .. .. .. 150 fr.
79. STENDHAL. D'un nouveau complot contre les Industriels .. .. 40 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (18)

nrf VIENT DE PARAITRE



ABEL CHEVALLEY

THOMAS DELONEY

LE ROMAN DES MÉTIERS AU TEMPS DE SHAKESPEARE

UN VOL. IN-16 DOUBLE-COURONNE. **10.50**

Il est rare qu'une œuvre longtemps ignorée sorte du passé pour témoigner à la fois d'une importante étape littéraire et d'un état social à son plus beau moment. Encore plus rare est la bonne fortune de découvrir cette œuvre en pleine masse populaire à l'une des grandes époques de l'esprit humain.

Cette heureuse rencontre, longtemps pressentie, M. ABEL CHEVALLEY l'a faite en étudiant l'histoire du Roman au Temps de Shakespeare.

La Vie et l'Œuvre du bon drille **Thomas Deloney**, tisseur de soie à Londres, ont été depuis quelques années ramenées au jour par des érudits anglais et allemands, mais n'avaient encore jamais été présentées au public français.

Les joyeux romans de **Thomas Deloney**, publiés récemment dans leur texte primitif, par l'Université d'Oxford (Clarendon Press) n'ont encore jamais été mis en langue moderne, ni traduits en Europe. Ils seront incessamment publiés par *La Nouvelle Revue Française.*

Leur portée sociale et littéraire, leurs rapports avec le Travail organisé, d'une part, avec l'histoire du Roman moderne d'autre part, n'avaient encore jamais été étudiés.

Le **Thomas Deloney** d'Abel Chevalley montre que l'une des sources du roman contemporain traverse les ateliers, jaillit dans la vie artisane, et que l'une des racines du syndicalisme corporatif et professionnel s'enfonce très loin dans la littérature populaire. Tant il est vrai que rien n'est extérieur au monde des lettres.

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'EDITION ORIGINALE " UNE EDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 850 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGE DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIEREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

LE ROMAN ANGLAIS DE NOTRE TEMPS. Un vol .. .. .. **18 fr.**

« ***Par une singulière fortune, le meilleur de tous les livres sur le Roman Anglais a été écrit par un Français.*** » (MIDDLETON MURRY, dans *The Nation and Athenaeum*).

Notice bio-bibliographique :

CHEVALLEY (Abel) né en 1868, Mouilleron-en-Pareds (Vendée). Professeur au Lycée Khédivial du Caire, Egypte, 1893-97 : agrégé d'anglais 1897 ; Correspondant du Temps *en Egypte 1897-98 ; professeur aux Lycées Voltaire et Louis-le-Grand et rédacteur au* Temps, Politique Etrangère *1899-1905 ; nombreux articles de critique littéraire et historique sur l'Angleterre et l'Amérique, et un fort volume :* **Victoria, l'Angleterre au XIXe siècle** *(Delagrave) ; consul-général de France en Afrique du Sud 1905-1910 ; directeur Affaires d'Amérique, Ministère des Affaires Etrangères 1910-1914 ; ministre plénipotentiaire en Norvège 1914-1918 ; haut commissaire en Prusse Orientale 1920, et au Caucase 1921. Disponibilité et retraite 1922-26.*

EN PRÉPARATION : THOMAS DELONEY

JACK DE NEWBURY. — THOMAS DE READING. Un volume

LE NOBLE MÉTIER. Un volume

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf

VIENT DE PARAITRE

“ **Les Documents Bleus** ”

N° 27

Dostoïevski

à la roulette

textes et documents

recueillis par

R. FULOP MILLER et FR. ECKSTEIN

traduit de l'allemand par Hélène Legros

Un volume in-16 double-couronne .. .. **12** fr.

60 exemplaires sur pur fil .. .. **25** fr. (*souscrits*)

DÉBUT DE LA PRÉFACE

Les carnets qui ont été retrouvés dans les papiers laissés par Dostoïevski donnent une idée de la manière dont sont nés les grands romans de ce maître. La correspondance et les notes biographiques de sa femme et de son amie Pauline Suslowa renseignent sur les circonstances qui ont influencé son travail littéraire. Ces documents, publiés, fourniront enfin les matériaux à la future biographie du poète qui sera beaucoup plus équitable à l'égard de celui-ci qu'on n'a pu l'être en se fondant sur les textes insuffisants qui ont été jusqu'à présent à notre disposition. Le livre que voici doit être considéré comme un effort pour apporter d'importantes contributions à la nouvelle image de Dostoïevski que seules les nouvelles recherches pourront tracer. Les documents qu'on va lire et les détails biographiques apportent notamment des renseignements sur la passion à peine compréhensible de Dostoïevski pour les jeux de hasard.

Quoique ces écrits n'embrassent qu'une période d'environ dix ans de la vie de Dostoïevski et n'aient trait qu'à un seul aspect de son caractère, ils apportent des choses essentielles si l'on veut comprendre non seulement sa destinée, mais encore son œuvre et les sources de celle-ci. C'est pourquoi il est nécessaire de faire connaître même des textes qui contiennent des aveux sur les faiblesses du poète. Pour éditer dignement un tel legs, il faut laisser de côté toutes craintes mesquines de faire du tort à sa mémoire, et travailler seulement à donner une image aussi fidèle que possible de son éminente personnalité.

. . . .

René Fulop-Miller et Frédéric Eckstein.

RAPPEL :

LES FRÈRES KARAMAZOV, adapté de Dostoïevski par JACQUES COPEAU et JEAN CROUÉ. — Un volume du répertoire du “ Vieux-Colombier ” **3.50**



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **Pour paraître au début de Juillet**

PIERRE HAMP

UNE NOUVELLE FORTUNE

UN VOL. .. .. **12** fr.

Nous ne saurions mieux " faire le point " dans l'évolution de la pensée de* M. PIERRE HAMP *et indiquer ses directives actuelles, suivant lesquelles il a écrit UNE NOUVELLE FORTUNE, que d'en reproduire ici le chapitre liminaire :

Quand nos plus importantes affaires publiques étaient pour chacun de nous d'élire le maire et le député, de protester contre l'état du chemin qui passe devant notre maison et de discuter la séparation des Eglises et de l'Etat, le monde allait bien, tout au moins dans la partie qui intéressait notre privé. Nous n'étions pas heureux puisque le bonheur est d'espérer et qu'on se dégoûte de tout ce qu'on tient ou qui nous tient. Notre jugeote suffisait pour le quartier, la commune, l'arrondissement.

Aujourd'hui notre moyenne intelligence doit s'essayer chaque jour aux affaires internationales. Quand notre franc valait bravement vingt sous et la tune de Montmartre le dollar de New-York, nous pouvions voyager. D'un pays à l'autre on changeait de langage, de couleur de drapeau, d'hymne national, la valeur de la monnaie restait la même.

Nous ne pouvons plus tant courir le monde mais nous devons penser avec lui, nous inquiéter de qui veut la guerre, de qui travaille pour la paix, de qui profite de la misère de notre franc qui n'est plus qu'une image de papier au lieu d'une médaille en argent.

Notre sou de jugeote est devenu monnaie internationale. Plaçons-le au mieux de nos intérêts, en idées ayant cours, non dans les vieilles Académies et corps constitués mais chez les braves gens de tous pays.

Il faut que notre monnaie intellectuelle dont chacun a son petit sou, puisse s'échanger avec celle des Allemands, des Anglais, des Italiens. Ce n'est point monnaie de science, ouvrage de savant, œuvre d'artiste, mais petit bon sens comme chacun en fait preuve dans sa rue, conversation de porte à porte, à journée finie. Mon voisin qui a mêmes intérêts que moi, est maintenant à Berlin, à Londres, à Rome. Un mur nous sépare sur lequel il y a des dollars ou des baïonnettes, pire encore, des idées hérissées.

Mettons chacun notre sou dans le chapeau bosselé de la quête européenne. La guerre lui a ôté sa plume. La misère lui mange le poil. Le panache en est bien tombé.

L'angoisse de l'Europe ne nous permet plus de ne penser qu'à nous, à notre œuvre que nous voudrions choisir à notre goût. Il faut penser à quoi tout le monde pense, se mêler à la foule, parler au voisin des affaires du quartier qui sont devenues mondiales.

La France ne peut refaire son aisance que par entente internationale, étendant sa cordialité à beaucoup de peuples, s'ils veulent, et recevant la leur. Ce sera tant mieux pour nous et autant pour eux. De même qu'elle a eu des Alliés pour la guerre, il lui en faut pour sa fortune, mais il n'est pas nécessaire que ce soit les mêmes, au contraire. Ses anciens alliés militaires étant ses adversaires financiers, elle peut fort bien établir sa solidarité financière avec ses ennemis. Santé, éducation, finances se commandent. Assainir le pays et l'instruire est notre affaire ; mais si le franc devient un cadavre, nous serons crasseux et ignorants. Faisons fortune. P. H.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " UNE ÉDITION SUR PAPIER VELIN PUR FIL A 850 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIEREMENT SOUSCRITS.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XXVII

PARIS

3, RUE DE GRENELLE, 3

1926

UN HOMME DE LETTRES

A Bernard Barbey.

« Pour estre advocat ou financier, il n'en faut pas mescognaistre la fourbe qu'il y a en telles vacations : un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son métier, et ne doibt pourtant en refuser l'exercice. »

MONTAIGNE.

Gabrielle « sera là d'une minute à l'autre », m'assure la bonne. Que puis-je pour cette chimérique enfant ? Son père qui, à Elbeuf, fabrique du drap, ne voulait pas qu'elle épousât Jérôme qui écrit à Paris des pièces. Elle a suivi Jérôme et ne l'a pas épousé : « Qu'aucune contrainte, disait cette sotte, n'altère notre merveilleux amour ! » Elle mit tous ses soins à n'être pas mère : un enfant l'eût détournée de servir uniquement le maître. Ce fut en vain que plus épouse qu'aucune épouse, bourgeoise entre les bourgeoises, Gabrielle se vit accueillie partout avec distinction, et comme la femme d'un assez fameux auteur dramatique ; — après quinze ans, Jérôme s'éloigne, selon le droit qu'elle-même lui a reconnu, et sans qu'elle puisse rien lui opposer que ses larmes.

Le seul aspect de ce salon où j'attends Gabrielle, suffit à m'éclairer sur la folie du couple qui, durant des années, s'y déchira. Les meubles défraîchis, « modern-style », sont les

restes inutilisables, l'ébauche abandonnée d'une trop ambitieuse passion. La moindre chaise, par sa forme saugrenue, témoigne d'une volonté maladroite de bonheur. Dans l'après-midi sombre de janvier, flottent ces épaves d'une vie naufragée. Je me retiens de respirer cette odeur des pièces où un homme a beaucoup fumé naguère et où nul ne fume plus.

Des livres sur ce guéridon, — mais pas un seul n'a été ouvert depuis des mois. Que doivent être les soirées de cette femme ? Aucune lecture ne saurait la délivrer d'elle-même, ni aucune imagination prévaloir contre ce qui la torture ; et quel être inventé atteindrait, fût-ce une minute, à détourner son attention de l'être qui l'a délaissée et trahie ? Je l'imagine errant de pièce en pièce, se frottant les doigts dans le silence, étouffée, suffoquée par les diatribes, par les invectives, par les supplications qu'elle ne peut plus crier à personne.

Devant moi, elle va se délivrer enfin. Je ne peux lui donner que ce soulagement : être quelqu'un qui écoute. Je serai, à la lettre, tout oreille. Etrange qu'aucune religion n'ait jamais représenté Dieu sous l'aspect d'une oreille énorme : Celui qui ne répond pas, mais qui peut-être entend. Je serai ce Dieu pour Gabrielle.

Voilà des années que Jérôme la torturait ; mais elle avait chaque soir, la ressource de le mettre en accusation (ce que Jérôme appelait « des scènes »). Gabrielle sait aujourd'hui que ce n'est rien d'être une martyre, tant qu'on a son bourreau près de soi, nuit et jour, pour lui faire honte de sa barbarie. Une amoureuse accoutumée à cet échange quotidien de mensonges, d'insultes, juge que sa vie en était embellie, maintenant qu'elle ne peut plus s'adonner à ce jeu. Que toute sa douleur d'avant l'abandon lui paraît féconde en délices ! Rien ne dépasse les forces d'une femme que de hurler seule dans un sépulcre.

Aujourd'hui, du moins, va-t-elle se lamenter devant

quelqu'un. Tout de même, il faudra que je feigne de la conseiller. Que lui dirai-je ? N'importe quoi. Il suffit de ramasser les balles dont elle bombardera Jérôme ; et, lorsqu'elle s'arrêtera pour reprendre souffle, que mes paroles lui soient un prétexte à repartir. Sans doute feindrai-je, comme c'est mon habitude en de telles rencontres, de détourner la conversation pour le plaisir de voir la jeune femme se jeter sur celle de mes paroles qui peut l'aider à rejoindre sa douleur. Que je l'entretienne d'un empereur de la Chine, elle me parlera des yeux bridés, du teint safrané de Jérôme ; peut-être aussi de sa science pour les supplices interminables et qui dans la victime suppriment tout, sauf le pouvoir de souffrir.

C'est ennuyeux que les convenances ne me permettent pas de me taire ou de ne l'interrompre que par des « je vous écoute », « je vous entends bien ». Le vraisemblable est que mes premières paroles, parties du cœur et trop dures pour l'infidèle, inspireront à la jeune femme quelques propos en faveur de l'homme qu'elle adore ; — mais pour peu que je paraisse convaincu, elle se répandra soudain en insultes contre l'absent. Car si l'amour qu'elle lui voue ne saurait avoir à ses yeux d'autre excuse que de s'adresser à une sorte de surhomme, en revanche le désespoir où, par son abandon, il l'a laissée, cette plaie toujours saignante empêche qu'elle l'absolve de l'accusation d'assassinat. Surtout gardons-nous, en cet instant, de conclure pour tout concilier : « Cet homme de génie est un assassin délicieux » : nous verrions la furieuse, incapable de saisir ensemble tous ces contraires, passer d'un terme à l'autre, incertaine, égarée, puis s'abattre pleine de cris et de larmes : depuis le temps qu'elle errait dans le palais de Pyrrhus, Hermione ignore encore qu'amour et haine sont les deux faces de l'unique dieu dont elle est possédée.

Aucune bêtise à dire ne me coûtera. Sans doute lui soufflerai-je : « Essayez d'en aimer un autre ; offrez à un

étranger cette place vide. » Il n'y a pas de place vide : sa vie est remplie, comblée par une absence. Impossible de pénétrer jusqu'à Gabrielle si ce n'est à propos de l'absent, pour en parler, pour en entendre parler. Des amis de Jérôme qui, à en croire la jeune femme, l'ont trahie, et qu'elle hait comme les complices de son amant, Gabrielle pourtant ne peut se défendre de les accueillir : ils font partie de son mal ; ils ont part à cette absence qui l'occupe tout entière. J'entends bien que Gabrielle pourrait être conquise par un autre homme. Mais c'est l'horreur de certains abandons qu'ils laissent l'abandonnée inutilisable pour tout autre que pour son bourreau. Gabrielle ignore que le pire crime de Jérôme est de l'avoir pétrie et repétrie, de l'avoir rendue informe et telle qu'elle ne saurait plus s'insérer dans aucun autre destin. De même qu'il meublait sa maison de ces chaises contournées, de ces fauteuils absurdes mais dont le modèle est sans répliques, Jérôme a voulu posséder une femme différente de toutes les autres, une compagne à son usage ; souhaitant de la reconstruire selon ses vœux , il a fallu d'abord qu'il la détruisît. Mais il n'a su que la détruire ; et voici qu'incapable de la ressusciter, il se détourne d'une femme divisée et rompue. Qui donc oserait recueillir cette âme éparse, argile confuse et partout crevassée d'empreintes de doigts ?

Ah ! me méfier surtout des consolations du genre de « le temps fera son œuvre, vous finirez bien par oublier ». S'il est vrai que de là seulement lui peut venir le salut, gardons-nous de l'exaspérer par l'imagination d'une vie dépouillée de ce qui est sa vie même. Pour se délivrer de l'insomnie, l'essentiel est d'abord de ne pas penser au sommeil ; il ne faut pas parler d'oublier à ceux qui n'ont plus aucune autre ressource ici-bas que l'oubli.

Mais je crains qu'avec cette compagne d'auteur dramatique, dont l'esprit s'est assoupli à développer des thèmes littéraires, il soit difficile d'éviter que se pose cette question :

n'aurait-il pas mieux valu pour elle que Jérôme fût mort plutôt que traître ? Il me semble l'entendre déjà : « Je souffrirais moins de sa mort que de son infidélité. » Et ce commentaire trop sublime : « Perdu pour perdu, au moins ne serais-je point forcée de le mépriser. » Elle ne le mépriserait pas en effet, elle l'oublierait. Mais Jérôme vivant, aucune minute ne passe qui ne pourrait ramener le fugitif ; et en même temps, cette minute apporte à l'abandonnée une raison nouvelle d'être déçue et de haïr davantage ; par dessus tout demeure l'espérance qu'à la seconde suivante l'ascenseur s'arrêtera à l'étage, et qu'elle reconnaîtra le bref coup de sonnette. Impossible de guérir. Elle guérirait si Jérôme était mort : la mort seule barre toutes les routes de l'espoir et ne laisse au survivant aucune autre issue que l'oubli.

Toute chose est demeurée à sa place : Jérôme retrouverait la maison telle qu'il l'a quittée. Gabrielle, me dit-on, se refuse jusqu'à des robes et ne consent à porter que celles qu'avait choisies Jérôme. Il faudrait changer au contraire, redevenir toi-même : celle que tu étais avant qu'il t'eût réduite en charpie. Alors peut-être te reconnaîtrait-il. Mais si tu demeures à ses yeux ce que tu es encore : son œuvre, une œuvre à laquelle il appliqua mille retouches, et dont il s'est éloigné, la laissant interrompue, — perds toute espérance de le reconquérir. Ignores-tu donc que nous ne rouvrons jamais nos livres manqués ?

II

Cette visite fut le prétexte d'un étrange dialogue. Confessons d'abord notre erreur : Gabrielle n'eût point osé me faire venir pour la seule joie de parler devant quelqu'un. Sans doute a-t-elle satisfait ce désir de se répandre en paroles ; mais elle souhaitait de moi bien plus que de l'atten-

tion : il s'agissait de découvrir avec elle les raisons qu'eut Jérôme de l'abandonner : « Je ne comprends pas, je voudrais comprendre... » me répétait-elle, comme si elle dût être délivrée de toute sa douleur le jour où lui seraient connus entièrement les motifs des actions de Jérôme. Et sans doute si elle avait été possible, cette connaissance l'aurait en effet guérie : c'est l'omniscience de Dieu qui l'aide à supporter la douleur du monde.

— Il épouse ma rivale... une femme plus vieille que moi, mère de deux enfants toujours malades ».

Comme je me laissais aller à dire : « S'il l'aime... » Gabrielle m'arrêta :

— Il la supporte avec plus d'impatience qu'il ne me supportait moi-même. Je sais tout ce qui se passe chez eux par ses amis qui, sous couleur de me consoler, viennent ici parfois envenimer ma blessure. A propos du moindre camarade qui pénètre dans le bureau de Jérôme, cette Berthe l'accable de reproches, et quand je songe au souci que j'avais de sa santé, je trouve comique qu'elle exige le lit commun et qu'elle s'assure chaque soir qu'il n'a pas ailleurs épuisé ses forces.

Moi, je faisais le silence autour de sa vie, je m'effaçais. Il rentrait, ne rentrait pas ; rien ne paraissait au dehors de mon angoisse. Après des fugues de huit jours, il retrouvait son couvert mis, et mon visage ne trahissait rien que ce que la douleur y avait creusé à mon insu. Croiriez-vous que j'en étais arrivée à ne lui faire « une scène », que lorsque je sentais qu'il en avait obscurément le désir, — soit qu'il ne sût quelle attitude prendre et que celle-là lui parût la plus naturelle, soit qu'il espérât que des injures et des cris le détendraient. J'en étais au point de savoir qu'autant qu'il eût de lettres à lire, à l'heure du courrier, il ne fallait faire sauter devant lui la bande d'aucun journal ; je n'ignorais pas qu'il ne peut souffrir qu'on lui adresse la parole pendant qu'il se rase, ni que l'on passe devant la porte des cabinets lorsqu'il y est enfermé ; ni, lorsqu'il est

assis au coin du feu, qu'on s'installe en face de lui dans l'autre fauteuil.

Parfois, je me trompais, et lorsqu'il rentrait, la nuit, je faisais semblant de dormir, alors qu'il aurait désiré que je fusse éveillée et que je lui fisse des questions ; — ou au contraire il me retrouvait lisant au lit (à peine avais-je entendu l'ascenseur s'arrêter à l'étage, qu'après une nuit d'angoisse, je prenais un livre par contenance et feignais le plus grand calme) ; alors il me reprochait d'affecter de ne pas dormir en son absence pour l'obliger à ne plus sortir.

Ah ! Dieu sait que j'ai fait la part du feu ! Qu'il se sentît libre, je n'avais pas d'autre souci. C'est pourquoi, s'il m'avait quittée pour demeurer seul, peut-être l'eussé-je compris : malgré toute ma science pour ne lui être pas à charge, il se peut, comme je le lui ai entendu souvent répéter, que la vie conjugale soit à l'homme de lettres un long empoisonnement, et qu'il ait raison de traiter en ennemi tout ce qui, à son entour, prononce des paroles, froisse un journal, ferme une porte, ou seulement respire. Le cœur fidèle qui bat aux côtés d'un artiste le gêne par son battement même.

Oui, j'aurais compris que Jérôme eût renoncé à moi pour être seul ; et qui sait si moi-même alors je n'eusse pas trouvé la résignation dans le repos ? On se fatigue à vivre au chevet de ces grands blessés, criblés de flèches qui leur arrivent de toutes parts, du côté de Dieu et des plus sublimes abstractions, aussi bien que d'un confrère aigri ou d'un critique hostile... Non ! non ! qu'osè-je dire ! rien ne m'eût consolé jamais de l'avoir perdu... Du moins aurais-je compris...

(Ainsi revenait à tout propos, dans la bouche de la jeune femme, ce mot « comprendre »).

— Or il m'a quittée pour la pire des prisons : un appartement médiocre dans la banlieue, une femme usée, aigrie, des enfants chétifs dont il parle avec dégoût...

— Sans doute est-il un homme aussi incapable de solitude que de fidélité : il la quittera...

— Non, puisqu'il l'épouse, puisqu'il se prépare à reconnaître les enfants.

— Peut-être veut-il se prémunir...

(J'hésitais à formuler une supposition dont je craignais que Gabrielle fût atteinte). Mais elle devina ma pensée :

— Se défendre contre moi, mettre l'irréparable entre nous, voulez-vous dire ? Vous pensez que je lui fais horreur ? Eh bien, écoutez : je lui avais promis le silence ; mais à vous, il faut que je le confie : Jérôme souvent revient ici... oui, il a gardé la clé et plusieurs fois, depuis notre séparation, à la fin du jour, j'ai entendu ce grincement familier dans la serrure. Et c'est pourquoi rien au monde ne me ferait sortir à cette heure-là. Il s'assied humblement, il me regarde, m'écoute ; il ne se défend pas. A cette place où vous êtes, je l'ai vu pleurer. La dernière fois, il m'a pris la main et m'a dit : « Toi seule, Gabrielle... » et il appuyait cette main sur son front, sur ses yeux. Mais j'ai eu la bêtise de lui souffler : « Reste ! » Il s'est levé alors ; la porte de l'escalier refermée, je l'ai entendu descendre quatre à quatre.

— Et vous n'avez aucune idée...

— Non, aucune. D'abord j'ai cru (avec les hommes de lettres il faut avant tout penser à cela), j'ai cru qu'il avait besoin de me regarder souffrir... oui ; pour sa prochaine pièce. Dame ! dans l'état où me voilà, je pouvais lui servir ; je suis ce qu'il appelle une fameuse planche d'anatomie. Mais non ! je connais ses yeux, je connais toute son attitude lorsqu'à l'affût du document, il tient l'arrêt : son air de chien hypnotisé par un gibier immobile. Or je vous jure que ce n'était pas l'homme de lettres, c'était bien l'homme que je voyais souffrir à la même place où vous êtes assis.

— Cette femme, peut-être a-t-elle barre sur lui... peut-être le tient-elle ? »

Cette supposition que je faisais à la légère et pour ne pas rester sans rien dire, parut émouvoir profondément Gabrielle.

— Oui, j'y ai songé aussi, bien que je veuille me persuader qu'il n'est pas homme à subir un chantage. Cela m'inquiète que vous ayez eu la même pensée. Nous ne connaissons pas le plus secret de sa vie. Oui... plus j'y songe... peut-être avez-vous raison. »

Elle se leva. Une robe d'intérieur démodée flottait autour de son corps amaigri.

— Ses fugues... Où allait-il ? Je ne sais pas imaginer les gestes qu'il faisait loin de moi. Il revenait meilleur, presque toujours, spiritualisé. C'était cela qui me détournait de m'inquiéter alors que j'eusse dû y voir peut-être le signe d'un assouvissement. Que fait un homme quand il sort seul ? Où va-t-il ? A quelle bête inconnue porte-t-il en secret sa pâture ? Avez-vous subi cette souffrance de ne détenir de droit dans l'être qu'on aime que sur un seul étage, si j'ose dire, — d'entendre respirer, remuer au-dessus et au-dessous, — d'avoir en même temps la certitude qu'il n'existe pour nous aucun moyen de communication avec ces régions proches mais inaccessibles ? Alors peut-être, oui, il faut avoir le courage de tout supposer, de tout craindre. Je vous supplie d'aller le voir. »

Je lui opposai que Jérôme n'était pas mon ami, à peine un camarade.

— Mais il vous admire... Si ! il vous vénère. Peut-être se confessera-t-il... n'attendez pas demain : le mariage est au moment de s'accomplir. »

Je voulus rassurer Gabrielle et lui affirmai que Jérôme ne faisait rien que ce que nous faisons tous, gens de lettres : courir les rues à la poursuite d'un personnage. J'ajoutai :

— Ces courses dans Paris, cette fuite hors du quotidien, cette peur de nous retrouver dans un cadre trop précis, en face de gens trop connus, mais c'est l'histoire de

tous les créateurs... Je verrai Jérôme, puisque vous le souhaitez ; mais sans doute nous égarons-nous : s'il y avait de l'inavouable dans sa vie, nous le saurions. Tout se sait à Paris ; et dans le petit monde clos des lettres, du théâtre surtout... Si ses confrères avaient pu le salir... or je n'ai jamais rien entendu dire à son propos...

Gabrielle m'interrompit :

— Tout se sait, dites-vous ? Ce n'était point l'avis de Jérôme qui répétait souvent qu'on ne nous connaît pas, que nous ne connaissons pas les autres. Les gens ne font pas attention à nous, ils s'amusent de nos tics mais ne vont pas au-delà de notre apparence. C'est qu'au fond personne n'intéresse personne ; chacun ne pense qu'à soi. Nous croyons retenir les regards, disait aussi Jérôme, jusqu'à ce que dans une œuvre où nous nous sommes mis tout nus, nous découvrions que les hommes ne voient même pas notre nudité. A mesure que j'avance dans la vie, ajoutait-il, je jette un à un les masques dont est recouvert mon visage ; mais je doute que lorsqu'ayant jeté le dernier, ma face inconnue apparaîtra au monde, un seul cri de terreur s'élève...

— Il disait : un cri de terreur ?

— Je me souviens de ses propres paroles ; et de celles-ci encore : « Les uns sont aveugles à force d'indifférence ; — pour les autres : ceux qui m'aiment comme vous m'aimez, Gabrielle, il y a longtemps que j'existe en eux tel que leur amour exige que je sois. » Un jour, il a ajouté : « Moi seul ai peur de moi-même. »

— C'est un auteur dramatique, votre Jérôme ! Il dramatise tout. Croyez-vous que les gens ne nous ont pas devinés depuis longtemps ? La littérature est pleine de lépreux qui montent sur les bornes des carrefours et crient : « Regardez le bel ulcère ! » et ils ouvrent leurs vêtements. Mais les passants ne s'arrêtent pas : « Qu'espérez-vous nous apprendre ? disent-ils. Cela seul nous intéressait en vous : les ruses dont vous usiez pour vous exprimer

dans vos œuvres sans vous découvrir tout à fait. Votre art ne valait que par l'allusion. Maintenant que nous avons vu votre plaie, il ne vous reste plus que de vous taire. »

Je voulais que ces subtilités donnassent le change à Gabrielle sur l'inquiétude où me mettaient ses confidences. J'ajoutai que Jérôme, auteur goûté du petit nombre, avait pourtant un extrême souci de sa carrière ; qu'il montrait du penchant pour les décorations, pour les académies ; qu'il n'était pas homme à compromettre sa réussite temporelle...

— C'est justement parce qu'il souhaite les honneurs officiels, que cette femme, peut-être, a de quoi le faire chanter.

— Croyez donc le plus simple : sans doute existe-t-il entre eux une entente charnelle... »

Paroles maladroites qui irritèrent Gabrielle. Elle secouait le front, répétait :

— Et moi je sais qu'il ne l'aime pas ; mais elle le tient ; elle l'empêche de sortir. Telle est sa puissance sur lui qu'elle lui défend de boire. Il ne boit plus.

— Il buvait ? Mais, Gabrielle, ce peut être là tout le secret de ses fugues.

— Oh ! Il ne rentrait jamais ivre, vous savez. Un étranger ne se fût aperçu de rien. Moi, tout de suite, je comprenais qu'il n'était pas maître de ses paroles. Il en disait plus long qu'il n'aurait voulu ; et lui qui, jusque dans ses pires cruautés, fut toujours soucieux de la forme, il en arrivait vite aux gros mots, les soirs de cocktails : on eût dit d'un ouvrier qui a touché sa paye et qui n'en rapporte que la moitié... Ou c'était au contraire une sorte de gentillesse attendrie, une pitié douce, des caresses de frère, un désir d'effusions... Hélas ! j'accueillais avec froideur ces retours de bonté — soit que je connusse, par une amère expérience, que dès le lendemain il me les ferait payer cher, soit à cause de l'obscur sentiment que j'en bénéficiais par hasard et parce que je me trouvais là. Mais à la recherche de quelle autre créature impossible à atteindre avait toute

la nuit rôdé cet orage, qui, faute de mieux, crevait enfin sur moi, me criblait d'une tendresse que je n'avais pas inspirée ? Ou au contraire, encore tout baigné de bonheur, il me tendait ses lèvres trop chaudes ; vous savez lorsqu'en août on dit : cet orage n'a pas été pour nous ; mais tout de même le temps est rafraîchi, il a dû pleuvoir quelque part. Ainsi je devinais que Jérôme venait d'aimer quelque part.

J'aurai vécu quinze ans au bord de cette eau noire, impénétrable. Des rides à la surface, des bulles d'air témoignaient d'une agitation intérieure dont les causes me demeuraient inconnues. Quelles bêtes filaient, s'entredévoraient dans ces abîmes ? »

Je regardais Gabrielle souffrir. Ce n'est point la bonté, mais le pouvoir de me mettre à la place d'autrui qui toujours me rendit impropre au métier de bourreau. Il n'est pas trop de toute une vie de mensonges pour épargner une seule de ces larmes. Comment Jérôme supporte-t-il de vivre, sachant ce que Gabrielle endure à cause de lui ? Pour un rien, je l'attirerais sur mes genoux, toute chaude et toute mouillée de pleurs ; je presserais ce corps réduit par la souffrance... car il n'est pas deux méthodes pour « faire du bien » aux jeunes femmes, et il n'est qu'une seule consolation qui leur soit efficace : justement celle qui n'exige aucune parole et qui ne trouble le silence que de soupirs, de halètements.

III

Je n'osais m'approcher de la pleureuse : le crépuscule vint sans que Gabrielle eût songé à donner de la lumière. Elle avait conservé les goûts du temps de son premier amour, lorsque les poètes qu'elle préférait alors faisaient des vers sur les chambres sans lampe et comparaient le crépuscule à une bonne mort. Pour moi qui ai toujours

eu horreur du chien et loup, je cherchais d'une main tâtonnante le commutateur. Ce fut à ce moment qu'une clef tourna dans la serrure de l'entrée. Gabrielle se leva d'un bond. Je ne la suivis pas dans l'antichambre. Quelques chuchotements, puis elle reparut, suivie de Jérôme. Il me tendit la main :

— Je suis content de vous voir... vous voir ? C'est une façon de parler.

Une lumière brutale tomba du lustre : nous dûmes avoir honte de nos trois figures, car nos regards se fuyaient. Chacun attendait que tout ce que dans l'ombre il n'avait pas songé à dissimuler, disparût de ses traits. Mais peut-être demeurait-il encore trop de désir dans mon regard, trop de douleur dans celui de Gabrielle, et Jérôme offrait un aspect trop étrange (il faudrait, à son sujet, oser parler d'une « beauté repoussante »), pour que nous eussions le courage, avant la fin de cet entretien, de nous dévisager les uns les autres.

D'abord je voulus me retirer ; mais je fus retenu par Jérôme avec une sorte de véhémence où sans doute Gabrielle reconnut l'effet de l'alcool ; pour moi, j'avais déjà senti dans son souffle ce relent d'acétylène dont vous empoisonnent les buveurs de cocktails. Je compris pourquoi Gabrielle joignait ses instances aux siennes lorsqu'elle m'eut dit à l'oreille : « Vous sortirez ensemble... »

Elle espérait que l'entretien qu'elle voulait que j'eusse avec Jérôme aurait lieu le soir même. Je demeurai donc, curieux des paroles qu'ils allaient échanger. Ce fut à moi que Jérôme d'abord s'adressa, pour me remercier d'aider Gabrielle « à franchir le mauvais passage ».

Elle demanda :

— De quel passage s'agit-il ? Je n'avance ni ne recule : immobile sur une route qui ne mène nulle part.

— On fait toujours ce qu'on préfère. Toi, Gabrielle, tu aimes brûler, tu détestes de ne pas souffrir. »

Elle souleva une épaule ; murmura : « Imbécile ! » Puis soudain :

— Bien sûr ! Je veux souffrir par toi, puisque je ne peux même pas imaginer de toi à moi, d'autre lien que la souffrance. Je ne sais pas ce que c'est que la joie dans l'amour.

— Crois-tu que je le sache mieux que toi ?

D'un coup d'œil furtif, j'observai le joli visage fripé de Jérôme tandis qu'il interrogeait ainsi Gabrielle, puis me détournai avec un sentiment confus de honte. Il regardait dans le vague.

— D'ailleurs, l'amour heureux, cela existe-t-il seulement ? Oui, oui ! cela existe dans un pays que nous ne connaissons pas. Je crois à l'existence des amants comblés comme à celle des anges. Il y a quelque part des chants de harpe, des battements d'ailes... Mais où donc ?

Gabrielle me dit, en remuant à peine les lèvres : « Il a bu... » Elle se leva alors, s'approcha de Jérôme, s'assit près de lui :

— Depuis ta dernière visite, es-tu plus heureux ?

— Je te répondrai comme Lucifer à Eloa quand elle veut savoir du moins s'il est content : « Plus triste que jamais ! » Ah ! dame, oui ! plus triste que jamais... Tu me demandes pourquoi ? Ce serait trop long à raconter : Je ne voudrais pas retarder ton dîner... Mais c'est impossible que je rentre tout de suite ; parce que lorsque je suis allé travailler dans un bar, il n'y a pas moyen de le cacher à Berthe. Sans doute en ne rentrant pas à l'heure du dîner, je risque gros... mais moins tout de même que si elle découvre que j'ai voulu me donner un peu de ton... Si tu veux tout savoir, le petit Pierre se remet de la coqueluche ; mais Raymond tousse ; il va sûrement être pris. Nous avons tout fait pour isoler Pierre ; nos précautions n'auront servi de rien : encore des semaines à être réveillé, toutes les demi-heures, par une quinte... Oui, nous avons toujours eu le petit malade dans notre chambre, sans quoi la bonne n'aurait pu résister...

— Il faudrait les changer d'air...

— Tu sais cela, Gabrielle, qu'il faut que les enfants qui ont la coqueluche changent d'air ? C'est admirable ! Je ne t'ai jamais rien entendu dire de plus sensé.

— Pourquoi ne le saurais-je pas ?

— Mais parce que tu n'as pas eu d'enfant... Tu n'as pas voulu en avoir...

— A cause de toi.

— Maintenant, le voudrais tu, tu ne le pourrais pas... On ne t'a pas enlevé les ovaires ? Non ? Il n'y a pas de quoi pleurer. Tu es... tu es en dehors de la vie ; une héroïne de d'Annunzio ; une personne sublime ; une muse ! une muse accoudée devant un paysage d'art. Si ma prochaine pièce réussit, j'augmenterai ta pension ; tu iras vivre au Ritz. Si ! Si ! Cet appartement, ça « t'enracine » trop. Tu dois vivre au Ritz, ne posséder en propre que tes malles. Tu accrocheras aux murs quelques photographies : Michel-Ange, Vermeer, un Greco : tout ce qu'il y a de distingué. »

Il s'était levé, marchait de long en large, les mains bien enfoncées dans les poches, les pommettes et le nez couperosés (il était de ces hommes-renards qui ont toujours l'air d'avoir du sang à la gueule).

— Eh bien, oui ; les gosses vont partir pour la campagne, dans le Sauternais, chez leur grand'mère. Berthe est de bonne souche paysanne, elle, tu sais ! Ils possèdent une maison de maîtres dans un petit pays qui s'appelle Bommes. Ils font du vin qui vaut celui de la Tour Blanche ; c'est le même terrain. Il n'y a que la route qui les sépare. Le Ciron coule au bas de la côte : le goujon foisonne et, au soleil couchant, les filles regardent les garçons se baigner.

— Mais tu ne pourras pas travailler, Jérôme.

— Non ! mais vous l'entendez ! (Il marchait toujours et parlait avec une exaltation croissante). C'est ici, dans un appartement poussiéreux, anonyme, auprès d'une femme

inoccupée et toujours à l'affût de mes pensées, de mes gestes, de mes paroles, c'est ici qu'il aurait fallu renoncer à toute création.

— Tu étais libre... je te laissais libre.

— Mais justement, nous ne créons que dans la contrainte. Tu as toujours cru que l'œuvre d'art naît de l'œuvre d'art ; que les voyages, les musées, les concerts inspirent l'artiste. Tu m'as empoisonné dans une atmosphère de « beauté », comme tu disais. C'est au chevet d'un enfant malade que l'artiste puise sa nourriture ; oui, dans une chambre où un enfant tousse ; — et lorsqu'il presse en même temps contre lui un corps exténué d'avoir été fécond — un corps comme une terre labourée. Il n'y a pas de quoi faire la grimace, ma petite ! »

Gabrielle, sans plus rien de tendre sur le visage, le suivait dans ses allées et venues, essayait de placer une parole. Elle criait :

— Je te connais trop pour croire à ce boniment. Mais rappelle-toi : un chien dans la rue aboyant suffisait à suspendre ton travail ; tu avais un besoin maladif de silence. Toi, avec des gosses malades dans ta chambre ? Toi, dans une ferme à la campagne ? Raconte cela à d'autres, mais pas à moi ! »

Jérôme haussait les épaules, grimaçait, me prenait à témoin :

— Impossible qu'elle comprenne ! Ah ! elle est de la bonne époque des compagnes de littérateurs, des « associées » qui croyaient qu'il faut dispenser au poète « une solitude où voltige un baiser ». Me l'a-t-elle servi, ce vers du misérable Prudhomme ! Ah ! cet affreux silence autour de moi, avec cette seule petite musique méchante d'un moustique dont l'interruption correspondra à une piqûre : vlan ! le baiser se posait... moustique impossible à écraser... J'ai peur d'un baiser comme d'un moustique ! Elle avait une façon de rôder autour de moi sur ses pointes craquantes : il me semblait que la planète entière grinçait sur

son axe. Et ses lenteurs pour tourner la page du journal ! Ces portes refermées avec tant de précaution que j'en avais des arrêts au cœur ! Et les menus ! ce drame de chaque repas ! Maintenant on ne me demande plus si j'aime ce que je mange : je mange ce qui est bon pour les enfants. Je me prive de bananes parce qu'il faut les garder pour les enfants... »

Cela le calmait de parler. Peu à peu il avait baissé le ton, et déjà revenait sur ce qu'il avait dit, s'excusait de trop « généraliser » : le même régime, selon lui, ne convient pas à tous les artistes ; il ne convient même pas à toute une existence d'artiste ; les conditions de notre vie doivent changer à mesure que nous évoluons...

Gabrielle s'était rassise et le couvait d'un œil maintenant sans fureur, mais aussi sans tendresse, — un œil curieux, interrogateur. Penchée en avant, les coudes aux genoux, elle secouait la tête, en un signe continu de négation. Sans essayer d'interrompre Jérôme, elle répétait pour elle seule, à mi-voix : « Non ! ce n'est pas cela... ça ne signifie rien... c'est du battage... il y a autre chose... » Si peu furieuse, en vérité, que lorsque Jérôme, s'étant levé, après un silence, chercha son chapeau, elle l'interrogea d'un air étonné :

— Tu pars déjà ?

Il répondit qu'il n'était resté que trop longtemps, qu'il n'aurait pas dû venir, qu'elle avait bien mérité de vivre désormais en paix. Nous le suivîmes dans l'antichambre. Gabrielle me dit :

— Ne le quittez pas. Tâchez de savoir... Vous reviendrez demain ; je compte sur vous à la même heure. »

Elle n'attendit pas ma réponse, ne songea même pas à me demander si j'étais libre : toute sa vie tournait autour de Jérôme et elle aurait eu quelque peine à imaginer que je pusse appartenir à un autre système d'astres.

IV

Ce fut Jérôme qui me pria de l'accompagner. Nous suivîmes l'Avenue Victor-Hugo vers l'Etoile. Le feutre rabattu cachait l'usure de son visage. Il marchait d'un pas allègre et j'avais peine à le suivre. Il n'était guère de passant qui ne retînt, quelques secondes, son attention. Il me dit qu'il aimait le trottoir : tous ces échantillons humains à sa portée, en quelques secondes :

— Comment avons-nous le courage de vivre avec les êtres que nous inventons, lorsque cette chair vivante, dans les rues, coule à pleins bords ? Ça vous amuse d'écrire, vous ? Moi, je hais cette nécessité qui m'enchaîne à ma table ; je porte en moi de la vie : il faut qu'elle sorte coûte que coûte et que je reste assis devant du papier, — et que je dégorge. Quelle destinée ! Je ressemble à cette chienne pleine que j'ai vue un jour d'ouverture de la chasse : elle rampait dans les chaumes, flairant des traces, et pendant ce temps, commençait de mettre bas : telle était sa passion de chasseresse, qu'un chiot sorti d'elle, cela n'interrompait pas sa quête, et elle se traînait encore sur l'odeur du lièvre. Moi aussi je passerais mon temps dans la rue : pas une heure du jour et de la nuit où elle ne m'enchante : dans son plus grand vacarme et dans son plus grand silence (lorsque, à quatre heures du matin, Paris ressemble à la fin des temps). Mais des êtres en moi s'agitent ; un dialogue intérieur s'engage que je vais perdre à jamais si je ne rentre en hâte... Parce que tout de même rien ne compte que cela : ce serait délicieux de vivre maintenant — mais pour nous autres créateurs, il s'agit de vivre toujours.

Vous avez entendu cette pauvre petite se glorifier de ce qu'elle m'avait toujours laissé libre ? La sotte ne voit pas que c'est pour cela que je l'ai fuie : j'exige d'une femme

qu'elle me garde ; et, si elle n'y suffit pas, qu'elle appelle à la rescousse des enfants, des séries d'enfants, et toute une chaîne d'ascendants, de collatéraux ! A l'abri d'une immense muraille familiale, cimentée d'ennuis, de tentations, de regrets, je travaille ! »

Il hâtait le pas, ralentissait, me bousculait pour mieux me convaincre, dévisageait les gens, se retournait parfois, suivait quelqu'un des yeux ; il me disait :

— Cette figure est encore imprimée en moi, toute fraîche : dans deux heures, il n'en restera plus de traces. »

Je lui reprochai d'opposer la vie fictive de ses créatures à la vie réelle, de la façon la plus arbitraire ; je l'assurai qu'à son insu, il puisait dans le réel les éléments de son œuvre. Il protesta et je m'efforçai de ne point nourrir d'objections une dispute qui nous éloignait de l'objet secret de ma recherche. Je me gardai de contredire ses vues et sournoisement l'incitai à me parler encore du trottoir : ne pouvait-il, bien qu'il fût un créateur, laisser une place au divertissement, à l'aventure, — vivre enfin ? Jérôme alors serra mon bras :

— Vous dites : vivre ! Du temps que Gabrielle me laissait toute liberté pour « vivre », j'ai contenté quelques fantaisies dans divers ordres. Mais de quelque ordre qu'elles fussent, toujours j'eus le sentiment de descendre une pente à chaque seconde plus rapide. Jamais je ne suis revenu à mon point de départ : il faut demeurer à mi-côte, diminué, appauvri. »

(Ce sont là propos d'ivrogne dont je sens tout le vague ; mais je me ferais scrupule de les alourdir par des commentaires). Il ajouta :

— Nous autres, les écrivains, nous sommes du petit nombre des gens éveillés : c'est pourquoi nous avons peur de nous-mêmes. Vous dites que vous n'avez pas peur de vous-même ? Allons donc ! La plus grande part de l'humanité somnole : tous ces agités anglo-saxons, tous ces hurleurs de la Bourse, du Parlement : des endormis, mon

vieux ! L'opium des affaires vaut l'opium de la politique. C'est terrible d'être à jamais éveillé, incapable de sommeil, attentif et lucide par profession. Aucun de mes abîmes ne m'échappe. Et cette Gabrielle qui me laissait libre de m'y jeter ! Au fond chaque artiste, à un moment de sa vie, est pris de panique, cherche à se protéger : tous ces plongeons dans le catholicisme ! Si beaucoup hésitent, ne se décident pas, presque tous rôdent autour. Ah ! poètes ! gibier pour Dieu !

Il serra mon bras plus fort :

— Vous, qui n'êtes pas marié, qui ne lisez pas *l'Information financière*, qui détestez les cartes, qu'allez-vous faire ce soir ? osez me le dire.

— Et vous ?

— Moi, je vais rentrer, fourbu. J'aurai préparé ma petite histoire pour que Berthe ne crie pas trop. Je saurai combien Raymond a eu de quintes et si on a pu le nourrir un peu. Je guetterai d'un œil de caniche la face consumée de Berthe, avec la peur d'ajouter à son agacement. Elle me chargera de commissions : « Vous qui ne faites rien... » ou encore : « Tenez... rendez-vous utile... »

— Mais si vous n'aviez pas ce refuge — (vous appelez ça un refuge !) je ne vois pas quels risques...

— Mon pauvre ami ! Je me rappelle le temps de ma liberté : chaque soir s'ouvrait devant moi comme un mystère trouble. La ville devenait une jungle où tout pouvait fondre sur moi qui m'y enfonçais, le cœur étreint d'une angoisse délicieuse, le corps lavé, — prêt à tous les consentements ; et aujourd'hui que je ne suis plus jeune...

— Imaginez que vous n'ayez pas à rentrer, ce soir, chez votre amie : quels seraient vos gestes ? »

Il hésita une seconde, son visage s'éclaira.

— D'abord, je dînerais merveilleusement ; je m'échaufferais d'un Bordeaux (une bonne année de Gruau-Larose). La bouteille vidée, je m'abîmerais dans cette vision simplifiée de la terre et du ciel, dont maintes fois les restaurants

de la Rue Royale me dispensèrent le ravissement. Je jalonnerais la carte de ma vie avec de petits drapeaux piqués, par exemple, sur la Comédie Française où j'ai une pièce reçue, sur l'Institut où peut-être moi-même serai reçu un jour, sur cet immeuble de la rive gauche d'où chaque matin une jeune fille m'écrit et me fixe des rendez-vous dans les auberges de la banlieue... Supposez qu'il y ait un orchestre durant ce dîner solitaire ; alors ma rêverie, bien sûr, se ferait plus grave : j'entrerais en moi dans la cité des tombeaux ; je dénombrerais mes mortes et mes morts ; je découvrirais des visages ; je retrouverais intact un trésor d'amour enfoui. Que de fois, entouré de gens attablés dans une violente lumière, je me suis étonné d'être cet homme correct, au visage inexpressif, qui m'apparaissait dans une glace ! C'était l'instant où je déterrais en moi le corps d'un ami mort depuis un quart de siècle ; il fallait lever la tête, regarder le plafond, pour que ne ruissellent pas soudain toutes les chaudes larmes de mon enfance. Gabrielle m'apparaissait toujours, à la fin de telles soirées ; — si belle, si meurtrie ! Je ne saurais vous dire comme je l'aimais alors ! Je construisais en esprit une méthode pour lui donner enfin la joie. A partir de demain, me disais-je, Gabrielle ne pleurera plus.

— Et ensuite, Jérôme, que faisiez-vous ?

— Vite ! le trottoir !... Mais même l'été, en sortant de table, je grelotte. Restent les promenoirs. Les promenoirs, rues abritées, chaudes, peuplées de passants choisis entre tous ceux dont me divertit le manège : tous ceux qui chassent. Enfant, je n'emportais pas de fusil mais j'aimais regarder chasser le chien. Là aussi, je regardais ces êtres dont la plupart sont à la fois chasseur et gibier... »

Nous étions devant l'Opéra. La foule faisait un remous autour de l'escalier du métro. Mon compagnon me prit la main :

— Par cet égout, je rejoins l'appartement dans les six mille, la chambre qui n'a pas été aérée à cause du petit, les

quintes et les vomissements, — la joie d'une vie digne, méritante et pure.

— Ne goûtiez-vous pas une vie aussi pure auprès de Gabrielle, sans tous les arias d'une famille ?

— Elle m'aimait ; l'amour qu'une femme a pour nous n'est pas un mur derrière quoi s'abriter ; c'est un obstacle à franchir. C'est aussi une atmosphère trop lourde, un orage d'autant plus accablant qu'il se retient d'éclater. Et puis, pour créer, il nous faut un semblant de solitude : Berthe occupée de ses enfants souvent m'oublie. J'étais toute la vie de Gabrielle. Aussi effacée qu'elle voulût être à mon côté, je l'entendais penser à moi. Je n'ai pas écrit un vers durant les quinze années de notre liaison. Vous savez que les abeilles brouillent les parois des ruches transparentes. Aucun miel ne se compose sous un regard étranger, fût-il plein de passion ; surtout s'il est plein de passion, (c'est-à-dire d'attention). Il faudrait atteindre, dans nos ménages, à cette tendresse d'habitude qui consiste à ne plus même se voir. Croiriez-vous que chez Berthe, entre le petit lit de l'enfant, et une table salie de remèdes, je me suis, un soir, retrouvé poète ?

— Pourtant vous revenez chez Gabrielle ?

— Elle m'oblige à revenir. Elle veut que je revienne : les gens qui nous aiment ne sont pas sans pouvoir sur nous. Gabrielle m'a, pendant quinze ans, travaillé ; elle s'est acharnée à me rendre tel que son amour souhaitait que je fusse. Aujourd'hui que nous sommes séparés, des pans entiers subsistent en moi de son œuvre interrompue. Elle règne encore sur ce qui, dans mon être, survit, de son travail tenace. Des régions demeurent sous son influence et, à son appel, s'émeuvent. Que c'est difficile de se séparer ! J'y ai usé mes forces pendant quinze ans et des fibres résistent encore. Les amants délivrés enfin les uns des autres, je suis persuadé qu'ils demeurent le petit nombre si l'on songe à la foule immense de ceux qui, après de grands efforts, d'affreuses secousses, retombent, plus solidement

que jamais rivés l'un à l'autre, résignés à l'accouplement jusqu'à la mort. »

Depuis un moment, (depuis qu'il me parlait de Gabrielle) Jérôme ne prononçait plus que des phrases littéraires, dénuées de toute sincérité. Il tira sa montre, me tendit la main, l'esprit absent. Il me dit qu'il était content de m'avoir vu, me pria de ne pas négliger Gabrielle ; et comme je feignais de m'attendrir : « Elle est si gentille... » il me répondit, sans me regarder : « Je vous la donne... » — puis descendit l'escalier du métro.

Irai-je rendre compte à Gabrielle des propos que j'ai recueillis ? Déjà ma mémoire n'en garde plus qu'une impression confuse. Saurai-je extraire de ce bavardage l'infime parcelle de vérité ? Un problème insoluble ne m'a jamais retenu longtemps. Je n'ai plus rien à attendre de Gabrielle qui a eu bien tort d'espérer quoi que ce fût de moi. Je suis résolu à ne plus la voir. Mais que vais-je faire de ma soirée ?

V

J'ai laissé quelques instants sur ma table, sans l'ouvrir, une lettre de Gabrielle, — persuadé qu'elle m'y adressait de furieux reproches à cause de l'abandon où je la tenais. Depuis le temps que des amants me mêlent à leurs débats, j'aurais dû me souvenir que ne rien faire de ce qu'ils exigent est souvent la plus sûre façon de les servir. Au vrai, Gabrielle m'exprimait en douze pages sa gratitude : j'appris que très peu de jours après notre rencontre, Jérôme avait accompagné au train de Bordeaux Berthe et les petits coquelucheux, — qu'il avait fermé sur eux la portière avec mille promesses de les rejoindre bientôt. Mais, selon Gabrielle, il était d'ores et déjà résolu à ne les plus revoir ; et elle m'attribuait tout le mérite de cette décision.

« L'essentiel reste à faire, ajoutait-elle. Jérôme souvent me recherche à la fin de l'après-midi ; mais rien ne me laisse espérer qu'il songe à la vie commune. Je vous supplie de ne pas laisser interrompu un si admirable travail : achevez notre bonheur. Jérôme d'ailleurs souhaite votre visite. Je lui ai promis que vous le rejoindriez demain, chez moi, vers huit heures et que vous le mèneriez dîner au cabaret : c'est, vous le savez, un de ses plus chers plaisirs. »

J'eus soin de ne pas sonner chez Gabrielle avant huit heures, craignant de la frustrer d'une seule minute de solitude avec son Jérôme. Là encore, je vis bien que j'avais eu tort de faire le délicat : « Ah ! vous voilà enfin ! » me cria Jérôme dès qu'il me vit. Il me laissa à peine le temps de dire un mot à Gabrielle qui se mouchait dans l'ombre, poudrait son visage encore brûlé de larmes. Il était pressé de fuir sa victime ; il partit sans se retourner et, dès l'escalier, m'interrogea joyeusement : « Où dînons-nous ? »

— Que lui avez-vous fait encore ? »

Il protesta de son innocence. A l'entendre, Gabrielle était une écorchée vive ; impossible de dire un mot qui ne la blessât ; — et avant même qu'il eût ouvert la bouche !

— L'exigence des amoureuses de cette race est illimitée ; qu'on leur accorde peu ou prou, elles souffrent et crient. Il faudrait renoncer à tout travail, à toute ambition, à tout plaisir et, en général, à tout ce dont elles ne peuvent prendre une part égale à la nôtre. Tout est crime et trahison à leurs yeux qui s'accomplit sans elles, en dehors d'elles ou seulement à côté d'elles... Impossible d'en sortir... Mais ce n'est pas intéressant ! Parlons de ce qui est intéressant. »

Ce qu'il trouvait intéressant, c'était un de ses drames, partout refusé et qui venait de paraître en librairie. J'eus l'imprudence de feindre de l'avoir lu, alors qu'il aurait été si simple de dire, avec un air de gourmandise calculée, comme je fais toujours : « Je l'ai mis de côté pour mes lectures de vacances. » Et certes je suis fort capable de parler

à un auteur d'un ouvrage dont je ne connais que le titre ; mais avec Jérôme, j'avais à faire à forte partie. Il me posait des questions précises :

— Voyons ! avouez franchement que vous n'aimez pas mon troisième acte. Vous êtes de ceux qui jugent que Rodolphe aurait dû... »

Je fis front ; je tins le coup jusqu'au dessert. Pour tourner court, je l'interrogeai sur la presse qu'il avait eue ; il fut stupéfait que je n'eusse pas lu « le merveilleux Souday », « l'excellent Chaumeix ». Il avait un flair étonnant pour dénicher, du premier coup, dans le journal, son nom — fût-il imprimé dans une note à la troisième page. Jérôme ne doutait pas que sa « presse » passionnât les autres écrivains et tous les hommes en général. (Il est curieux de penser que la même page du *Figaro*, lue par un littérateur et par un sportif, puisse donner deux visions si différentes du monde.)

Ce ne fut qu'aux liqueurs que je trouvai le joint pour lui parler de notre dernière rencontre et pour lui manifester mon étonnement de ce que Gabrielle m'avait attribué tout l'honneur de la décision qu'il avait prise au sujet de Berthe. Il m'assura que j'y avais aidé en effet, ou, tout au moins, que j'avais hâté l'événement.

— Ce soir où je célébrais devant vous les délices d'une vie méritante et pure et tout ce qu'un artiste puise d'inspiration dans une chambre mal aérée où un enfant tousse, je sentais bien, à mesure que je parlais, que cela ne correspondait plus pour moi à rien de réel, — que c'était une expérience finie : cette théorie dont je vous amusais, en était, si j'ose dire, le résidu. A peine dans le métro, après que je vous eus serré la main, j'entonnai un cantique intérieur de délivrance. »

Comme je lui demandais s'il avait jamais eu du goût pour cette Berthe, il m'affirma qu'il l'avait adorée :

— Je commence à me connaître, mon cher... mes amours suivent toujours la même courbe : une puissance

formidable pour désirer, pour souffrir. Puis, satisfait ou non, mon désir devient étale, — jusqu'à l'heure du reflux. Mais, l'amour retiré, moi je demeure ; un sûr instinct m'oblige de rester encore un peu de temps : c'est l'heure de la lucidité. Mes yeux s'ouvrent sur les êtres nouveaux, sur le pays inconnu où je n'eusse jamais abordé, si ne m'y avait jeté la tempête d'un furieux amour. Un intérêt puissant me lie encore à cet être qui n'intéresse plus mon cœur. L'artiste en moi vit des restes de l'amant ; il venge l'amant. Même éconduit, déçu, je finis toujours par n'être pas volé. Assouvi, gavé, je pille, avec une sorte de rage froide, les épaves de ma passion détruite. Voyez-vous, le métier d'observateur est un métier de dupe et ne nous mène pas au-delà de la surface des êtres : on ne pénètre jamais à l'intérieur d'une créature humaine que par l'amour ; — oui, porté par l'amour ! et l'amour retiré nous laisse dans la place.

Je vous scandalise ? Vous écrivez pourtant ! Avouez donc que tout vous sert. D'ailleurs je ne m'épargne pas moi-même... C'est toujours de nous-même que nous tirons le plus de profit. »

Comme j'opposais à Jérôme qu'une fois l'incendie amoureux éteint, il ne pouvait guère travailler en lui que sur des cendres, il détourna les yeux pour oser cet aveu :

— Au plus fort de ma passion, autant que je brûle, croyez-vous que je néglige de prendre des notes ? *Quand l'amour meurt*, toute ma méthode tient dans ce nom d'une valse de notre jeunesse... Quand notre amour meurt, et que notre partenaire ne le sait pas encore, et se fie à notre aveugle tendresse ; rien ne l'avertit de notre lucidité soudaine : manœuvres, mensonges, ruses, tout apparaît dans cette clarté glacée qui se lève sur une passion finie.

— Alors, maintenant, vous allez vous servir de Berthe ?

— Il n'en est pas question : j'enfouis ce butin comme un chien fait d'un os ; je le retrouverai un jour, mais si mêlé à mes créatures, que je ne le reconnaîtrai même pas. »

Depuis le moment où je demandai l'addition, jusqu'à ce que j'eusse payé le vestiaire, Jérôme parut vivre dans une autre planète et ne reprit connaissance que dans la rue. Je lui dis que toutes ces théories ne l'empêchaient pas de revenir toujours à Gabrielle. Il ne s'en défendit pas :

— Les êtres s'écoulent à travers nous, mais il faut un fond immobile. Sans ce point fixe de tendresse et de souffrance auquel nous sommes ramenés toujours, sans une Gabrielle, nous serions emportés nous aussi ; nous avons besoin de cette mesure, de ce repère...

— Ayez le courage de dire de ce refuge, de cette consolation, Jérôme !

— Je l'avoue sans honte : il faut qu'un être au monde sache à peu près qui je suis et qu'il m'aime cependant ; il faut qu'il accepte de moi tout le connu et tout l'inconnu.

— Gabrielle est la seule qui vous ait jamais rejoint ; la seule qui ait franchi cette distance presque infinie entre vous et les êtres vivants. Vous dites que vous vous servez d'eux ? mais votre œuvre n'est faite que du désespoir de ne les atteindre jamais. Nul ne fut moins que vous durci par la vie : vous n'avez pas vécu. C'est parce que, vieilli, votre visage d'enfant vous fait honte, que vous le dissimulez. L'unique Gabrielle, au-delà de vos attitudes et de cette fausse férocité, découvre en vous un fond inaltérable de pureté, de candeur, de faiblesse... »

Je crus que Jérôme protestait : mais non, il murmurait, pour lui seul, un vers que je crus reconnaître : « *Que je vais vous aimer, vous un instant pressées...* » et, soudain éclata de rire :

— Ce que vous venez de dire-là, notez-le : pour mon article nécrologique (car je suis votre aîné) cela fera une belle fin émouvante...

— Avouez que j'ai touché juste !

— Juste ou non, comment le saurais-je ? Qu'est-ce donc que signifie : rejoindre un être ? la volupté n'est qu'un acharnement morne et ne livre rien. Jamais

la possession ; toujours l'accablante présence ! Et c'est notre misère de ne savoir demeurer seuls dans une chambre — créateurs misérables qui ne pouvons que dans la solitude nous décharger des êtres que nous portons. Aucune parturition n'exige plus que la nôtre de silence et d'isolement. Et c'est pourquoi je torture cette femme auprès de moi ; mais dès qu'elle s'éloigne, je lui tends les bras, je crie son nom... Au vrai, la mieux dressée ne cherche que cette victoire sur notre œuvre : nous en détourner, ne fût-ce qu'une heure... »

Au bord du trottoir, guettant un taxi, il dit encore :

— Pourquoi l'amitié ne nous suffit-elle ? Un ami nous donnerait sa présence ; mais de même sexe, notre semblable enfin, nous ne saurions pas qu'il est un autre que nous-mêmes, et lorsque nous sommes en travail, son regard ne nous gênerait, ni sa parole. Pourquoi faut-il que, seule, une femme nous féconde ? A moins de découvrir en soi-même, comme font beaucoup d'artistes, l'éternel féminin nécessaire... »

La main levée de Jérôme arrêta un chauffeur ; mais je n'entendis pas l'adresse qu'il lui donnait à voix basse.

FRANÇOIS MAURIAC

LE NUMÉRO BARBETTE

Voilà deux ans que je refuse d'écrire quelques lignes sur le numéro Barbette. J'ai trop suivi les cours du music-hall ; j'y retrouve la Sorbonne. J'ajoute que le music-hall m'agace avec sa façon arrogante de mettre nos recherches au point et cet air d'aller plus vite que tout le monde dans une Rolls Royce. Mais le numéro Barbette est exceptionnel.

Le génie est un cadeau du ciel. Le soin seul nous incombe de lui fabriquer un véhicule, puisqu'il nous faut, jusqu'à nouvel ordre, jouer notre fluide par la bande et hypnotiser faiblement le monde par l'entremise de l'art. Cela limite le rôle d'artiste à celui de main d'œuvre. La vie et ses horreurs se chargent du reste. On a honte de savoir si mal son métier en face de certains spécialistes, et je n'ai cru pouvoir me permettre d'écrire une pièce (ORPHÉE) qu'après sept ans d'études, sous prétexte de pantomimes et d'adaptations. Je me faisais la main. C'est vous dire ma reconnaissance au numéro Barbette, une extraordinaire leçon de métier théâtral.

Ce paragraphe expliquera un enthousiasme que les Parisiens spirituels et les dilettantes durent mettre sur le compte de la fantaisie avec laquelle ils confondent toujours nos entreprises de casse-cous.

Vander Clyde Esq., alias Barbette, est un jeune Américain de vingt-quatre ans, d'aspect un peu bossu comme les oiseaux, de démarche un peu infirme (sans doute à cause de

mains et de pieds très petits). D'une chute de trapèze lui reste la cicatrice qui retrousse sa lèvre supérieure sur une dentition désordonnée. Seule l'étonnante arcade sourcilière qui surmonte des yeux inhumains signale à l'attention sa personne aussi anonyme que l'était, en ville, Nijinsky.

Partageons vers six heures le sandwich, l'œuf dur de notre acrobate, et accompagnons-le dans sa loge où il arrive à huit heures (il passe à onze) avec cette conscience, inconnue des comédiens de chez nous et propre aux clowns, aux mimes annamites, aux danseuses cambodgiennes qu'on coud chaque soir dans leur costume d'or.

Barbette déniaise la fable grecque des jeunes hommes changés en arbres, en fleurs. Il en supprime la féerie facile.

Nous allons suivre en pleine lumière, au ralenti, les phases d'une métamorphose dont Man-Ray voulut bien fixer pour moi quelques progrès significatifs ; entre autres lorsque Barbette, avec sa tête de femme contredite par son torse nu et sanglant des trousses de cuir, ressemble beaucoup aux Apollons des bandagistes.

Maintenant cette loge ne m'intimidait pas. Je fumais, je bavardais chez un camarade sportif qui se débarbouille, qui étale à pleines mains du gras sur sa figure. Des girls entrent, poussent un petit cri et disparaissent jusqu'à ce que Barbette, passant un peignoir-éponge, aille entr'ouvrir la porte, échanger quelques mots. Même achevé son maquillage, aussi précieux qu'une boîte à pastels toute neuve, ses mâchoires recouvertes d'une gomme d'émail qui miroite, son corps frotté de plâtre irréel, ce drôle de jeune diable, de Saint-Just en rêve, de cocher de la mort, restera un homme, relié à son double par un cheveu. C'est seulement lorsqu'il coiffera sa perruque blonde, maintenue par un simple élastique autour des oreilles, qu'il prendra, un bouquet d'épingles neige dans la bouche, les moindres poses d'une femme qui se coiffe. Il se lève, il marche, il met ses bagues. La métamorphose est faite.

Jeckyll est Hyde. Oui Hyde ! Car j'ai peur. Je me détourne. J'écrase ma cigarette. J'ôte mon chapeau. C'est mon tour d'être intimidé. La porte s'ouvre ; les girls ne se gênent plus ; elles entrent et sortent comme chez elles, s'asseyent, se poudrent, parlent chiffons.

L'habilleuse passe la robe, frise les plumes, agrafe le corsage (des bretelles de tulle qui ne cachent même pas l'absence de seins) et le cortège : habilleuse, visiteurs, girls, prennent l'escalier où Barbette redevient un garçon déguisé pour faire une farce, empêtré dans ses jupes, et tenté de descendre sur la rampe à califourchon.

Homme il reste sur le plateau lorsqu'il visite ses appareils, s'exerce les jambes, grimace dans le feu des projecteurs, se pend aux fils, grimpe aux échelles. Aussitôt la question du danger réglée, la femme réapparaît. Une femme élégante qui jette un dernier coup d'œil sur son salon avant le bal, tapote les coussins, ordonne la place des lampes.

L'orchestre prélude. Allons prendre place et voir Barbette comme n'importe quel spectateur.

Le rideau s'écarte sur un décor utile : fil de fer entre deux supports, système de trapèze et d'anneaux pendus au cadre de la scène. Au fond, divan recouvert d'une peau d'ours blanche sur lequel, entre l'exercice de fil et l'exercice de trapèze, Barbette, enlevant sa robe gênante, jouera une petite scène scabreuse, véritable chef-d'œuvre de pantomime, où, parodiant, résumant toutes les femmes qu'il a étudiées, il devient la femme-type au point d'éteindre les plus jolies personnes qui le précèdent et le suivent sur l'affiche.

Car ne l'oubliez pas, nous sommes dans cette lumière magique du théâtre, dans cette boîte à malices où le vrai n'a plus cours, où le naturel n'a plus aucune valeur, où les petites tailles s'allongent, les hautes statures rapetissent, où des tours de cartes et de passe-passe, dont le public ne soupçonne pas la difficulté, parviennent seuls à

tenir le coup. Ici Barbette sera *La femme* comme Guitry était *Le général russe*. Il me fera comprendre que les grands pays et les grandes civilisations ne confiaient pas seulement par décence les rôles de femmes à des hommes. Il nous rappellera François Fratellini m'expliquant, alors que je m'épuisais à ne pouvoir rien obtenir d'un clown anglais, dans le rôle du bookmaker du Bœuf sur le toit, *qu'un Anglais ne pouvait pas faire l'Anglais ;* et ce mot de Réjane : « Quand je joue une mère par exemple, il faut que j'oublie Jacques. Il faut quelquefois que je m'imagine être un homme jouant un rôle de femme, pour sauter la rampe ». Quel recul ! quels efforts ! quelles leçons de métier ! A les entendre, à voir Nijinsky ou Pawlowa, râlant après une danse, comme des boxeurs à moitié morts, à connaître cette atmosphère de navire perdu des coulisses pendant qu'un aimable ballet se déroule, j'ai appris les secrets de la scène.

Lorsque Barbette entre, il jette sa poudre aux yeux. Il la jette d'un coup, d'une telle poigne, qu'il va pouvoir se permettre de ne plus penser qu'au travail d'équilibriste. Dès lors ses gestes d'homme le serviront au lieu de le vendre. Il aura l'air d'une de ces amazones qui nous éblouissent aux pages réclames des magazines américains. Pendant la scène du divan, il lance de nouveau une poignée de poudre, car il lui faudra ensuite sa liberté de gestes complète pour se balancer entre la scène et la salle, se pendre par un pied, imiter la chute, présenter à l'envers sa figure d'ange fou, rejoindre les deux ombres qui grandissent lorsque son trapèze l'emporte.

En entrant et là, au-dessus des têtes, et lorsqu'il retombe à terre, même lorsqu'il sautille, il aura l'air peu féminin. (Inutile de dire que Barbette en civil n'est pas efféminé, ce qui annulerait son numéro). On pense à ces peintres florentins qui firent poser des jeunes gens pour la tête des femmes et à Proust lorsqu'il brouille les sexes avec une

ruse et une maladresse qui donnent à ses personnages un prestige mystérieux.

La raison du succès de Barbette vient de ce qu'il s'adresse à l'instinct de plusieurs salles en une et groupe obscurément des suffrages contradictoires. Car il plaît à ceux qui voient en lui la femme, à ceux qui devinent en lui l'homme, et à d'autres dont l'âme est émue par le sexe surnaturel de la beauté.

Barbette bouge en silence. Malgré l'orchestre qui accompagne sa démarche, ses grâces et ses exercices périlleux, son numéro semble vu de très très loin, se faire dans les rues du rêve, dans un lieu dont les sons ne peuvent s'entendre, être amené là par un télescope ou par le sommeil.

Le cinématographe a détrôné la sculpture réaliste. Ses personnages de marbre, ses grandes têtes pâles, ses volumes aux ombres, aux éclairages superbes, toute cette humanité abstraite, cette inhumanité silencieuse, remplacent ce que l'œil demandait jadis aux statues. Barbette relève de ces statues qui bougent. Même lorsqu'on le connaît il ne peut perdre son mystère. Il demeure un modèle de plâtre, un mannequin de cire, le buste vivant qui chantait sur un socle drapé de velours chez Robert Houdin.

Sa solitude est celle d'Œdipe, d'un œuf de Chirico au premier plan d'une ville, un jour d'éclipse. D'ailleurs je laisse aux poètes le soin de comparer, d imager la ravissante créature. En moi c'est l'ouvrier qui cherche son mécanisme et qui la démonte comme Edgard Poë le Turc joueur d'échecs de Maëlzel.

Au bout de ce mensonge inoubliable, quelle ne serait pas la culbute de certains esprits, si Barbette ôtait purement et simplement sa perruque. Il l'ôte, me dites-vous, après cinq rappels, et la culbute a lieu. On entend même une rumeur. On voit des gênes, des figures rouges. C'est entendu. Car, après avoir récolté son succès de gymnaste et provoqué une légère syncope il faut bien qu'il récolte son succès de comédien. Mais voyez le dernier tour de force :

redevenir homme, tourner le film à l'envers, ne suffit pas. Encore faut-il que la vérité soit traduite et garde un relief qui se puisse maintenir sur la même ligne que le mensonge. C'est pourquoi Barbette, sitôt sa perruque arrachée, *interprète un rôle d'homme*, roule des épaules, étale ses mains, gonfle ses muscles, exagère la démarche sportive d'un joueur de golf.

Et quelle malice pour perfectionner cette machine de sortilèges, d'émotions, de trompe l'âme et trompe les sens, lorsque, le rideau écarté pour la quinzième fois, l'ex-Barbette cligne de l'œil, saute d'une jambe sur l'autre, ébauche un geste d'excuse, exécute toute une petite danse de gamin des rues, afin d'effacer le souvenir de fable, d'obsèque du cygne, que laisse le numéro, qu'il connaît bien sans l'avoir prémédité, et qui semble une faute de goût à sa modestie parfaite de travailleur.

Toutes les âmes en désordre, malades, désespérées, épuisées par les forces qui nous menacent en deçà et au-delà de la mort, trouvent du repos dans un contour. Après des années d'américanisme vague où la capitale des Etats-Unis nous hypnotisait, les mains hautes, comme un revolver, le numéro Barbette me montre enfin la vraie New-York, avec les plumes d'autruche de sa mer et de ses usines, ses immeubles en tulle, sa précision, sa voix de sirène, et ses parures, ses aigrettes d'électricité.

JEAN COCTEAU

MIDI

... la faute idéale de roses.
Stéphane MALLARMÉ.

Le buisson qui succombe au fardeau de ses roses
Sur le mode d'un sein juvénile entr'écloses
Ou près de dissiper leur peuple épanoui,
Combien de temps sa coupe à l'azur ébloui
Puisera-t-elle encore une ivresse vermeille ?
Midi rampe en silence, et le jardin sommeille,
Tout écrasé de myrrhe et de sombre laurier.
Jusqu'à rompre tendu comme un arc meurtrier,
Juin, du faîte d'un ciel au parfum de lavande,
Sous le rameau natal durcit la jeune amande,
Cependant que sa flamme incline toute fleur,
Lasse de retenir un tel poids de chaleur,
Devant que nulle main ne la froisse ou la cueille,
A poursuivre au hasard sa chute feuille à feuille.
Un pétale se quitte et glisse, indolemment
Surpris dans sa langueur au vaste accablement
Où s'écoute mourir l'heure noire et dorée.
Si bien que de ce feu de rose évaporée
Dont ma paupière garde un trait mystérieux,
Je ne sais bientôt plus ce qui reste à mes yeux,

De toi, pourpre odorante où mon désir se joue
Comme ferait ma lèvre à quelque tendre joue,
Ou de tant de chair blonde et lente qui se plaît
A montrer sa pudeur frissonnante au reflet
Que lui prête l'éclat d'une rougeur si douce,
Sinon de l'une et l'autre échangeant sur la mousse
Leur pulpe ressemblante et leur esprit secret.
Non, quel qu'il soit, c'est bien à ton unique attrait
Que je cède, beauté négligente et superbe,
Si docile et si prompte à mes genoux dans l'herbe
Pliante sous l'excès d'un si rare trésor,
A faire scintiller l'intermittence d'or
De ce corps délié comme une gerbe mûre.
C'est pour moi que d'une ombre extrême de ramure
Il se voile tantôt, et tantôt dénudant
Sa nonchalance au gré du feuillage pendant
Qui lui sait au retour tisser par aventure
La renaissante erreur d'une folle ceinture ;
C'est à moi seul, ce corps, c'est à mes seuls regards
Qu'il s'abandonne ainsi gisant de toutes parts,
Et qu'il offre à la fois ses richesses décloses
Entre mes mains au lieu d'une églogue de roses.

O délice, ô jeunesse enlacée à mes bras ;
Membres qui m'opposez un si mol embarras
Qu'à peine consentants aux défaites suprêmes,
Vous semblez contre moi renaître de vous-mêmes
Et toujours m'abuser par un autre contour ;
Beaux flancs qui contenez tant de force et d'amour ;
Complaisante fatigue aussitôt ranimée ;
Que cherche malgré vous votre fureur calmée ?

Je la tiens prisonnière à présent sur mon sein,
Sans plus avoir souci de quel vague dessein
S'enfle l'instant d'après sa torpeur langoureuse,
Sauf pour contraindre aussi cette chair bienheureuse,
Libre de toute étreinte et de tout mouvement
Que n'enchaînerait plus le terrestre élément,
De rendre à la lumière avec indifférence
Un ambre volatil qui voit sa transparence
Tout entière changée à l'essence du jour.
Ah col de tourterelle au flexible détour
D'où va jusqu'à l'orteil une étroite promesse
De longueur sinueuse et d'intime souplesse
Gonfler d'une diverse et même volupté
Des charmes devenus leur unique clarté,
Apparence d'un fruit qui fond sans qu'on y touche,
Fauve rousseur où vient aux yeux comme à la bouche
Tour à tour par ta feinte assurés ou trahis,
Onduler l'abondance et la fleur du maïs,
Ne seriez-vous déjà que votre moindre trace ?
Or, si quelque danger d'abeille vous menace,
Bras, poitrine endormie, ou que votre sommeil
Plutôt veuille soustraire au hâle du soleil
Un si tendre abandon qu'il n'est fuite ni saule
Qui puisse simuler cette glissante épaule,
J'entr'ouvrirai pour vous les branches du rosier
Et l'antre qu'il se tresse à l'écart du brasier
Où l'éther engourdi suffoque et se consume.
Tout est vapeur et baume, et, d'entre l'amertume
Que la saison redouble à la senteur des buis,
J'entends au loin percer les rustiques pertuis
Qu'un chevrier demain, dans une fibre ingrate,

Pour y faire tenir la flûte délicate
Et de subtils ennuis du vulgaire inconnus,
Peut-être creusera de ses doigts ingénus.

Mais quel roseau jamais en musique dépasse
Un silence où l'été, dans ta première grâce,
Te berce nonchalante, adolescence en fleur,
Ni, pour me dérober ta naïve impudeur,
Quelle ombre, ou bien aussi quel suave aromate,
Ce nuage pourpré, cette pluie incarnate,
Que distille sur toi l'arbuste fraternel ?
Peu m'importe, après tout, que de ce nouveau miel
Où même ta blancheur à mes lèvres échappe,
Tu gardes seulement le semblant d'une grappe
Dont j'aurais chaque grain pour ma soif exprimé ?
Tisse encor de plus près ton voile parfumé,
Au point que nul soupir, sinon ma complaisance,
N'y saurait révéler ta furtive présence ;
Bien qu'à ma vue enfin ton corps évanoui,
Par sa toison florale en lui-même enfoui,
Ne te démêle pas d'un tel monceau de roses,
Ce n'est plus désormais sous mes paupières closes,
Ou sur l'air agité d'un léger tremblement,
Que je me forgerai son fantôme charmant.
Il est là, confondu, jusqu'à ce qu'il s'éveille,
A la chaude épaisseur de sa prison vermeille.
Je n'ai qu'à soulever de languides rameaux
Pour voir s'intervertir dans leurs attraits jumeaux,
Cent pétales épars, cent beautés tout humaines,
Qui, sans plus me surprendre à leurs images vaines,
M'auront du moins comblé de mon plus cher espoir.

Et c'est moi-même, à l'heure où s'élève le soir ;
A l'heure où toute chair, comme une onde sonore
Au toucher de l'azur frissonne et s'évapore,
Va, presque insaisissable, exhaler vers le ciel
La transparente ardeur d'un feu spirituel ;
C'est moi-même à mon tour ici qui le délaïsse
Pour me peindre à loisir la plus pure tendresse
Que le dieu qu'il renferme aurait pu me verser,
Et, tandis que la nuit le viendra disperser,
Feindre que, revenu de ses métamorphoses,
Je n'aimai plus en lui qu'un mirage de roses
Aussi faible au regard que le semblant d'appeau
Qui d'un son fugitif peuple un lointain pipeau.

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

LA PRIÈRE DE PASCAL

Descartes incapable de se fondre en Jésus.

Un homme fidèle à lui-même, un, de sa naissance à sa mort. Un masque ? peut-être ; plusieurs ? on en pourrait discuter. Masqué, mais un seul rôle. Pour lui-même, en lui, il n'est pas, il n'a pas été plusieurs.

Pas trace de Don Quichottisme en cet homme. S'il a vécu sage ou fou, il a toujours été sage ou toujours été fou. Et cette unité n'est pas de hasard, elle est de vocation, elle est de grâce. De grâce et de méthode, sa méthode intérieure, sa méthode profonde est de grâce et de raison.

Il a élevé la raison à la grâce.

Raison était sa vocation. Grâce était sa vocation. Raison adaptée, raison intérieure et totale, profonde, vraie est la vocation de l'homme, est son essence. Nous appelons grâce la raison, cette raison vocation quand nous n'en sentons que la grandeur sans en avoir saisi le naturel, la parfaite adaptation.

Descartes comme Pascal accepte, veut l'effort total qu'il faut pour se maintenir dans l'être, pour supporter la nouvelle création qui est toute création continuée, continue. Il veut avec une intensité presque égale mais plus régulière, avec une passion qui risque moins de se surpasser. Autant de force, moins d'impétuosité, de violence dans leurs naissances de chaque moment. Descartes plus ménager de sa force vitale. Descartes mesurant mieux son effort. Il veut subsister, il veut continuer sa découverte de l'intelligible, des lois physiques, etc... Pascal outrepasse son jeu,

il veut mépriser son « moi », toutes ses pensées tendent à le recréer dans l'être, dans un certain absolu spirituel, il veut aller au fond. Descartes a reconnu et accepté ses limites, meilleur moyen de n'en pas avoir, de pouvoir toucher à l'infini, comprendre ou sentir ce que l'on ne peut pas embrasser, posséder pleinement. L'acte même de penser, de rebâtir un monde, la création, le corps humain ou les opérations de l'entendement n'est pas sa fin dernière mais son moyen, sa fin immédiate. Il s'est adapté plus que Pascal à la discipline de l'acte. Il a réglé sa vie. Pascal abdique la sienne pour la prouver, pour la perdre et en la perdant la retrouver. Humilité orgueilleuse. Une fierté qui ne peut se résoudre qu'en grandeur de pensée, en sublimité. Il s'oublie, il ne se perd jamais. Il ne parvient pas à se perdre même quand il tend les bras à son libérateur. Sa misère et sa grandeur inséparables le maintiennent dans son être. Comme Descartes, il est « un », comme Descartes il sait que sa vérité n'est que probabilité et il veut s'oublier, se renier pour atteindre, pour deviner la vérité vraie, pour s'approcher de l'être universel. Pour cette grande fin, il n'a qu'un moyen, qu'une voie, celle du salut et il méprise tout le reste. La discipline de l'acte est dans les exigences de sa pensée qui est toujours un acte.

Descartes à côté de Pascal semble habile. C'est qu'ils ne font pas le même cas du monde. Descartes le méprise, Pascal le hait. Descartes en philosophe compte avec lui pour pouvoir vivre et penser sans lui. Pascal en chrétien ne veut pas tenir compte de lui si ce n'est pour le sauver. Il le hait comme toute la création, comme lui-même. Qu'il l'aime ainsi en le tenant séparé !

Descartes continue sa création, renaît mais dans les cadres de sa vie, de son existence dont il sait à peu près les mesures, il ordonne chaque moment en soi et par rapport au tout. Pascal reste aussi lui-même et aucun de ses moments ne sort des cadres de sa vie. Et pourtant il y a dans sa création continuée qui le maintient identique à lui-

même, il y a dans chaque moment de sa pensée un acte de création souverain, qui semble plus miraculeux et moins méthodique que chez Descartes. Il y a un acte de création qui semble isolé, une sorte de prodige. Ils ont une méthode intérieure aussi sûre, mais Descartes domine sa méthode consciente, claire, et Pascal est conduit par sa méthode qu'il saisit par intuition, mais qui est aussi forte que lui, qui est lui. Même différence qu'entre leurs tempéraments physiques, qu'entre leurs santés. La complexion de Descartes était aussi mauvaise que celle de Pascal, mais Descartes s'était guéri, avait harmonisé ses forces physiques par un calcul, par un ordre souverain, un équilibre, un régime et un ordre intelligent de ses passions, il avait contenu la violence, l'intensité de ses sentiments dans une merveilleuse discipline d'unité active, de liberté complète, mais non de liberté dangereuse, de liberté virile et intelligente. Descartes soignait son corps comme son âme, il sentait les conditions de leur accord, de leur union, de leur résistance. Pascal qui souffrait bien plus, Pascal pour qui la misère de vivre fut toujours plus présente ne se souciait guère de cette harmonie, il tirait tout ce qu'il pouvait d'illumination, de grandeur spirituelle, de ses moments de santé et de ceux de souffrance, il se soignait par devoir, jamais son esprit, son âme ne le soignaient. Il manquait d'amour, il en avait trop pour se soigner en y songeant, pour vouloir se guérir. Descartes évitait la mort, non Pascal. Descartes ne craignait pas la mort, Pascal la désirait, l'attendait. Pascal a voulu se fondre dans le Jésus viril du mystère et avec lui dans l'être universel. Presque toute pensée de Pascal est un désir d'accomplissement. Il voudrait toujours que sa pensée s'accomplisse comme s'est accomplie la vie de Jésus, sa destinée, son sacrifice, son acte sur la croix à la minute dernière. Presque toute pensée de Pascal est un acte de passion, un acte d'amour, la pensée qui ne trouve pas encore l'accomplissement de la charité, l'orgueil abdiquant dans l'abnégation sublime de la

mort. Il refait incessamment l'effort du sacrifice. Se maintenir dans l'être, c'est pour lui dans son secret se maintenir dans cette volonté de sacrifice jusqu'à ce que la grâce, le moment de grâce qui est l'acceptation de notre sacrifice, son accomplissement, nous apporte la délivrance.

Il tend son être comme pour mourir.

Pascal ne veut pas mourir. Son orgueil ne meurt pas. Le sentiment de sa grandeur, de la grandeur ne s'éteint pas en lui. Il cherche Jésus, il cherche à se perdre en Jésus, à mourir en Jésus, à être un moment Jésus, puis rien. Il n'y parvient pas. Il y a une force virile, une humanité concentrée, violente, puissante à l'extrême qui résiste. Il veut et ne peut pas mourir. Son tragique c'est d'être tout entier avec Jésus de volonté, avec le Christ mort éternellement vivant et que cette volonté ne suffise pas, qu'il ait auparavant tout son génie, toute sa souffrance et tout son espoir. Sa grandeur : misère à vivre et à exprimer.

Personne ne donne à Pascal le coup de lance.

Les persécutions contre les Jansénistes ne l'aident pas à mourir, elles ne montent pas jusqu'à sa foi, jusqu'à ses espoirs, elles n'atteignent pas son orgueil. Il lui faut épuiser sa vie, mûrir l'accomplissement de son être dans la douleur, attendre sa délivrance en expiant son génie, en expiant dans la douleur de ne pas mourir et en expiant dans la joie, dans le sentiment de péché que lui donne son orgueil. Nulle grandeur n'a été plus douloureuse à un homme, plus chèrement payée. Equilibre pourtant de ses pensées écrites, cette agonie se devine, quelques mots se révèlent, elle n'est pas écrite.

Unité de ces pensées, semblable à l'unité de tous les crucifix... Il lui faut toute sa grandeur pour se maintenir dans sa passion de sacrifice, dans sa violente volonté de charité et cette grandeur maintient armé son être qu'il voudrait désarmé, sa charité fait obstacle à sa fusion dans la charité, il ne peut pas entrer dans le néant bienheureux de l'amour,

il le veut trop. Il essaie de se mépriser, de s'abattre devant Dieu avec une passion qui fait obstacle à son humilité dans son humilité même. Il réalise malgré lui tout son orgueil dans son abdication.

Il se trouve en voulant se perdre.

La charité est difficile. L'intention, la passion de charité ne suffisent pas. Ce ne sont que des appels à la charité. Jamais peut-être on n'a voulu avec tant de passion aimer Jésus. Mais dans la volonté d'aimer, il y a une force qui nous porte à côté de l'amour, qui nous détourne de l'amour. L'amour est désarmé, l'amour est une soumission triomphante, une humilité heureuse et active, une force libre et spontanée. Le don d'amour n'est pas un fruit de volonté.

Pascal tend les bras à son libérateur.

Délivre-moi de l'amour, Seigneur, de la volonté que j'ai dans mon cœur et dans mon cerveau de t'aimer, délivre-moi de la froideur secrète, involontaire, intérieure à mon amour pour toi qui est la raison peut-être de ma passion et qui est ma misère. Je t'aime d'un amour humain et inquiet malgré ma certitude. Je t'aime, mais mon amour le recevrais-tu dans ton sein ou n'y verrais-tu qu'une exaltation orgueilleuse à travers les contrariétés de ma grandeur douteuse et de ma bassesse trop fière de mon esprit propre, de ma présomption, de ma dureté d'intelligence et de cœur. Tu es ma certitude. J'ai une certitude inébranlable, mais qui ne s'est jamais maintenue dans une certitude. Tu es ma certitude, mais je n'ai pas de certitude. Tu es semblable à mon cœur, mais qu'est-ce que la sensibilité de mon cœur ? Il y a en moi quelque chose qui se rit de cette sensibilité, qui en a compris la vilenie. Oui, je crois dans la lumière naturelle que me révèle la nécessité d'un Dieu, mais si je crois, c'est que je ne crois pas. Si je crois, c'est que je veux croire, c'est que je choisis de croire. Mais en choisissant de croire, je choisis aussi de ne pas croire. Si je fais un

pari, je ne parie pas. Si je ne veux pas qu'il y ait de réserve dans le consentement que je donne à un mouvement intérieur, à une intuition, à un jugement, à une croyance, c'est que je maintiens une réserve. On n'abdique pas son humanité, on ne l'abdique qu'en désir. Tout don est un refus, il n'y a pas de sacrifice complet. Tout amour est mêlé de haine. La charité serait un acte complet. Seigneur, qui a jamais achevé un acte ? Il n'est d'autre achèvement peut-être que dans l'accomplissement total d'une vie, dans les morts privilégiées qui sont le terme de l'acte commencé au premier souffle de l'homme. Notre durée inscrite dans notre substance est la seule mesure de l'acte complet. Nous ne sommes capables que d'un seul acte complet et toutes nos plus hardies tentatives ne sont que des moments de sa réalisation, des efforts pour qu'il ne *rate* pas. L'homme est un dans sa durée et il ne peut accomplir qu'un acte. Un acte souverain de charité emporte toujours la vie. Aimer en réservant quelque chose de soi-même, aimer et vivre encore, ce n'est pas aimer. Et mourir pour quelqu'un, mourir seulement, ce ne serait pas aimer. Pour mourir en vous, Seigneur, il faut donc que j'accepte de vivre sans vous, il faut que je subisse de vous aimer si mal, il ne faut pas que je me révolte contre ma misère, mais que je la sente davantage à chaque moment pour mieux lutter contre ma dureté, pour qu'elle soit complètement réduite le jour où vous accepterez que je meure.

Mon humanité est ma vraie croix.

Quand j'aurai gravi avec elle, sous elle, tout le chemin du sacrifice, alors seulement je serai prêt, alors seulement je pourrai dire : Seigneur, je vous aime, sans douter, sans souffrir. Ne me délivrez pas, Seigneur, j'attendrai votre heure. Je veux me reposer dans votre paix infinie, mais je le veux avec assez de force pour attendre votre miséricorde, pour ne pas vouloir devancer votre amour et votre pardon. Vous me pardonnerez et m'aimerez d'avoir été homme et d'être sorti de mon humanité à la minute

dernière à force d'avoir tendu mes bras vers vous pendant des années de souffrance et d'angoisse. Vous me pardonnerez et m'aimerez de tous mes efforts et même de mes erreurs. Cette certitude — ma plus grande certitude, celle vers laquelle je m'efforce le plus — suffira à me consoler dans les incertitudes et dans les contrariétés nombreuses qui traversent mon chemin de vie, ma voie de salut et de charité... Et si je ne souffre pas assez, si je ne peux pas souffrir assez, Seigneur, pardonnez-moi...

HENRY PETIT

LE MAUVAIS GARÇON [1]

Puis le dimanche suivant. De lents battements de glas s'élargissaient, comme des soupçons, sous le ciel chagrin. En revenant, un peu tard, de chez l'oncle, il s'était souvenu de l après-midi de cloches où les choses lui avaient paru prendre une dignité inconnue. Et, depuis, où en était-il ? Tu n'as vraiment pas à te décourager, tu dois bien voir que tu restes incapable de passer outre. Il contournait l'église tout occupé à se prendre en dérision, lorsque, interloqué, il avait été accosté par une petite, ah ! par Vivette non reconnue d'abord. Et elle, vite : « Montez dans la salle, sans vous faire repérer. Si je peux sortir, j'irai vous chercher tout à l'heure. » Ils étaient reconciliés. Trop. En maintenant la brouille, il aurait su vivre plus en force. Hors de la honte et de ce gâchis.

Dans la salle, on dansait. Deux ronds de clarté jaune tombaient des lampes. Au bruit de meule des souliers râclant le plancher, un vieux assis sur l'appui de la fenêtre touchait de l'accordéon. Des soldats tournaient, une main à la taille de leur cavalière, tandis qu'un chien se garait de table en table, poursuivi par le tournoiement des jupes. Parfois un gamin appelait et levait en l'air sa bouteille.

Il s'installa dans le biais d'ombre du buffet. Les épaules à la muraille, il balançait les jambes en réfléchissant. Autant que cette musique énervante, ce qu'on racontait de la grande poussée, — les trains chargés de tanks, de canons,

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er Mars, 1er Avril, 1er Mai et 1er Juin.

d'hommes qui criaient : On les a ! — le mettait en rumeur. Partir, traverser aussi ce tumulte de la vie dans les villes.

Le Costaud entra, la main sur l'épaule d'un marchis de dragons. Ils se tutoyaient, s'allongeaient des bourrades. Un peu partis d'ailleurs. Ils s'assirent là devant, sans l'avoir vu. « La voilà qui pique une crise de nerfs. Son mari brandissait un rasoir : « Je sens que je vais faire un crime ! » J'avais envie de crier : commettre, on dit commettre. » Gilbert interrompait : « Oui, mais, hein, que dis-tu de ma petite rouquine ? »

Le buffet les lui masquait. Il devinait les clins d'yeux du Costaud, ses moues remontant jusque sous son nez, sa moustache jaune. Il s'efforçait de songer à son engagement. Mais tout d'un temps : une rousse, ce serait la bonne du juge ? est-elle vraiment sa maîtresse ?

Il y eut une pause, un bruit de chaise déplacée. Le Costaud baissant la voix racontait de plus près une histoire au camarade.

« ... Fin finale, je le tiens, le cousin, je pourrais lui monter un de ces petits scandales des familles. Eh bien pas du tout, je pose ma candidature. Par exemple, en prenant la môme je deviens patron de la scierie. »

Peu à peu le Costaud s'était lâché et parlait plus haut. Le marchis soufflait sur l'amadou de son briquet.

— Alors, poussa-t-il d'un drôle de ton, tu te cases ? Prêt à prendre la vache et le veau, comme disent les croquants ?

Le Costaud lui tapa sur la cuisse.

— Mon vieux, je te dis ça, on cause, hein, ma vieille ? Et puis ? avant ou après, tous les maris le sont. J'aime encore mieux avant, moi.

— Tu le seras après, aussi, sois tranquille ! Et le dragon entrait dans le même esprit de jovialité. Avec des cornes tu feras plus riche. C'est ma tournée, laisse. Vin blanc ou vermouth ?

*
* *

Le lendemain, il lui avait fallu descendre du côté de la scierie.

Dans le terrain à tessons, à savates, un foyer charbonnait entre trois pierres, à côté d'une roulotte disloquée. Le long du fossé un homme en espadrilles, assez mal en ordre, gardait un cheval arabe marqué d'une plaie au garrot. Il pelait une baguette et arrêta Bernard, — pardon, excuse, — pour lui demander combien il y avait de kilomètres d'ici à Thiers.

Cette figure boucanée gardait une astuce d'enfant ou de sauvage. L'homme avait servi aux Bat d'Af. Il énumérait des noms de postes, récitait des lambeaux d'espagnol, d'italien. Dans le fossé le petit cheval se déplaçait par sauts, faisant tinter ses entraves.

M. Bourlhonne passa. Les saluts règlementaires furent échangés avec quelque fraîcheur. L'autre, de ses yeux vifs, qui suivirent le scieur jusqu'au tournant, n'avait rien perdu de cette rencontre.

— Pas gracieux, le monsieur. Hier nous étions dans les bois, là-haut, — il y a un étang. Je me trouve nez à nez avec lui qui tirait sa moto de derrière un buisson. Ah fallait voir ! Qui j'étais, ce que je faisais là, mes papiers ! Paraît qu'il est juge ?

Bernard écoutait, et son imagination partait dans un joli style, mais il répugnait à interroger. Le propos gauchit. Le bohémien reparlait des voyages, qui vous débrouillent. « Je vous prenais pour un Anglais, vous, monsieur. On voit bien quand on a affaire à quelqu'un de hardi, d'intelligent. » Après tout, ce sont ces types affranchis qui ont l'œil le plus net. Et tu te sentirais peut-être mieux en entente avec cette fripouille qu'avec tes entours.

— Si vous aviez dix ou quinze sous, ça me permettrait de boire un canon. Pas si souvent que ça m'arrive.

Ces flatteries, voilà donc... Et il avait appris des fables jadis. Par malheur, il était encore le petit garçon pompeusement cravaté à qui l'on fait réciter : Maître Corbeau sur un arbre perché, — qu'est-ce que c'est, dis, un arbre perché ? — devant de vieilles dames à mitaines. L'expérience, la connaissance, la force, tu peux toujours parler d'elles. « Intelligent et hardi ? » Si pourtant demain je faisais dire vrai à son mensonge.

Au retour, il rencontra M. Bourlhonne. Le tuteur lui rendit légèrement son salut, en le toisant d'un bref regard.

— Monsieur ?

Il s'arrêta si court, que M. Bourlhonne, d'instinct, fit de même. Ce qui lui venait, ce n'était pas de la colère, mais une vigueur physique.

— Croyez-vous que votre façon de me regarder puisse me convenir ?

Le visage massif, son ennemi l'interrogeait, le bousculait de l'œil.

— Dites-moi, Monsieur Solier, à quoi riment les scènes que vous me faites ?

— Des scènes ? Si je voulais vous faire des scènes ! Soyez tranquille, je n'ai pas le goût du scandale. Vous me comprenez, vous ne voulez pas m'obliger à vous en dire plus long ?

— Monsieur, je vous trouve un peu jeune...

— Et moi un peu âgé, un peu trop âgé pour vos aventures, Monsieur Bourlhonne. N'est-ce pas, je vous saurais gré de ne plus me regarder comme tout à l'heure.

Seul sur la route, il marchait vite, surpris que la colère le secouât maintenant. Il l'avait jouée et elle était venue. Soudain, pour voir, toujours occupé des dires du Costaud, il s'était jeté à l'attaque. Le plus curieux c'était qu'en parlant du scandale, il avait tout deviné du coup : Bourlhonne avait séduit leur bonne : après avoir tourné autour de la

Céline, il s'était rabattu sur la petite sœur. Le Costaud, rêvant, lui, d'amours ancillaires, avait dû le surprendre de nuit dans le jardin bocager. Aventures galantes et nocturnes d'un délégué cantonal. La nouvelle serait fort propre à faire jubiler les bonnes âmes désœuvrées, modèle Desgirons. Mais procurer une si douce joie à ces dames demeurait peu tentant. Il comptait, à ce moment, ne pas exploiter davantage cette offensive, en somme réussie.

* * *

Autant pour retrouver ce royaume qu'à cause d'un certain doute dans sa tête, il était allé au-dessus de Trémioles, un vendredi. S'il pouvait faire parler quelqu'un dans le voisinage des Chazeaux. Au fond un ridicule désir de se mêler à l'histoire l'agitait déjà.

Un réseau de sentes pareil aux lignes de la main écorchait le gazon du communal. Des orvets en bronze de luxe fuyaient à travers les traînées d'herbe foncée qui marquaient sur la pente le dégorgement des sources. Il montait. Le site s'embrumait, comme un poème irlandais, plus proche du ciel de brouillard. Et dans cette fraîcheur, le vent soufflait le secret de la montagne, la parole légère et sauvage envoûtant tous ceux qui l'ont une fois entendue.

Des bouffées de gris rasaient le sol et avant d'en être enveloppé, on en respirait le goût. Il repensait à son programme de force.

Un instant des cimes nues apparurent, en hauts fantômes bleus. Quelle simplicité de grandeur. Devenir leur disciple.

La brume, somme toute agréable, isolante, retomba. A grands abois des labris débouchèrent. Ils reculaient pour revenir de flanc, plus criards, et détaler au moindre geste.

Le plus jeunet, jaune de poil, jappait d'un air d'importance, puis, oubliant son pourchas, se jetait sur une vieille chienne et lui mordillait les oreilles. Au pied d'un amon-

cellement de roches, d'un goût exagérément romantique, trois, quatre gamins, gamines, serrés dans des capes déteintes, regardaient avec autant de sauvagerie que de curiosité. C'étaient les frères de Céline et la cousine de Vivette. Il s'arrêta, devant eux, sans se soucier des chiens toujours jappants.

Brusquement, pour la lâcher d'ailleurs aussitôt, le jaunet lui saisit la jambe d'un coup de gueule. Lui, au milieu d'une phrase, tressauta, et furieux de ce sursaut, du bâton sabra en pleine joue le labri qui recula, grelottant, pour s'écrouler, le flanc dans l'herbe.

Remuant comme s'il ramait ses pattes roidies, ce jeune chien le regardait d'un œil suppliant. Cela faisait mal. « Allons, c'est fini ? et tu perdras l'envie de mordre ? » Sans bouger, les enfants considéraient la bête étendue et avaient un « oui » quand la question semblait s'adresser à eux.

Enfin, lorsqu'il tenta de le caresser, il vit le jaunet se relever, et trébuchant, filant de biais, disparaître dans le brouillard.

L'œil de la pauvre bête, comme il s'était fiché sur le sien avec épouvante. Un jour, derrière chez l'oncle, il avait vu deux garçons écrabouiller à coups de briques un petit chat blanc. Brute, une brute comme eux.

Cette pitié affreuse le mordait toujours au cœur. Il allait tout droit, et il reconnut dans le gris la croix de fer forgé qui marquait le bout du plateau. Il s'arrêtait là, d'habitude, pour chercher vers le Nord, comme une tête de nuage, le Puy-de-Dôme.

Lui qui s'était voulu dur et fort ! Si du moins ç'avait été pour assister ses amies. Mais il avait joué au mauvais garçon, comme un gamin joue au général. Tantôt, devant les montagnes bleues, on pressentait la noblesse qui rend impossible toute pose.

Je peux mourir contre cette pierre, être un mort dans une heure. Et ma vie, jusqu'ici ? rien. C'est *en attendant*,

sans rien comprendre à rien. Si je mourais, rien : ni œuvres, ni même une bonne œuvre.

Il revoyait le tremblement du labri et sans pouvoir inventer de l'ironie, il se donnait à cette compassion. Par delà la ligne de pente, des épaulements, d'un vert amorti jusqu'au blême, s'enfonçaient sous la brume vers les campagnes perdues. Vieille émotion que portaient cent images confuses : un air de bourrée plus désolant que les cloches de vêpres ; un village éboulé, devant de basses, de lointaines chaînes sur lesquelles les nuées avancent en chapelets d'or blafard. Appuyé du crâne à la pierre, respirant longuement, il laissait cette minute s'élargir.

Pour un peu de chaleur au cœur, on se croit meilleur que les autres. Songe seulement à ta mère, à cet espace de silence que tu mets entre elle et toi. Fort ? non plus. Tu n'es rien, aussi bien méchant que bon, indolent que violent, te ballant de tout que fanatique.

Les idées tournent au rêve : âme, image de Dieu ; — et le visage ? — âme universelle ; toute âme comme tout visage peut prendre toute expression ; la physionomie ? rapports entre les traits ; le caractère, rapports entre les facultés. Les circonstances décalent ces rapports et font tout. Les conscrits des Halles-Basses sont de la pâte des combattants. Selon l'entourage, on aura soit un dégoûtant, soit un vrai redressé. Et moi, suivant mes lectures et la compagnie... Comment s'y prend-on pour se prendre au sérieux ? Devant tant d'allées et venues à petites monstruosités triviales, comment ne voit-on pas, chaque jour, sa propre honte ?

On existe si peu. Qu'aurais-je à dire en mourant ? Rien, je l'ai senti dans les vrais moments, sinon ce qu'on trouve dans les Quatre Livres. Le reste, mots et poses.

Cependant si j'étais à la mort, m'attendrais-je à voir Dieu, les saints, le Royaume ?

Tout serait donc sans raison, et pis sans unité naturelle ? Il y a pourtant une lumière du côté de l'amitié. Si je vi-

vais mieux, je le verrais mieux, j'imaginerais Dieu et la pleine gloire.

Tu n'es rien. Tu ne seras que par ce que tu feras. Mes deux amies, s'il y avait quelque chose à faire pour elles ? Dimanche, j'irai aux Chazeaux. Il faut savoir.

Telle avait été ce soir-là son opinion sur le monde.

*
* *

Vint ce dimanche, traversé d'un vent qui agitait, — pour quels adieux ? — les linges suspendus dans les enclos. C'était l'heure d'après vêpres : quelque femme au vieux visage bon, regardait de sa porte du côté de la route. Des jeunes filles montaient, peut-être avec leurs songes, vers une ferme à galerie de bois, vers des bouquets de feuillages, vivants, là-haut, dans le vent et le bleu. Jamais il n'avait senti ainsi que ces choses étaient siennes, amicales à son regard.

Dans le jardin, il appuya sa bicyclette contre le mur. Sonner au portail, il ne l'avait jamais fait, ç'aurait été marquer un froid. Mais entrer comme au moulin l'embarrassait à présent.

Il frappa à la porte du logis. Silence. Un pauvre petit grillon, que ne cache nulle herbe fleurie, fait grincer le gravier. Quelqu'un à l'étage, tout dou-tout doucement, doit approcher de la persienne, regarder entre les lames. Il secoue la tête pour arranger ses cheveux, toque de nouveau.

C'était alors qu'il était allé vers le cadran solaire. Ses souliers de cycliste ne faisaient aucun bruit sur le gazon. A travers la feuille il aperçut une blancheur : un mouchoir, une main, Marie. D'entre deux branches, il la voyait. Sur le vieux banc, les yeux perdus, elle se laissait aller toute. Et sa poitrine se soulevait, s'abaissait, sans qu'elle bougeât autrement, comme engourdie de détresse. Puis les yeux gris brillèrent et grossirent ; une larme roula jusqu'à la joue, une autre, une autre.

Yvonne malade ? l'épidémie ? Non, ce matin elles étaient au bourg. Ha, la consoler, lui jurer... Il se redressa avec un soupir profond. Mais qu'elle ne l'entendît pas. Il avait honte de l'avoir surprise.

Se coulant hors de la pépinière, il revint par la terrasse, renversa un arrosoir, le fit sonner contre le parapet.

Marie époussetait sa jupe. Elle avoua qu'elle croyait s'être endormie, alors qu'elle était venue pour lire. Elle pesait pour l'ouvrir sur une chaise pliante.

— J'ai aidé hier à ramasser les pommes de terre. Le métayer se fait vieux.

Assis devant elle, le dos rond, il lui souriait, racontant un peu sa promenade. S'il pouvait lui faire comprendre ce sentiment de tantôt sur la route, peut-être se confierait-elle. Le bruit des feuilles était celui d'une fontaine. Le vent, qui courait par ondes sur les cimes des arbres, ne dérangeait pas dans le dimanche l'isolement de cette vieille campagne. Il se penchait et dans son regard passait le zèle qu'il n'osait dire. Marie le considérait comme si elle voyait sa peine à travers lui. Comprenait-elle cette assurance qu'il avait de la délivrer, si elle savait se confier seulement !

Il releva la tête, la regarda, les yeux sur les yeux.

— Vous avez pleuré ?

— Mais non.

Quelle idée ! Elle souriait bravement, et ils demeuraient face à face. Comment lui donner l'évidence qu'il était son frère, un frère prêt à tout pour elle ?

Il y eut un peu d'embarras, ou plutôt une double attente, elle tâchant de sourire encore ; mais à cause de cet air qu'il avait, si insistant, si avide, elle redevenait grave. Sa lèvre tremblait. Elle se détourna soudain. « Peut-être que vous savez, nous sommes perdues », ce murmure déjà coupé par le sanglot qui montait et qu'elle ne pouvait plus contenir.

— Non, vous verrez ! Tout s'arrangera, je vous jure.

Je suis votre ami. Un ami, si vous compreniez ce mot.

Il se sentait hors de la vie ordinaire. Il entendait rejoindre Marie, lui faire comprendre ce qu'il avait dans le cœur.

— Non, c'est impossible... Ah, puis, allez, vous apprendrez bien.

Elle eut la moue d'une petite qui va pleurer. Et elle se leva.

— Un ami, je sais bien, Bernard. Mais c'est pour cela : ne me demandez pas, vous surtout.

Le visage en feu, elle voulut se reprendre : elle devait tout exagérer. Ce temps l'avait abattue aussi.

Il comprenait qu'elle mentait. Seul, il redevenait seul. Ce qu'elle ne peut pas me dire, c'est cela qu'elle devrait me dire, justement.

Ha, maladie, j'ai été trop simple : au lieu de : « Je suis votre ami », il fallait répondre : « Oui, je sais... » et je saurais tout depuis deux minutes.

Marchant à côté d'elle, il était tenté de la rudoyer et peut-être il l'aimait mieux. Elle ne voulait pas lui dire, *à lui surtout*. L'aventure de Bourlhonne, — il n'y avait même pas repensé sur l'instant, — n'aurait pu la mettre en cet état. Il s'agissait de l'accident de jadis. Quelque témoin qui menaçait de faire des révélations ? « Vous ne saurez bien que trop tôt... »

C'était admettre que leur père avait tué son père, mais à ce moment, il n'y songea point. Il entendait les délivrer et son énergie lui prêtait une sorte de sagesse généreuse : il arrangerait tout, quoi qu'il y eût à la traverse. Une confiance lui venait, telle que rien ne lui semblait impossible.

III

Une femme l'accompagna et lui fit voir la Mariette près du ruisseau, là où l'eau s'élargissait, retenue par de grosses pierres, comme sur les cahiers de dessin.

Il s'était rappelé cette bonne qui avait porté à son père la lettre de Mme Peyrehorade.

En savonnant son linge sur la planche, la Mariette plissait les paupières au soleil pour le regarder venir. Elle était de ces paysannes sans âge, à qui l'on peut donner de trente à soixante ans. Mais dans cette figure flétrie et amicale, les yeux, bleus comme des bouquets du mois de Marie, gardaient un air d'enfance.

Tout de suite, après les exclamations de convenance sur la mort de M. Solier, elle se mettait sur son bon dire.

— Vous y étiez bien, vous aussi, avec votre maman et votre bonne. Il faisait un vent ! Ça m'avait emporté cette lettre. Quand votre pauvre père eut fini de la lire, il la mit dans un livre qu'il tenait : « Vous pouvez dire à Mme Peyrehorade que j'y vais dans une minute. »

Il arrachait une à une des feuilles de baume, épaisses comme du buvard, les roulait entre ses doigts.

— Mais comment avait-on su que mon père était à Trémioles ?

C'était le fermier qui l'avait dit, par manière de causer, et Madame l'avait envoyée, elle, sans même lui laisser vaisseler les assiettes. Monsieur ? il était parti dès le matin.

— On a dû vous en raconter, qu'il était coureur, et tout. Qu'est-ce qu'elle avait fait au bon Dieu, la pauvre, pour attraper un homme comme ça ! Elle, avec lui, c'était un soulier avec un sabot... Allons, faut pas mal parler des morts. D'ailleurs c'est pas de lui que je dis du mal, c'est de son caractère.

Il eut envie de l'interroger sur la violence de M. Peyrehorade. Une femme tout bonne pâte, tout bon pain, cette Mariette : cependant on ne pouvait lui demander carrément de tout dire, pour sauver les filles de sa « dame ». Quelle misère, il fallait de l'astuce.

Devinant qu'il avait gagné sa confiance, il la poussait au bavardage. Mme Peyrehorade avait reconduit M. Solier jus-

qu'aux ruines, l'arrêtant là pour causer encore. Ce devait être à ce moment que Monsieur était rentré, les avait rejoints.

— On l'avait prévenu ?

— Il n'y a que si la Demoiselle... — La Mariette rougit à pleines joues. — Parce qu'en revenant de porter la lettre, je la trouvai sur la porte. Elle me demanda si M. Solier allait venir. Moi, je devins rouge comme quand on porte les gerbes un jour de moisson. Elle avait bien flairé l'affaire avec son nez de belette. Voyez-vous, dans une maison il ne faut qu'une femme et qu'un four. Surtout ces pointues qui semblent avoir du venin dans le corps. Je dis ça, c'est pas de leur faute, si on veut : enfin, je cause...

Vite il fit signe qu'il l'entendait ainsi. Mariette continuait à voix de confesse :

— Elle était toujours à débiter à Monsieur des rages de Madame. Parce qu'elle avait compté que son cousin l'épouserait, dans un temps. Alors, de ces roueries de méchanceté comme une femme des feuilletons. Même il s'est dit qu'elle avait engagé la Pauline sachant que cette guenippe dérangerait Monsieur. Tout ça, c'est pas des besognes qui se racontent à plein chemin. Qu'il s'en fait, qu'il s'en fait, dans la vie du monde !

— Mais comment ? Je croyais qu'elle avait tout sauvé, au contraire ?

— Après la mort de Madame, oui. Elle pensait que son cousin se remarierait avec elle. Elle s'était tourné de son côté depuis que son mariage avec Monsieur Vital s'était cassé, vous savez bien ?

La surprise l'empêchait de comprendre. Cependant il approuvait de la tête, et la Mariette, consentant à sa curiosité, lui donnait d'autres particularités sur le jour du malheur. Il n'y avait eu dans les ruines avec M. Solier que M. et Mme Peyrehorade. La Demoiselle, lorsqu'on les avait appelées, aidait Mariette à cueillir les haricots. Monsieur était comme fou devant le corps de sa femme.

— Vous savez ce qu'on a raconté dans le pays, finit-il par dire tout à plat : alors, pour vous ?

— Ho non, croire qu'il a pris une pierre avec l'idée de tuer votre pauvre père, ça non... Enfin, pour moi, je ne peux pas vous en dire plus, quand j'aurais cent pieds de gorge.

*
* *

Ils se taisaient, debout à la fenêtre, l'oreille à une espèce de remue-ménage et Bernard oubliait ce pour quoi il était chez l'oncle.

Ses imaginations, comme une culture microbienne, avaient pourtant travaillé depuis la veille. La Demoiselle prenait un chiffre inquiétant. Il la voyait poussant le tuteur vers la bonne, — comme jadis Peyrehorade vers la Pauline, — brouillant Yvonne et le colonel, méditant de jeter dehors les petites ruinées, ou de les déshonorer par quelque savante perfidie. — Mais Agathe ouvrit la porte : « Tout le monde court. La dépêche vient d'arriver au bureau. »

La face de l'oncle tremblait, blanche comme un linge. Il saisit Bernard au poignet, et le tirant à lui, l'embrassa gauchement. Un brouhaha, des cris d'enfants venaient de la rue. Et déjà l'on entendait des cloches sonner par toute la montagne le jour de la nation.

A sept heures, il y eut une retraite. Trois caisses battaient devant les conscrits qui chantaient, bras à bras. Par la nuit bousculée de lueurs rouges, la foule suivait avec un bruit d'eaux en crue. Un frisson remontait aux joues froidies. Des feux de Bengale illuminèrent les murailles rongées de l'église. Le ressac roulant des tambours entre les vieilles maisons brunes, ce coudoiement même, ces yeux, ces visages, tout cela emportait le cœur en un torrent d'amitié, de force, de jeunesse.

Dans l'orangé des torches, les têtes des jeunes filles prenaient un relief saisissant. La côte d'un nez s'éclairait, le

coin d'une bouche. Ces petites du bourg, toutes elles paraissaient passionnées, ce soir. Il se sentait fou d'enthousiasme et de bonheur.

L'âme en rumeur encore, il restait assis au rebord de la fenêtre. Quel calme étrange dans l'air. Un climat changé. Les jeunes filles rentrent dans les fermes, et demi-devêtues, elles s'attardent devant la croisée ouverte sur les poiriers, sur la nuit lointainement peuplée de vivants et de morts.

Un souffle froisse le sapin d'où deux cônes tombent sur les dalles du puisard. Regarde en ce noir le parc endormi des collines. Des tourbillons de poussière courent par les routes vides sous les tristes bois de pins de la montagne. Dans ces bois déserts de Trémioles, quelqu'un a-t-il jamais marché la nuit, ainsi tourmenté de pensées en lui-même ?

A cette fenêtre, des jeunes gens d'autrefois ont écouté le vent arriver de loin, du pays des villes, sous la nuée nocturne. Qu'attendaient-ils, en cette solitude, la bouche toute sèche et brûlante ? Au fond on ne désire la force et le monde que parce qu'on imagine ainsi trouver mieux des amitiés.

Il réfléchissait, assis sur l'entablement. Enfin, pourquoi ce souci d'assister Marie et son Yvonne ? La veille à bicyclette, il avait cherché le bohémien. Demain, je retournerai chez l'oncle. Il sait tout, lui. Qu'il me dise absolument tout. Ce sera une palabre difficile. Mais je saurai ! Si je prends mes amies en charge, du coup tout s'arrange. Tandis que se satisfaire d'âpreté et d'orgueil ne vous satisfait guère. Est-on stupide ! On se dégoûte toujours soi-même, et cependant on ne s'occupe que de se plaire à soi !

Puis c'est la vraie France jusqu'au Rhin, et tout ira bien maintenant.

*
* *

— Tout ça, mon petit, tout ça...

L'oncle, de ses doigts boulés par les rhumatismes, tirait un crin de son fauteuil, et l'examinait avec une agitation distraite.

— Tu l'as rêvé, dit-il encore. Pourquoi les demoiselles Peyrehorade seraient-elles perdues ? Il faudrait savoir.

Bernard, qui regardait le pied de la table, fit signe qu'en effet, savoir, c'était là le point. Il avait rapporté les dires de la Mariette pour que l'oncle l'aidât à tout éclaircir.

— Leur cousine Julie ? Qu'est-ce que tu vas chercher ? Il n'y a rien à révéler, d'abord. Deux mois après la mort, un soir, je vois entrer Peyrehorade rouge, la lavallière pendante, — il me semble encore le voir, tiens, s'asseyant, se relevant ; il sentait le rhum. Que diable vient-il faire ici. Il causa d'un nommé Solviche, puis de sa cousine. Je lui devinai de l'aigreur contre elle. Enfin, il raconta que le jour du malheur elle lui avait dit dès sa rentrée : « Retournez à vos courreries. M. Solier est là avec votre dame. Ils n'ont pas besoin de vous pour régler votre situation. » Lui les rejoint, prend sa femme à l'épaule si brusquement que ton père s'interpose. Il le repousse, ton père trébuche, tombe sur un bloc de pierre. Au même instant, Peyrehorade sent une poussée, manque d'être entraîné : c'était sa femme, que l'émotion venait d'abattre. Tu sais qu'elle était cardiaque... Il m'expliquait cela en tenant une pipe de terre rouge avec encore son étiquette, — l'oncle dessina une spirale, — tout d'un coup, dans son énervement, le tuyau lui cassa entre les doigts. Il y jeta un coup d'œil presque effaré, puis une espèce de petit rire lui vint, tu comprends, comme s'il s'amusait d'un présage. Sur la porte il me fit : « Voilà, Tourlignat, j'ai voulu vous raconter, à vous, pour que vous n'imaginiez

pas des choses s'il m'arrivait quelque histoire. » Une semaine après il se noya dans l'étang de Trémioles.

Bernard se taisait, oppressé, l'esprit en suspens.

— Si tu n'étais pas allé aux Chazeaux... On t'a pourtant assez... ah oui !

— Vous voyez bien qu'il se défiait de sa cousine. C'est elle qui a été cause de tout. Et à présent elle manigance quelque traquenard.

La conversation fut longue, coupée, confuse. L'oncle soutenait que Peyrehorade n'avait eu en somme aucun reproche à faire à la Demoiselle. Au rebours, Bernard insistait sur ce fait que Peyrehorade avait cru devoir l'accuser. Passé, présent, l'accident de jadis, le trouble actuel des deux petites, tout cela revenait faire gauchir leur discussion.

Il y eut un silence où chacun essaya de retrouver ce qu'il avait en tête avant de se perdre dans cette chicane. L'oncle remuait la mâchoire, comme pour happer sa moustache. D'un effort de dos il rapprocha le fauteuil de la table, tira péniblement le tiroir et ramena de sous des paperasses, deux grosses clefs. Il les essuyait d'un pan de son éternelle peau de bique.

— Au Requies, ce n'est pas maintenant que, *pede claudo*... Ecoute, mon petit.

Prompt aux suppositions, Bernard démarrait : cette clef, c'est pour que je puisse recevoir Vivette au Requies : il pense que je ne retournerai plus aux Chazeaux dès lors. Cette idée folle l'empêchait de comprendre l'oncle. Il eut un peu de peine à revenir.

— ...A droite de la cheminée. Une photographie, tu verras...

— Bon. Bien. Ça m'ennuyait de la savoir là-haut.

Sans la considérer, l'oncle tirait, avec un peu de peine, la photo du cadre et la gardait dans sa main.

— Vois-tu, j'allais l'épouser, quand mon frère vint à

mourir. Il était graveur à Paris : une femme, des enfants, tous habitués à bien vivre, et d'économies pas un sou. J'en venais à dire : si je crève, moi aussi, tant pis pour eux. Oui, je leur en ai voulu. Ah, c'est joli, l'homme. Ils sont tous morts depuis ; elle, elle n'avait pas de santé. Je voyais l'âge venir, je m'étais bâti cette vie avec Julie Meneyrolle. Elle aurait fait une si bonne petite femme, si elle avait eu ce qu'elle espérait tant, une situation bourgeoise.

A l'accent de certains mots qui retournaient vers ce passé, on devinait un brisement de cœur. Et lorsque l'oncle disait : « Elle aurait fait une si bonne petite femme, » c'était avec une ferveur un peu honteuse. On avait passé dans l'amitié, par delà l'ordinaire de la vie.

— Moi, j'étais déjà un vieux garçon : je suis devenu un peu plus fou, un peu plus bête. Mais elle, vois-tu...

Julie Meneyrolle, sa marraine l'avait fait élever en demoiselle. Un tailleur de Sauxillanges la demanda, puis un nommé Theil qui voulait monter un commerce de bois : pour reculer tous deux dès qu'ils surent que la marraine ne donnait pas de dot.

Alors les fiançailles avec l'oncle. A lui, élevé par une grand'mère avare, sale et dure, qui ne l'avait pas minaudé, à elle dont la marraine se désintéressait, il semblait que cette entente ce fût le paradis. Là-dessus le graveur était mort.

Et son cousin Peyrehorade, qui lui laissa croire qu'il la voulait et en épousa une autre. Pourtant, plus tard est-ce qu'elle ne fit pas l'impossible pour ses petites cousines, sauvant elle seule, à force de batailler, ce qui leur permettait aujourd'hui de vivre.

Les grandes mains tachées de plaques fauves tremblaient sur la table. Que l'oncle lui parlât avec cette ouverture, Bernard s'en sentait remué. Il désirait d'y répondre. Mais il lui parut soudain qu'il n'avait rien deviné encore. La Demoiselle aura fait du plus gros travail que je ne pensais. Se taire. Réfléchir. Il se contentait de donner des signes de

tête, le regard sur cette vieille figure pleine d'ombres. L'oncle regrettait-il autre chose que des illusions ? Aurait-elle été cette « bonne petite femme » ? C'est l'autre face de la lune, toujours invisible. Seulement, vieillir, quand il a fallu renoncer à la joie !

Il était couché depuis deux heures, et il ne pouvait pas s'endormir.

Brusquement ce soupçon lui revint, qui l'avait abordé lorsque l'oncle plaidait pour la Demoiselle. Il la revoyait dans le salon, harcelant Yvonne, ou bien au jardin, la regardant s'en aller collée à son tuteur... Des souvenirs, d'un coup, se liaient : les propos du Costaud et du dragon, Bourlhonne embrassant la petite dans la pépinière. Mais c'était Yvonne qu'il avait séduite, il était son amant. Amant, un mot de faits divers, de sales histoires.

L'épaisse face sanguine de ce vieux beau, type-standard d'élégances et de noce départementales, il l'avait devant lui. Bourlhonne, connu dans toutes les boîtes de Clermont ! Et elle, Yvonne de dix-sept ans, cet air de fierté, cette étroite bouche rose. Leurs rendez-vous dans quelque grenier où une barre de soleil fomente l'odeur de pomme et de coing sur la jonchée de paille.

Des images lui brûlaient le sang. Il aurait voulu empoigner des deux mains le cou de la petite, enfoncer les pouces. Ha, et puis il se ballait qu'elle eût été mise à mal par un délégué cantonal officier d'Académie. Sans savoir pourquoi, il avait sauté à terre et s'habillait. Aller assaillir Vivette, grimper par la devanture. Tous vivent, partout, pourquoi ne pas vivre selon son plaisir et sa fougue ! Pareille histoire, qui l'eût imaginée ? Si : cette frappe de bataillonnaire aurait bien tout deviné, aux Chazeaux. Et le Costaud, lui. Toi, niaisement, tu n'aurais jamais cru.

Il était descendu sur la terrasse. Un massif de phlox, au goût sucré, mettait une blancheur dans le creux de la nuit. Le tilleul faisait son bruit de source perdue. Bourlhonne,

hier c'était le ridicule qui déclamait Victor Hugo dans les noces campagnardes. Maintenant il le voyait connaissant les hommes, adroit, entendu, plein de prestige. Comme il se sentait, lui, autrement imbécile. Non point faible, mais gauche, seul. Seul. Et elles ? Là-bas, le chagrin les tenait éveillées, peut-être. Cette Yvonne, elle est allée fort, en vraie fille de son père. Ce qu'elle voulait, c'était pourtant limpide. Moi je croyais à la demoiselle du château.

Un coup de bise passa. Il y eut un grincement de girouette là-haut, et il fit plus frais. Il enfonça les mains dans ses poches. Ce mouchoir ? ah oui, un mouchoir d'Yvonne. Il le lui avait chipé pour simuler un amoureux larcin et pousser mieux ses transports, le soir où Marie avait voulu qu'il chantât la romance à Mademoiselle. Elle devait se douter, Marie, et tâchait d'aiguiller sa jeune sœur vers de plus jeunettes amours. Hélas, la malheureuse s'était déjà abandonnée aux coupables vœux d'un misérable séducteur !

Il froissait ce mouchoir dans ses doigts. Depuis, Marie le lui avait redemandé : « Rendez-le lui, voyons ! la douzaine resterait dépareillée, et c'est la plus fine. » Il le tira de sa poche, en claqua l'air, ainsi que d'un fouet, puis posément le déchira en deux, le redéchira en quatre.

Il changea de cœur aussitôt. Comme lorsqu'il avait abattu le chien jaune. Cette petite méchanceté stupide le taraudait plus qu'une vraie méchanceté non faite de ses mains. Aurait-il dit à Yvonne quelque phrase très propre à la faire souffrir, qu'il n'aurait pas été travaillé du même remords. Insuffisance du cœur, songeait-il : ce viscère ne s'émeut pas quand il le devrait, mais qu'un incident puéril ébranle le fonds d'images, de souvenirs... On n'est ni bon ni mauvais, décidément, ni sec, ni tendre : simplement plus ou moins proche par l'imagination.

Le mouchoir déchiré, c'était, faisant tableau devant lui, ses amies pauvres, travaillant des mois au trousseau d'Yvonne. Elle, la nuque ronde, elle cousait sur la terrasse

en respirant le chèvrefeuille, et elle songeait à quelque jeune mari qui l'enlèverait dans une torpédo. Elle s'arrête, pour couper un fil de ses dents, les yeux sur sa sœur plus travailleuse, elle rêve et se trouble, contente pourtant qu'on prenne toute cette peine, parce que ce lui semble une assurance que ce jeune mari romanesque doit venir.

La longue peine, le songe timide, voilà ce qu'il a déchiré. Leur vie à elles, de jeunes filles sans argent, et elles savent qu'elles pourraient être — là ce serait vrai, — de si bonnes petites femmes. Mais personne ne fera compte d'elles, de leur vie, de ce trousseau. Et un jour il n'y aura plus d'avenir.

Il voyait ce rêve de la petite, gâché de façon misérable. Un mot d'elle lui revenait : « Je suis toute seule, je n'ai que ma Marie chérie. » C'était dit avec une espèce de détachement, plus nu et venu de plus loin que du détachement.

Seule. Dans son lit, elle roule la tête ; elle se dit qu'il n'y a plus rien ; le cœur lui crève. Si elle avait voulu, je l'aurais aimée. Ce n'est pas vrai qu'il n'y ait plus rien pour toi. On changera tout.

Un étrange bonheur le portait, dans un soulèvement de force. Et parce qu'il ne pouvait consentir à être heureux, ce tumulte tournait en fureur. Sa colère le reprenait contre la Demoiselle : elle avait provoqué la chose, parbleu, pour l'héritage. Yvonne déshonorée, le colonel léguait son avoir à cette triste carne.

Mais on pourrait se mettre en travers. Il toisait la terrasse et par instants ralentissait le pas, pesant sur une jambe, enfonçant le talon dans le sable.

*
* *

Ç'avait donc été pour repenser à ces dernières semaines qu'il était venu là. L'air passait, bousculant avec des tics les fumées des métairies. Les fils télégraphiques bourdon-

naient comme des écoliers avant de débiter les nouvelles de la planète. Leur chant, le sombre du soir, ce fond de montagne où glissaient au ralenti l'heure et les nuages, tout cela vous rendait les jeudis richement romantiques des vieilles lunes. Et à contempler ce grand pays de pins et de monts plein de vent obscur, toute une enfance vous bat dans le cœur.

Mais ces songes fils de la licorne et de la nuée, sauront-ils t'aider dans une histoire de grandes personnes ?

Il y aurait à faire certaines démarches, seulement tellement anormales... Ha, il faudrait. Et quelle violence enivrante d'agir hors de la coutume.

Il se sentait le cœur de tout oser, ce soir. Je ne les aime pas pourtant. Marie, cet air lassé, ce teint terne... Quant à Yvonne, je ne l'ai jamais vue grave, avec des regards vrais : grave ? non : simplement de mauvaise humeur.

Il la discutait, vexé peut-être de ne plus l'aimer du même cœur que cette nuit. Encore inaccoutumé, aussi, à cette idée d'une Yvonne maîtresse d'un homme d'âge, ayant changé de mœurs et de conditions.

Elle avait joliment tout gâché, l'intéressante Yvonne. Et pour une minute de défaillance. Vivre est un métier difficile. On a beau connaître cette obligation de se tenir paré, on oublie, la vie vous prend. Il y a là une astuce de Dieu dont mieux vaut ne rien dire.

Au-dessous, les bouleaux de l'enclos pliaient au vent et des ramilles flottantes partaient, comme les mots dorés d'une chanson, les dernières feuilles de novembre.

Le jour du malheur il cherchait le rossignol sur ces têtes d'arbres. Des éclats perdus vous entrent ainsi dans l'être, pour toujours. On vit en hasard, sous un bombardement de hasards. Yvonne, le déclic d'un geste, et tout chavire. Ce fortuit, que notre vie reste cela, si...

IV

— Il n'y a pas besoin de me dire, commence-t-il à mi-voix, j'ai deviné. Oh, j'étais seul à pouvoir. C'est parce qu'ici, un jour, j'ai vu...

Ils restent debout tous deux. Sans regarder Marie, il pousse son bâton dans le terreau, — renfoncer ainsi gênes et traverses d'une lente poussée du bras, — et demande plus placidement encore :

— Est-ce que c'est vrai, est-ce qu'elle va épouser Gilbert Bourlhonne ?

Marie serre les épaules sous son sweater, remonte son écharpe. Sa pauvre mine, ses paupières roses, épaissies, ne la font pas jolie ce soir.

— Comment ? Qu'est-ce qu'on vous a raconté ?

— J'ai tout compris, — il déblaie avec un peu d'énervement, — et pourquoi le mariage. Non, personne ne sait, je suis seul. Je vous assure.

Il la force à s'asseoir sur le banc, s'asseoit près d'elle. Pour protester elle a la tête trop perdue. Elle laisse les yeux sur un coing tombé, un coing à fossette où niche une limace aussi petite qu'un pois gris. Il la questionne, sentant qu'elle ne résistera guère. Elle répond, d'un signe de tête, puis par bouts de phrase chuchotés à peine. Oui, Gilbert Bourlhonne a demandé sa main, là-bas. On lui laissera la scierie ; le mariage se fera bientôt.

— C'était difficile de se décider. Elle reste un peu tracassée, elle ne sort guère de sa chambre. Ce matin dans le vestibule je voyais son manteau rouge, je pensais à tout cela, comme elle était enfant, et maintenant...

Sa voix cahotée sombra et elle se mit à sangloter à bas bruit. Elle reprenait mal son souffle avec un léger reniflement de petite fille.

Honteuse peut-être de n'avoir pas protesté d'abord,

elle essayait de se rattraper, de nier, de façon détournée l'aventure d'Yvonne, en s'attachant à présenter sous d'honnêtes couleurs les indices suspects. Déjà, pourtant, il la devinait tentée de ne plus rien nier du tout, ce qui lui permettrait de demander assistance. Elle s'essuyait les yeux et regardait Bernard du même air inquiet qu'un soir, au jardin, devant l'entente trop visible de sa cadette et du tuteur. N'imaginait-elle pas qu'il aimait Yvonne et qu'il souffrait ? Et elle, comment s'intéressait-elle à lui ?

En tout cas il voyait trop qu'elle était sans idées, sans courage. Bourlhonne avait perdu la tête. Ce mariage était-il seulement une solution ? « Elle va se laisser tuer par le chagrin : il faut que je tue le chagrin avant ». L'orgueil de l'avoir contrainte à se confier lui circulait dans le sang.

Il parlait pour parler, pour l'élan des paroles. Tout s'arrangerait, il le lui jurait. Ce mariage restait impossible. Le Costaud, pour toujours le mari d'Yvonne ? Les plaisanteries joviales, les beignes peut-être, quand cette belle brute rentrerait ivre ! Il voulait tellement convaincre Marie qu'il tâchait de figurer cela pour elle. Elle l'écoutait, vaguement inquiétée par la singularité de cette conversation. Lui, trop passionné de la servir pour s'arrêter à quelque gêne, poussait sa pensée tout droit.

— Et s'il y a un enfant, le voyez-vous sous sa coupe ?

— Madame Bourlhonne l'élèvera, elle veut bien. Il demandera une justice de paix. Ils iront habiter ailleurs.

Le menton baissé, elle méditait. Enfin elle osa interroger, d'un murmure : ce mariage, pourtant, restait la seule chose à proposer à Yvonne ?

— Vous condamneriez votre sœur à être pour la vie femme de ce... ? Tenez, vous l'emmureriez, cela vaudrait autant. Partez ; dites, — est-ce que je sais ? — que vous allez voir des parents de votre père.

— Et de l'argent ? Et puis, partir, la cousine voudrait-elle ? Oh ! Yvonne en tombera malade, je vous dis. Vous ne vous figurez pas dans quel état elle est.

Il l'imaginait bien, isolée, exclue. Ha, si les gens étaient chrétiens... Ils sont bouchés, c'est plus simple.

Comment agir ? leur procurer de l'argent, et qu'elles partent. L'argent, cette sale puissance. Alors qu'il aurait suffi de l'héroïsme du cœur ; car les difficultés ne sont jamais que dans le cœur. Enfin, de l'argent. Emprunter ? difficile. Et servir des intérêts, avec ces revenus déjà si maigres ! Donc vendre quelque parcelle, mais non pas une terre de rapport.

En exposant son projet à Marie, surpris comme celui qui fait sa valise de retrouver serrés là les objets dont il a besoin, il voyait lui revenir à la mémoire des notions pratiques inattendues. « Vous croyez ? » disait-elle. Cette confiance qu'il devinait l'installait mieux dans le monde.

*
* *

On se lève, on mange comme tant d'autres matins ; on songe vaguement, ainsi qu'en dépliant le journal, à cette journée ouverte, avec ses choses à venir. C'est l'ombre, à peine, d'une notion. Le vent, l'auraneire des paysans, chuinte et fuse par les joints des fenêtres. Les pins en verdeurs épaisses au haut de la lande, cossent de la tête et dansent comme des biques sauvages. Passages de nuages pluvieux, en transhumance sur la montagne.

Par moments, quand il lui semble imaginer les gens au plus près du réel comme s'il les affrontait dans leur vêture, leur odeur de peau, il entre en doute. Les choses sont toujours telles quelles. Sur elles, comment prendre barre ? Le Costaud ? Bourlhonne lui cèdera la scierie, conditionnellement. D'ailleurs, s'il essaie de bavarder, je lui fais un sort.

Il lui en voulait plus qu'à Bourlhonne même. Dès que les propos surpris au café lui revenaient à l'esprit, une telle fureur le montait qu'il se sentait certain d'avoir le dessus sur ce gaillard.

Mais comment avoir la Demoiselle ? Elle doit déjà se

voir maîtresse aux Chazeaux et bien triomphante. Puis qui sait ? les jeunes filles se tirent mal de cette grippe espagnole : quatre mortes dans le bourg, et Vivette assez malade, à ce qu'on dit. Yvonne et Marie ne sont certainement pas en forme. La vieille racornie, elle, bravera tout : voilà qui simplifiera la situation.

Il faut faire vite : j'ai promis d'aller demain au jardin des sumacs.

Il tourne longtemps dans la pièce ronde, longeant les bibliothèques. Il prend une règle sur la tablette, s'aperçoit qu'il l'a dans les mains. Que peut-on ? On ne sait rien, jamais. Lorsque Marie m'a dit que Mme Bourlhonne élèverait l'enfant, j'ai eu une surprise. Quelle femme est au juste, cette épouse en ectoplasme et comment entre-t-elle dans l'histoire ?

Trouver un moyen d'emboîter la Demoiselle. Quel moyen ? De l'oncle, plus rien à apprendre. De la Mariette non plus. Et cette lettre qu'elle apporta ? « Votre père la lut, la mit dans son livre... » *Les Confessions*, il voit encore sa mère, à leur arrivée chasser de deux ou trois tapes la poussière du volume. Alors il cherche ces petits bouquins aux étiquettes jaunies, feuillette, agite les deux tomes au-dessus de la table. Un coin blanc dépasse les feuillets frangés.

« Cher Monsieur Solier,

« J'apprends que vous êtes aujourd'hui notre voisin : pourriez-vous pousser jusqu'aux Chazeaux ? La voiture m'étant défendue, je ne peux pas aller vous consulter au Malmontat. Mon mari ne veut pas entendre parler de céder son fonds, sa cousine l'approuve et ce sont des discussions épuisantes. Mais peut-être cherche-t-on à m'épuiser. Si vous vouliez bien m'indiquer comment faire rentrer sans procès notre créance Coste et me dire comment vous voyez nos affaires, vous me rendriez grand service. Merci d'avance et croyez, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments reconnaissants. »

De fines lignes couchées sur un papier mince; plus mince encore la trouvaille. Quelle déception. N'importe. L'audace y serait, si l'efficace n'y pouvait être. Pourquoi ne pas aller là-bas ce soir, et le browning dans la poche, prêt à tout, carrément à tout.

V

A son coup de sonnette, la bonne ouvrit la fenêtre de la cuisine, la petite châtaine aux joues de velours qu'il avait voulu prendre pour la victime de Bourlhonne.

C'est que la Demoiselle est dans un de ses jours de migraine. Elle a monté dans sa chambre.

Au fond du vestibule de petits drapeaux penchant ou pendant jalonnaient une carte déchirée. Il regardait la petite grimper l'escalier aux grossiers balustres. Celle-ci, que sait-elle de l'histoire ? Elle a bien le même biais que Céline, paysan et pur. Au fond étais-je si niais de croire à une Céline toute pure de cœur ? Mais je ne l'imaginais pas selon le vrai. Elle était à la fois plus naïve et moins naïve qu'Yvonne, autre, d'une autre race, la paysanne que je devine à peine. Reste que j'aurais dû comprendre Yvonne. Que devient-elle ? Passe-t-elle ses journées en haut ? Et le tuteur se montre-t-il encore ?

Dans cette vieille entrée grisâtre, avec l'humidité, un malaise vous tombait sur les épaules. Un des petits carreaux jaunes de la porte était crevé ; la poussière couvrait les branches de sorbier flétries d'une jarre rustique.

La bonne reparut et, du premier, l'invita à venir. Il escaladait deux marches à la fois.

La chambre était si basse qu'on aurait pu toucher le plafond maculé de nuages. Il entrevit tombant d'un ciel à festons des courtines grenat, et remarqua la calotte de tricot coiffant le verre de deux lampes cannelées. — Bon, il avait son sang-froid. Cependant il se sentait possédé ;

inexplicablement porté comme au jour de la carafe à quelque coup de folie. Enfin il aperçut la Demoiselle assise dans un renfoncement entre la cheminée et la fenêtre. Des journaux épinglés aux rideaux assombrissaient le jour.

Elle s'excusa : ce vent lui donnait une telle migraine que depuis l'avant-veille elle n'était pas descendue.

— C'est à moi de vous prier de m'excuser. Je tenais à vous communiquer la copie d'une lettre trouvée tantôt.

Il l'examinait tandis qu'elle lisait, un peu de flanc pour mieux voir. Cette tête semblait de buis ciré. Pas un pli de peau ne bougeait. Ayant lu, elle replia le feuillet, battit des paupières, — elle n'allait pas bien sûr discuter les dires d'une morte, — et regarda Bernard de ses yeux brillants et opaques comme un minéral.

— Si je vous montre ce papier, c'est que Monsieur Peyrehorade en a dit plus long à quelqu'un que nous connaissons tous deux.

Il lui sembla soudain qu'il ne devait pas se servir des confidences de l'oncle pour la mettre à la raison.

— Laissons ça. Il s'agit d'une affaire beaucoup plus actuelle. Je vous prierai de croire d'abord que je sais ce qui se passe ici.

Ses phrases ne prenaient pas un son naturel, bien tombant, dans l'air de cette chambre. Mais il n'avait aucun souci d'être naturel. Il venait là se jeter n'importe comment à la traverse.

— Que vous savez ce qui se passe... Je ne comprends pas, Monsieur Solier.

— Vous allez comprendre : il n'est pas possible que le mariage avec Gilbert Bourlhonne se fasse. Non, je n'ai rien appris de vos nièces. J'ai entendu le Costaud. Est-ce que je peux vous dire ! Il avait des expressions tellement délicates !

Sur l'instant, tous ses plis tirés, la figure de la Demoiselle se défit. D'une main, comme pour comprimer un

élancement, elle se pressait le côté. Ses yeux ne lâchaient plus Bernard.

— Qu'est-ce que c'est, Monsieur Solier, qu'est-ce qu'on raconte dans le bourg ?

— Même s'il vous paraît... expédient, ce mariage ne doit pas se faire. Votre cousine, vous l'emmènerez en voyage. Seulement je vous préviens...

— Mais enfin, Monsieur Solier, qu'est-ce qu'on fait courir ? Je ne sais pas de quel droit vous venez me causer de choses...

— Ah, de quel droit ? Et si je prenais celui de vous tirer dessus ? Vous n'êtes pas cause de deux, trois morts ? mon père, leur père et leur mère à elles ? Ce qui arrive, ce n'est pas vous qui l'avez conditionné ? Alors, que je n'aie pas le droit de venir vous causer, comme vous dites !... Vous causer, oui, vous causer des embêtements et plus gros que ça, peut-être.

Il s'était levé si brusquement qu'il dut rattraper sa chaise. Ses mains en serraient le dossier comme s'il allait la brandir, l'abattre. Il se voyait tenant au poing son pesant browning, le déchargeant dans la mâchoire de la vieille fille. Les balles comme une foudre en lingots faisaient éclater cette sacrée tête de bois, et puis encore il tapait de la crosse. Il se donnait à cette vision ; sa colère s'y débondait peu à peu.

— Oui, après la trouvaille de cette lettre, je le vois clair comme le jour ! Ce scandale, dites, qui l'a cuisiné pour Yvonne ? Et c'était déjà votre idée, lorsque vous poussiez votre cousin à continuer les affaires. Mais oui, pour qu'on le mette en faillite, et que le colonel laisse tout à fait tomber les Peyrehorade.

Il mentait ; la lettre ne lui avait rien appris ; et du coup il se sentait pris d'un doute devant ses suppositions ainsi formulées, dressées en face de lui.

Pouvait-il accuser la Demoiselle pour l'avoir vue une fois envoyer au grenier Yvonne et son tuteur ? Et Peyrehorade allait-il vers la faillite au moment de sa mort?

Elle se taisait, tout en drap noir et en peau jaune, dans la bergère à housse rayée.

— Eh bien, Mademoiselle, que ce soit fini. Si les choses allaient plus loin, je jure que je vous mettrais dans l'impossibilité de nuire. Comptez-y, je parle sérieusement. Ce mariage ne se peut pas.

— Ecoutez, Monsieur Solier, vous venez faire la vie chez moi, je vous le passe en considération de votre pauvre père qui se trouve vous avoir bien manqué. Mais il ne sera pas dit que j'irai parler avec vous de nos affaires de famille.

Resserrant la bouche, elle soufflait longuement, comme accablée par sa migraine. Ses yeux allaient au-dessus du bureau vers une photo encadrée d'un ovale en bois noir.

— Et ce pauvre Alfred qui est là, qui nous regarde...

Bernard la considérait. Qu'elle se bute et j'ai fait un impair. Un autre aurait su la manœuvrer, d'un tour aisé, rapide. Eh bien non ; pour se replier en bon ordre, ce n'est pas le jour. S'obstiner, réussir.

J'irais plutôt chercher Marie.

La Demoiselle se levait : « Je ne voudrais pas qu'il soit dit que son père peine dans la tombe de la savoir malheureuse. Mais pour sûr Monsieur Gilbert n'a rien été raconter qui puisse.... » Il comprit que la curiosité la tenaillait, une confiance le ressaisit. Déjà il repartait. Non, le Costaud restait impossible. Ainsi que devant Marie avant-hier, il essayait de mettre cela en tableaux, de montrer en ménage Yvonne et cet autre. Et trouvant des paroles de force, il accrochait la Demoiselle si résolument, qu'elle finit par murmurer des bouts de phrases, comme pour elle : Gilbert Bourlhonne aurait une position, Dieu merci, assez jolie ; on s'habitue à bien des choses ; qu'est-ce qui les empêcherait d'être heureux ensemble ?

Elle n'avait pas d'imagination. Même elle devait être plutôt bête. Madrée à la paysanne, envieuse, aigrie, mais sans ce génie de combinaison qu'il lui avait libéralement

prêté. En somme j'imaginais un caractère de tragédie, la méchante, et je me trouve devant une vieille fille ayant fait ses méchancetés de façon à peu près réflexe. Les êtres ne sont pas mystérieux, ils sont vagues. Du brouillard à deux pattes. Personne ne comprend personne. Emmener Yvonne, dépenser de l'argent, et faire jaser, elle ne l'admettra pas. Elle ne me suit pas, elle habite une autre province.

Comment la manœuvrer ? Par sa vanité, — vanité ou sentiment de la famille ? — « Je ne voudrais pas qu'il soit dit... » — C'est la peur des racontars qui lui a donné un coup. Sans ce désir d'apprendre, elle me poussait vers la porte.

Il rapporte la conversation des deux types au Café des Sports. La Demoiselle sans paraître y songer a repris place dans sa bergère. Ses yeux ont des miroitements : « L'autre, ce militaire, était-il du pays ?... Et personne, à part vous, ne pouvait entendre ? »

Bien sûr M. Solier n'a pas pris au sérieux ce que disent au café des jeunes gens qui boivent. Yvonne n'a jamais fait parler d'elle, et, Dieu merci, il n'y a pas à en parler. Inutile de demander de ne rien répéter à personne.

— Quand ça ne serait qu'en mémoire de mon pauvre cousin et de son repos d'âme... Moi, tout ça m'a donné une crise de foie depuis trois jours. Je lui étais venue : « Ma petite, tu seras plus heureuse de te marier et de te mettre chez toi. » Tout de même, si on croyait que Gilbert Bourlhonne raconte des choses pareilles... Et puis enfin pour pas qu'il soit dit qu'on ne l'a pas mise au courant...

— Non, impossible : elle se croirait perdue. Ce qu'il faut, c'est faire sa malle et l'emmener. Après cette scène plutôt gauche, heureux de se retrouver en terrain uni il entre dans des détails d'arrangements, de voyage. Puis, soudain, revoyant sur le bureau le chat de peluche, il songe à la vie d'Yvonne, à ses goûts, à tout cela d'elle qu'il connaît mal. Il l'a imaginée, elle aussi ; et peut-être préférerait-elle le mariage au départ ? peut-être pourrait-elle s'entendre avec

le Costaud ? Il décide ! Au fond, plaisir d'être du drame. Il s'agit moins de générosité que, comment dire, d'activité sportive. Seulement tu te mêles de sa destinée : il faudrait donc lui faire cette destinée gentille malgré tout. Eh bien, on fera. Embarquez-vous, voguez, ma chère : votre avenir est sur la mer.

VI

Dans cette chambre rance, ce furent des moments un peu longs. Enfin, tout est réglé, arrêté, garanti. Si elles partent à la fin de la semaine, je ne les reverrai peut-être jamais plus.

Le vent tombe et le ciel s'éclaircit sur les montagnes.

Il marche vite dans le bois, de bonne humeur et plein d'idées vives. La joie, la tristesse, décidément il y a mieux à connaître : ces remuements qui donnent le sentiment même de notre cœur humain. Sur le chemin, le soleil décalque faiblement des branches. Ainsi que sur l'épaule de Marie, avant-hier. Je lui tenais le poignet, je désirais de mourir. Comme si, dès que l'amitié affluait, on sentait la vie remplie.

Sur ces fonds tranquilles, un brouillard déjà flotte par le milieu de l'air. L'ombre vient, simplifiant les collines de l'Est. De cette crête où est l'arbre d'épine, on aperçoit la tour du Malmontat : mais le jour baisse, je ne saurai plus la voir.

Le soir, à la rosée tombante dans les montagnes, il y a d'étranges étendues de silence, comme si le Gardien du Seuil attendait, invisible, au milieu de ces solitudes. Avec des sens mieux aiguisés... Vraiment suis-je bien seul dans ce bois ?

Il y a plaisir à tout forcer un peu pour se monter la navette. Lorsque de la crête il voit une lumière, — c'est dans la chambre du fantôme, — il ne peut se tenir de sourire, nerveusement excité, comme on l'est par un hasard

si bien tombé qu'il faut croire aux malices de quelque génie. La lumière s'éteint, reparaît plus bas, s'éteint encore. Ma mère ou Léonie montée pour prendre un pain de savon.

Mais l'imagination retarde sur la raison. Histoires paysannes de l'heure où l'on tire le rideau rouge sur la nuit pleine de tourbillons et de rumeurs. Et l'on va plus vite, l'épaule en avant, à longues foulées sur ce sol souple qui renvoie bien le pied. Le bruit lent des bois ne semble qu'un silence houlant. Vers le Nord, dans une limpidité plus pâle que les pâles eaux du soir, s'échelonnent trois îles de nuages.

Cette fois j'ai entendu. Quelqu'un est là-bas plus avant, dans le chemin. D'abord il n'aperçoit rien, que le mouvement d'une couleur rouge, puis il reconnaît Yvonne à son paletot écarlate. Elle ne doit plus se promener qu'à la nuit. Ce serait bon de lui prendre la main, de lui jurer qu'elle n'a plus de peine, plus de crainte à avoir.

Et cette idée fait bondir le cœur. Qu'elles ne soient plus ainsi en tourment, au fond de ce jardin humide où traîne le vieux parfum du lierre terrestre. Vie des domaines, tristesse et désir mêlés dans la solitude. Pourquoi revient-elle en cent souvenirs pressés, l'émotion de ces choses ? Les chemins mouillés dans la fougère, les fontaines des bois, les tournants derrière des métairies, par des soirs sombres et bons, et des visages, des regards de pauvres femmes ou de gens sans bonheur...

Par un étrange sursaut, cette onde dans la poitrine devient soulèvement de colère. Comme s'il voyait tout d'une vue les gens avec leur vie à eux, et tant de peines, dans les maisons, d'âneries, de hargne, d'injustices. Quelqu'Un pourtant est venu dire... Mais il parlait hébreu, n'est-ce pas ? La vérité, ils en ont plus besoin que de pain ; alors de belles brutes crachent sur ce pain de tout leur cœur. Bourlhonne, grand électeur et flambeau du canton ! On ne changera pas cela ? J'irai

faire mon droit, mais pour faire autre chose. « *Je marcherai, je meurtrirai le mufle même...* » La force, j'aurai la force.

Il est dans un moment si violent qu'il va, toute lassitude enlevée, vite, plus vite, gagnant du terrain, — et pourtant il ne veut pas rejoindre Yvonne, — furieux, monté d'une passion qui le lancerait à travers les hasards. Une telle masse d'idioties à renverser. Ha Dieu, ce sera ridicule d'avoir bien voulu mourir dans la guerre pour que tout aille un peu mieux pour tous ? Nous ne savons pas les continuer et travailler du même cœur contre la brutalité de la sottise. Voilà cette histoire d'Yvonne : au bout du compte il fallait qu'elle fût bien innocente, et assez fière, pour ne pas entendre les conseils éclairés que lui a certainement glissés M. le délégué cantonal ; et qu'elle le soit encore pour prendre au tragique une aussi banale anecdote.

Il se surprend à examiner la taille d'Yvonne, à surveiller sa démarche. Subitement, un mot lui traverse l'esprit : l'étang. Elle va à l'étang comme un soir y est allé son père. Si je descends, elle se flanque à l'eau avant que je lui aie coupé la route. Pouvoir lui parler seulement cinq minutes...

Elle s'arrête, haussée, tire comme un cabri sur une branche de chèvrefeuille : pour respirer la dernière fleur de novembre ; elle est là qui prend la dernière joie de sa vie. Il n'y a plus rien pour elle à présent, plus d'odeurs de campagne, plus de lendemain. Plus rien que ce désir de, vite, ne plus vivre. Une âme qui se trouve sur ce bord, elle nous ouvre le pays terrible où notre fraternité s'éveille, un peu tard.

Des fagots ou des perches près de l'étang, que j'aie cette chance... Comme il dévale la pente, courbé, celé, le souvenir l'aborde du point de feu dans la tour. Un signe. La mort ! c'est la mort. Mais l'épouvante lui passe par le cerveau sans avoir le temps de s'attaquer à son cœur. Si l'on

nous trouvait dans l'eau, que croirait-on ? Comme ma mère m'attendrait cette nuit.

Au bruit fouettant d'une branche, Yvonne se retourne. Ils s'entre-regardent, sans bien voir leurs visages. Elle comprend qu'il sait. Tout est décidé du coup.

De l'épaule il a crevé la haie, y laissant son chapeau. Et il fonce, fonce droit vers l'étang, les cheveux soulevés par l'air qui siffle entre leurs lanières.

Déjà elle est entrée dans l'eau, presqu'en courant. Elle trébuche, — on voit mal, — avance encore pour tomber avec des gestes brouillés... Il n'y a plus que des bulles et des nuages de vase montant s'étaler sous ce reflet sombrement métallique.

Assis, arrachant ses souliers, puis debout, se dépouillant, nu, dans sa force. Le sang tape. Quel froid, j'étouffe. Tout ce sang reflue à la poitrine. C'est là devant, il faut aller. Une blancheur lui a donné aux yeux, — robe de lingerie sous le paletot rouge, vide blême du ciel répété dans ce miroir ? quelque chose de blanc comme une fenêtre à l'aube. Maintenant, dans l'obscurité tôt venue au cœur des bois, on ne voit plus que ces mouvements d'onde où la la vase se défait en fumées pesantes. De l'eau jusqu'aux aisselles, et à ce pas il perd pied. Un sale moment. Il ne sait comment il se retrouve debout.

Mourir là... C'est plus stupide que terrible. Pauvre mère qui m'en voudra d'abord, ne me voyant pas rentrer ; puis après... Mais remonter sur l'herbe, non. Non et non. Quand on serait capable de changer plus tard la planète, mieux vaut là pousser la vie, passer, trouver, passer outre, en force, il y a du bon pour les hommes. Des mots glissent dans sa tête avec une vitesse et une véhémence singulières. Et comme entre deux mondes sautent et jouent des touffes de flamme.

Une idée lui déblaie l'esprit ; si la petite est là par ma faute ? si à nos projets de voyage elle a préféré le plus long départ ? La ramener sur le quai, il faut.

Il avance, tâtant du pied le fond, tâchant d'atteindre l'endroit où il a cru voir sombrer Yvonne. Tout ira, on la bousculera un peu, elle sentira qu'on l'aime, tout ira bien. — Des voix dans le chemin, ou les oreilles qui me tintent ? — La peur le tient d'être brusquement empoigné par les jambes et de chavirer dans cette vase dont l'odeur monte. Il prie comme en août 14, porté de tout le corps contre l'obstacle. Et n'importe, à la fin, le plus vrai c'est d'aller ainsi, et pourquoi se soucierait-on de mourir ? La tête ivre, il va plus avant, encore plus avant...

Le vent se lève, là-haut, éveillant les étoiles au-dessus de ce lieu perdu dans les montagnes brumeuses.

HENRI POURRAT

FIN

CANTIQUE DU SOLEIL SELON SAINT FRANÇOIS

Très Haut Omnipotent et Bon Seigneur
T'appartiennent les louanges la gloire et l'honneur et toute bénédiction
A toi seul Très Haut ils conviennent
Et nul homme n'est digne de nommer ton nom
Loué sois-tu Mon Seigneur avec toutes les tiennes créatures
Spécialement messire le frère soleil
Lequel donne le jour et par lui tu nous illumines
Et lui beau et rayonnant avec une grande splendeur
De toi Très Haut porte signification
Loué sois-tu Mon Seigneur pour sœur lune et les étoiles
Dans le ciel tu les as formées claires et précieuses et belles
Loué sois-tu Mon Seigneur pour frère vent
Et pour l'air et le nuage et le serein et tous les temps
Par lesquels à tes créatures tu donnes sustentation
Loué sois-tu Mon Seigneur pour sœur eau
Laquelle est très utile et humble et précieuse et chaste
Loué sois-tu Mon Seigneur pour frère feu
Par lequel tu enillumines la nuit
Et lui est beau et joyeux et plein de force et vigoureux
Loué sois-tu Mon Seigneur pour sœur notre mère la terre
Laquelle nous sustente et prend soin

Et produit les divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe
Loué sois-tu Mon Seigneur pour ceux qui pardonnent par le tien amour
Et supportent la peine et la tribulation
Bienheureux ceux qui persévèrent dans la paix
Car de toi Très Haut ils seront couronnés
Loué sois-tu Mon Seigneur pour sœur notre mort corporelle
De laquelle nul homme vivant ne peut échapper
Malheur à ceux qui mourront dedans le péché mortel
Bienheureux qui ont rencontré tes très saintes volontés
Car la seconde mort ne leur fera pas mal
Louez et bénissez Mon Seigneur et le remerciez
Et le servez avec une grande humilité.

Transcrit en français
par PIERRE JEAN JOUVE

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

AMIS ET ENNEMIS D'AMIEL

On a beaucoup écrit, ces derniers temps, sur Amiel. Dans ses *Essais et Analyses*, M. Robert de Traz a sauvé un des articles les plus pondérés, les plus fins et les plus exacts qui aient été publiés à l'occasion du centenaire en 1921. La part de M. de Traz est bien en effet celle de l'essayiste et de l'analyste. La part de ce qu'on pourrait appeler la grande biographie intellectuelle est tenue par M. Bernard Bouvier, qui a donné cet hiver le livre le plus complet qu'on possède sur la vie et l'œuvre d'Amiel. C'est une série de conférences faites à l'Université d'Upsal, appelées et publiées par la fondation Oläus Petri, et où la biographie, le caractère et la place d'Amiel sont éclairés non seulement par une intelligence perspicace et probe, mais par un grand nombre de passages inédits, tirés du journal et de la correspondance. Le volume de M. Bouvier serait le complément indispensable de son édition du *Journal Intime* si, en même temps que la traduction suédoise, avait paru l'original français. Les lecteurs français devront attendre que M. Bouvier ait fondu son esquisse d'Upsal dans la grande biographie d'Amiel à laquelle il travaille.

Enfin Amiel a fait le sujet d'une thèse soutenue en Sorbonne par un troisième Génevois, M. Léon Bopp, qui a utilisé, à défaut du *Journal* complet, non encore communiqué au public, quelques-uns de ces documents inédits assez nombreux dans les familles de Genève, et qui pour-

raient encore fournir de la matière à deux ou trois thèses.

La part de M. Bopp, elle, est celle du philosophe. M. Bopp, ancien élève de l'Ecole Normale, a pensé et écrit sa thèse un peu en liaison avec nos professeurs de philosophie, particulièrement MM. Delacroix et Brunschvicg. Un livre conçu de ce point de vue était d'ailleurs indispensable. Amiel a porté dans sa littérature une nature et une éducation de philosophe, et il a laissé dans son *Journal* une masse de documents précieux, d'analyses et d'autoscopie qui doivent intéresser les théoriciens de la personnalité. Le livre de M. Bopp l'a fait passer pour un ennemi d'Amiel. C'est un peu exagéré. Disons simplement que la nature d'Amiel n'inspire pas grande sympathie à M. Bopp, qu'il le regarde et analyse du dehors, d'une manière distante et correcte. Il remarque chez Amiel un « manque de synthèse et d'amour » (ce que je conteste). Si c'était vrai M. Bopp serait un petit Amiel, car il a certainement traité son sujet avec le minimum de synthèse et d'amour. En tout cas la manière dont on arrive à se passionner pour ou contre Amiel nous amène à nous poser (comme Sainte-Beuve daus la page connue : *Aimer Molière...*) la question : Qu'est-ce, psychologiquement, qu'aimer Amiel ou ne pas aimer Amiel ? Je commencerai d'ailleurs par le second terme : il y a une part de la critique française qui n'aime pas Amiel et qui tend à se moquer de lui. Pourquoi ?

*
* *

Le plus instructif des *Parce que* qu'on puisse donner ici pour réponse, je crois le trouver dans Brunetière. Brunetière, homme pugnace, s'était pris contre Amiel d'une de ces colères de coq fort divertissantes, qui l'animèrent, à d'autres moments, contre Fénelon ou contre Descartes. On sait également que prononcer devant lui, avec considération, le nom de MM. de Goncourt, équivalait à lui laisser choir un fort colis sur les orteils. Il n'y a évidemment guère

de rapports entre Goncourt et Amiel. Mais l'un et l'autre fournissaient à Brunetière une occasion de dénoncer la manie pathologique et l'absurdité foncière qui peuvent seuls conduire un homme, un écrivain, à observer et à noter chaque jour dans un cahier intime ce qui a pu lui arriver soit dans la rue, soit dans sa pensée.

Cela se comprend du point de vue de l'histoire naturelle des esprits. Brunetière est un oratoire, n'éprouve en lui la pensée que comme une manière d'argumenter, d'enchaîner et de convaincre. Il y a dans ce Toulonais quelque chose de Roumestan qui, lorsqu'il ne parle pas, ne pense pas. Amiel au contraire est un intérieur, le type exactement contraire à l'oratoire, le type devant lequel l'oratoire se prend la tête à deux mains en se demandant : « Comment peut-on être Persan ? »

Ce point de vue reste aujourd'hui, semble-t-il, celui des adversaires d'Amiel. Le procès d'Amiel paraît chez eux moins le procès d'un homme que le procès d'un genre de vie. Ma nature ne me porte pas à prendre parti dans ce genre de procès, qui fait corps avec la multiplicité nécessaire des genres de vie, avec leur antagonisme inévitable et leur incompréhension réciproque. Je retiens seulement que le procès d'Amiel ou plutôt du genre de vie de cet Amiel, qu'on a en France une tendance à considérer comme particulièrement génevois, a été entendu récemment par de jeunes Suisses comme un procès du dehors contre le dedans, et que cette revendication des droits du dehors contre la végétation envahissante du dedans n'est pas nouvelle. M. Bopp l'a conduite de façon intelligente, et bien curieuse.

*
* *

Il nous a donné une psychologie d'Amiel, un portrait psychologique d'Amiel, portés presque en totalité à un compte de multiplicité et de dissolution. Amiel n'a pas une religion, une morale, une philosophie, mais des religions,

des morales, des philosophies, parfois opposées les unes aux autres, et dont M. Bopp tente une description, un inventaire, instructifs. Tout philosophe lui fera une objection facile, qui est celle-ci. L'unité et la multiplicité caractérisant également les phénomènes de la vie et de l'individualité, on peut toujours appliquer à une personnalité soit la clef de l'un, soit celle du multiple. Quand nous avons terminé la lecture du livre où M. Bopp use constamment de la seconde, nos réflexions, notre dialogue intérieur avec l'auteur, nous ont amené à esquisser en nous un Amiel non contraire au sien, mais complémentaire du sien, et où le point de vue de l'unité vivante a joué dans nos mains comme une autre clef non moins facile. Mais l'une et l'autre n'accomplissent pas la même fonction : la clef qui en tournant dans une personnalité la fait tomber en multiplicité, et la disperse en fragments, c'est la clef critique, celle qui décompose. L'autre clef, artiste et philosophe, compose et ordonne. Amiel, dans son introspection continuelle, s'applique tantôt l'une, tantôt l'autre. Il se qualifie volontiers de protée. Mais la fidélité au *Journal*, l'application à l'analyse, la vocation intérieure, suffisent à former l'appel d'air de l'unité. Appel d'air... Il y faudrait bien d'autres images de mouvement. Car, pour Amiel moins que pour personne, il n'y a d'unité dans le repos. L'unité de ce que M. Bopp appelle les trois religions d'Amiel, c'est l'unité d'un dialogue sincère et passionné naturel chez un protestant de Genève qui a passé par le romantisme allemand, c'est le mouvement et la respiration, la systole et la diastole d'un esprit naturellement religieux.

On verra là, peut-être, un peu de verbalisme, et je ne prétends pas opposer un schème abstrait au travail riche, consciencieux, plein d'intérêt et de nouveauté, que nous a donné M. Bopp. Songeons cependant à ceci, qu'Amiel c'est le *Journal*, et que personne n'a encore lu le *Journal*, pas même Amiel. Amiel en relisait souvent des cahiers, il n'a jamais, dans les derniers temps de sa vie, fait une bonne fois une

lecture continue de cette masse formidable. M. Bernard Bouvier lui-même ne l'a pas lu. A quarante pages par jour, il y faudrait plus d'un an. Et il y a le reste des papiers, la correspondance... Dès lors un acte de foi dans la multiplicité confuse du *Journal*, une défiance devant l'unité de ce monde, c'est peut-être, provisoirement, l'attitude la plus prudente. Nous craignons que cette richesse nous submerge, comme celle des documents peut submerger l'historien. On se demande, si, à ces limites, les mots d'unité et de multiplicité signifient encore quelque chose. « On n'atteint jamais, dit avec raison M. Bopp, à l'unique pur, ni à une individualité absolue. Amiel n'est parvenu ni à l'un ni à l'autre. » Il l'a donc cherchée ? L'eût-il cherchée (comme but) s'il ne l'avait trouvée (comme mouvement) ? Et son critique parviendra-t-il davantage à nous le faire concevoir sous l'aspect de multiciplité absolue ?

* * *

Ce qui me gêne un peu chez les ennemis d'Amiel (et M. Bopp serait plutôt un ami de ses ennemis que son ennemi) c'est la facilité et le naturel de leur attitude. Le tour d'esprit d'Amiel est étranger, heureusement, à l'immense majorité des hommes. Un monde Amiel ne serait pas viable. C'est entendu. Précisément pour cela, il paraît un peu naïf (je songe à un article d'un jeune écrivain suisse, M. de Weck, dans le *Mercure*) d'abord de reprocher à Amiel de n'être pas comme tout le monde, en outre de ridiculiser les traits de sa personne qui l'ont contraint à écrire le *Journal*, et sans lesquels le *Journal* n'existerait pas.

Le premier grief est inspiré par un conformisme évidemment sans truculence. Amiel n'est pas comme un jeune homme doit être (ô Flaubert !), comme un homme doit être. Il a eu toutes les audaces de la pensée, et il a reculé devant la vie. Ses expériences sexuelles ont été tardives et rares : il a débuté à près de quarante ans. Il a

manifesté du goût pour la société plus ou moins tendre des demoiselles âgées. Il a pensé au lieu de parler, rêvé au lieu d'agir, écrit au lieu de publier, pesé le pour et le contre du mariage, continué, en philosophe, de fournir à la comédie, au conformisme du rire, leur plus vieux sujet : les philosophes. L'opinion publique cherche vaguement pour lui un mot comme le *Paltoquet !* et l' « intellectuel » appliqués à M. Bergeret, le premier par sa femme et le second par les journaux du bon parti.

Nous en revenons à Brunetière ; à l'inimitié naturelle des esprits ; à l'antipathie de la foule contre l'individu secret ; de l'homme de la foule contre l'homme de lui-même ; de la raison commune raisonnante et éloquente contre l'oraison. On voit bien, disait Renan, que ces messieurs ne font pas oraison. La fleur de la vie, pour Brunetière, consistait à argumenter devant des auditeurs, et il mourut, dit-on, de n'avoir pu le faire dans le grand amphithéâtre du Collège de France.

Et pourtant il n'y a de pensée que s'il y a des spécialistes de la pensée. Il n'y a de spécialistes de la pensée que s'il y a des maniaques de la pensée. Un philosophe sans ridicule, je crois bien que cela ne s'est jamais vu. Et d'autre part rien n'est plus correct, moins ridicule, qu'un salon diplomatique. Rien n'est plus comme on doit être. Rien n'est moins comme on doit être que le *Journal Intime*... Comme Bernardin celles de la nature, la critique trouve son meilleur plaisir à collectionner ces harmonies de la pensée. Et précisément personne n'a mis plus de goût à les rassembler, à les équilibrer, à en faire de parfaits tableaux logiques, qu'Amiel. Maurras un jour m'a appelé bilatéral. Amiel est un multilatéral. Voilà une des sources de l'amitié pour Amiel, et si, après un portrait de l'ennemi d'Amiel je renonce à donner un portrait de son ami, c'est que je craindrais d'y mettre trop de moi-même.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

RHUMBS, par *Paul Valéry* (Le Divan).

Il ne faut pas lire les « cahiers » de M. Paul Valéry (ni d'ailleurs de personne) du même regard que ses ouvrages. Ceux-ci (à les considérer dans leur type le plus pur) sont essentiellement des écrits de circonstance, des applications d'un pouvoir, de soi indéfini, à un objet *donné*, et théoriquement quelconque (il est arrivé qu'il fût fort éloigné des préoccupations ordinaires de M. Valéry, il semble parfois qu'il s'en distingue à peine) et donc, pour une part, se peuvent déduire de l'ensemble de ce donné (sujet, mais aussi toutes contraintes imposées ou élues, résistances et propriétés du langage, longueur, conditions de travail, etc.) pour une autre part, de la nature et de l'étendue de ce pouvoir, c'est-à-dire de l'auteur. Et sans doute n'y a-t-il pas d'écrit auquel le principe de cette analyse ne soit applicable. L'originalité de ces notes est que le « donné » y soit moindre, et non pas tout à fait de même sorte que dans les ouvrages. Elles ne furent pas écrites sur commande, ni, d'abord, pour le public ; leurs objets sont de lui, je veux dire qu'il se trouva, de son propre mouvement, porté à y réfléchir ; il s'y est affranchi de quelques contraintes, et singulièrement de la continuité ; on peut admettre qu'elles nous livrent de lui une image plus immédiate.

Quant à espérer d'y surprendre le naturel de sa pensée, l'erreur serait pire. Il est de la nature d'une pensée de ne pouvoir être surprise, mais seulement plus ou moins exactement imitée : l'écrit le plus fidèle n'en est qu'une transcription approchée, et, dans un dessein défini, pratiquement suffisante. Or cette dis-

tance de la phrase et de son modèle intérieur est particulièrement sensible avec les écrivains qui ont souci du style, et d'autant plus grande qu'ils s'en font une idée plus sévère.

Même les notes de voyage (*Au hasard et au crayon*) par quoi s'ouvre ce recueil, et que leur discontinuité intérieure invite à tenir pour les plus proches de lui-même, abondent en trouvailles d'expression qui, plus encore qu'un homme qui sait voir, ou entendre, montrent un auteur qui ajoute à l'art d'écrire. Là se dévoilent le plus librement certaines qualités initiales du style de M. Valéry, qui ne constituent pas l'essentiel de ses ouvrages, mais qui les colorent de leurs ombres les plus délicates : ingéniosité, préciosité, et cependant justesse perpétuelle de l'image, et ces sensations fugitives et subtiles qu'il est donné à une infinité de gens d'éprouver et que si peu d'artistes ont conquis de rendre.

Mais c'est surtout par ses pages théoriques, remarques, préceptes et maximes, qui sont de beaucoup les plus nombreuses, que *Rhumbs* se distingue de la notation d'une parole intérieure.

Ecartons l'idée d'un journal intime. Aucun de ces fragments n'est daté, et ce n'est pas négligence : il serait absurde qu'ils le fussent ; la personne de l'auteur est si sévèrement exclue de chacune de ses notes qu'un rappel du moment où il l'écrivit, avec les concordances qu'une date résume, serait un contresens absolu et n'offrirait avec un texte si pur aucun rapport intelligible. Davantage, alors que chez tel autre rien n'est plus captivant que de voir la pensée naître et grandir, de la suivre qui hésite et se reprend, qui se corrige, qui se cherche et ne se trouve pas toujours, M. Paul Valéry ne l'accepte que mûrie, parfaite, et sinon, la refuse. Toutes ces notes sont des conclusions, dont les prémisses logiques subsistent quelquefois ou se peuvent reconstituer aisément, mais dont l'origine réelle est toujours soigneusement voilée. Et tout de même qu'il en tait l'occasion, il en efface les tâtonnements, « mélange de la personne qui parle avec la pensée », et il sait qu'il les efface, — « premier acte du *style* ». Comme ces maîtres, qu'il en a loués, il « dessine d'une seule phrase tout le corps d'une pensée achevée ». « J'aime la pensée comme d'autres aiment le nu, qu'ils dessineraient toute leur vie. » *Achevée*, *nue*, ce n'est pas, ici, sans ornements : mais dépouillée de tout ce qui la prépare, et n'est pas elle.

N'allons pas en conclure qu'il ignore ces origines charnelles et fortuites, ni que ces lentes approches lui soient épargnées ; mais seulement qu'une certaine rigueur de style est inconciliable avec la représentation des événements spirituels. Comme il l'a écrit de la poésie qu'il préfère : « Rien de si pur ne peut coexister avec les conditions de la vie. »

*
* *

Voici donc ses préoccupations spontanées et ces objets de pensée qu'il s'est proposés librement. Quelques-unes de ces notes avaient déjà pris place dans ses essais, — parfois sous une forme à peine différente, — mais alors séduites à quelque plus vaste dessein, surprises et comme invisiblement entraînées dans la trame d'un discours suivi : telle analyse de l'espoir, de la notion de *moderne* ; telle critique de l'idée d'*univers* ; certaine remarque sur les conditions de la pensée, etc. Les rapprochements sont ici assez faciles, il n'y faut qu'un peu de mémoire ; mais l'art de convertir une idée en une autre, par l'évidence de leur unité (ce qui serait infiniment plus fécond) pourrait les multiplier sans mesure. Ils ne nous éclairent pas seulement sur la composition littéraire, en nous rappelant cet immense *caput mortuum* d'idées et de sensations qu'un ouvrage suppose, dont quelques-unes seulement seront élues, et comment l'auteur, tour à tour, consomme ou produit, tantôt utilisant ce qu'il possédait, tantôt contraint par les exigences du sujet et les possibilités du langage, d'acquérir, jusqu'à ce qu'enfin, par son artifice, ces sources distinctes se fondent indiscernablement dans la suite et le développement d'une pensée qui à elle-même se suffit. Mais plus dans ses essais la part du « donné » se trouve considérable, et plus il est précieux de reconnaître ce qu'ils contiennent d'antérieur à la commande et que la commande a seulement mis au jour. Cette analyse n'est pas impossible. Ni l'œuvre de Proust, ni l'*Adonis* ne furent pour M. Valéry l'objet d'une étude prolongée ; mais la critique comparée du roman et du poème, le fondement et la vertu des gênes arbitraires, occupèrent, avant toute commande, sa méditation : tout de même, la théorie de la poésie pure.

D'autres notes sont à peu près sans analogue dans son œuvre, et cela, peut-être, est fortuit. Mais encore présentent-elles un caractère particulier. Ce sont la plupart des *Moralités* et quelques-unes des *Arrière-Pensées*.

« Le très grand art, a-t-il écrit ailleurs, l'art des figures simplifiées, et des types les plus purs... » On trouvera ainsi dans *Rhumbs* un certain nombre de notes, dont une observation, peut-être, fut l'origine, mais qui la quittent et la dépassent aussitôt pour se restreindre à l'analyse d'un sentiment d'un type ou d'une fonction, et non pas, jamais, de tout l'homme. Car la complexité de l'homme, ce qu'il garde à lui-même d'inintelligible et qu'il faut accepter comme fait, cette liaison de sentiments contraires et de réalités qui ne se peuvent déduire l'une de l'autre, — autant d'objets d'inimitié pour cet *esprit*. Notes d'ailleurs d'une pénétration singulière, mais dont la vérité est toujours obtenue par d'autres voies que celles de l'analyse intérieure et de l'observation.

Il n'y a pas de disposition qui soit plus contraire à celle du romancier, si l'objet du roman est d'imaginer, et de peindre, une coexistence (ou une succession) de sentiments distincts qui ne soit pas réductible à l'intelligible, mais seulement paraisse possible. On aimerait d'ordonner autour de cette vue les notes que M. Valéry a groupées sous le titre de *Littérature*. On peut, en somme, distinguer deux littératures, qu'il n'y a peut-être pas de raison suffisante de désigner du même mot : l'une qui a pour objet l'étude de l'homme réel, et l'autre qui tend à construire « le plus exactement et le plus solidement qu'on le puisse » une « machine de langage », sons et sens. « La littérature, aussi, se meut entre le réalisme et le nominalisme, écrit M. Valéry, entre la croyance à la description exacte, à la création d'objets par les mots — et le libre jeu des mots. » Et ailleurs : « La poésie a pour devoir de faire du langage d'une nation quelques applications parfaites. »

Que si l'on objectait que ces pensées sont inhumaines, il faudrait répondre sans détour qu'elles le sont. Il est inhumain de mettre « de la netteté, de la rigueur et de la pureté dans les choses humaines ». Mais il n'en faudrait pas haïr la représentation de l'humain, qu'il est nécessaire qui manque de nécessité.

HENRI RAMBAUD

*
* *

LA TERRE VOLUPTUEUSE, par *François Berthault* (Editions du Monde Moderne).

Par un agréable phénomène de libration (c'est un mot qu'emploient les astronomes en parlant de la lune) une œuvre poétique nous révèle toujours un peu plus de la moitié de son auteur. Il me semble que cet « essai » de M. François Berthault, consacré à la terre, a bien les qualités d'un poème, et que nous pouvons aimer l'homme qui l'a écrit. Si, comme le doit faire un poète, et au-delà d'une préface où M. Fernand Mazade nous invite à le connaître, il garde sérieusement son secret, du moins nous sera-t-il permis de deviner, à l'allure et au balancement des paroles, un esprit tout proche de l'émotion.

« ... Près d'une forme végétale, si gorgée de vie qu'on croit l'entendre hurler dans le soleil vers la forme des vies — la nôtre — qui ont déjà la conscience... »

On hésite à parler de ce livre avec légèreté. Il n'est pas de ceux qui nous satisfont assez complètement pour que nous puissions sourire. Dans le mouvement de telles pages fleuries mais austères, dans le jeu de telles images douces mais violentes, ce n'est pas le plaisir seul qui nous retient, ni la curiosité. C'est plutôt une certaine « présence », ou quelque moment de beauté véritable. MÉLOT DU DY

*
* *

LE ROMAN

LA FIGURE DE LA VIE DANS LES FAUX-MONNAYEURS.

Si j'osais prendre au piège d'une formule le génie de M. Gide, je me risquerais à dire que de tous les écrivains français de sa génération il est le seul qui ait su nous donner, à différents moments de sa carrière et de notre croissance, sinon toujours l'œuvre, du moins la sensation de l'œuvre que nous attendions. Je songe à ceux qui avaient quinze ans lorsque parut la *Porte Etroite*, aux heures nocturnes où je dévorai ce récit, ivre

d'amour, de dévouement et de regret : Alissa me touchait au vif. J'en pourrais dire autant de ses autres ouvrages, notamment des *Caves du Vatican* qui vinrent, quelques mois avant la guerre, flatter notre goût tout esthétique pour l'aventure. Si j'avance que M. Gide nous donnait la *sensation* de l'œuvre que nous désirions, plutôt que cette œuvre elle-même, c'est que cette distinction marque assez bien, je crois, ce qu'il y a d'original, d'incomparable et tout à la fois de décevant dans sa manière : je veux dire que nous atteignions la réalité à travers les impressions de l'auteur, et celui-ci se comportait singulièrement comme si les évènements par lui imaginés, il n'avait fait que les entrevoir. Nul n'était capable, au point où l'était M. Gide, de suggérer, d'amorcer la passion naïve du lecteur par quelques traits pudiques et pâles. Cette façon de piquer légèrement au bon endroit puis de retirer bien vite sa main, c'est, on l'a dit justement, l'art de la litote. Mais il y avait plus dans le cas de M. Gide : la litote est une figure du discours et il s'agissait d'une figure de la vie ; ou si vous préférez, la vie que M. Gide nous racontait c'était de la vie ébauchée, ou inachevée, ou détournée de son achèvement, ou dérobée et refusée, ou momentanée, telle enfin que la litote en était non point l'expression incomplète, mais la fidèle copie littéraire et comme le compte-rendu *in extenso*.

Quand nous nous souvenons d'une œuvre où une vie, une destinée s'est accomplie, il arrive que notre mémoire se sache débordée par la réalité ; elle est plus pauvre que l'œuvre, sinon plus économe. Il semble qu'il en soit ainsi de nos rapports avec toutes choses vivantes ; cet arbre de Judée que je contemple, comme il est plus complet, plus nuancé que ma vision ! Mais il est là, il demeure, il me nourrira, quand je voudrai, de visions nouvelles. Mais si j'ai rêvé, un instant, d'un arbre inconnu, j'en garde une impression flottante que je ne puis rapporter à rien, que je n'enrichirais qu'en rêvant encore. M. Gide procédait à la manière du Dieu des songes, non pas à la manière du créateur, qui est Dieu tout court. Au lieu de se métamorphoser en nature il fondait la nature dans un fluide mi-sensuel, mi-idéal. J'ai dit qu'il semblait ne faire qu'entrevoir ce qu'il imaginait : je crois qu'il donnait plutôt l'impression de s'en distraire. La puissance de distraction de M. Gide est extra-

ordinaire. Ou sa puissance d'oubli ? Il oublie la vie, celui qui n'en retient que ce qui le caresse en négligeant ses lois de croissance et sa pesanteur.

En passant du récit au roman — à son premier roman, comme il le souligne si intelligemment lui-même — M. Gide a fait un bel acte de courage. Dans un récit M. Gide avait pu, sans déroger aux lois du genre, nous communiquer son impression de la vie sans nous livrer la vie elle-même à l'état brut. Dans un roman il devait nous exposer à la fois la réalité nue et son point de vue sur elle. Sans doute aurait-il pu supprimer le point de vue, mais il n'en était point capable, et c'est pourquoi je trouve, contrairement à quelques opinions éminentes, les *Faux-Monnayeurs* fort bien composés, avec un sens des relations organiques tout à fait remarquable. Si M. Gide nous semble un romancier incomplet, c'est qu'il a voulu demeurer fidèle à soi-même et si d'autre part il a composé, avec des parties de récit et des parties de roman, un genre hybride somme toute nouveau, c'est pour avoir obéi à la logique du roman. Si nous suivons dans l'œuvre de M. Gide la courbe symbolique et symboliste qui va du rêve à la vie, les *Faux-Monnayeurs* nous apparaîtront comme une expérience privilégiée, où le subjectivisme maintient ses différences devant la vie, se refuse à coïncider avec elle, à s'abandonner à son cours. M. Gide aurait pu, tout comme un autre, écrire un roman purement objectif, mais il y eût manqué ce qui fait l'objectivité même d'un grand roman, à savoir la présence constante de l'auteur et son entier dévouement à la vie qu'il crée. Le Journal d'Edouard, avec son retrait et ses désintéressements significatifs, remplace justement dans les *Faux-Monnayeurs* cette présence et ce dévouement.

La figure de la vie qui se dégage de tout cela n'est peut-être point conforme aux souhaits de M. Gide. Il se flatte d'être vivant et d'aimer la vie, mais comment ne pas reconnaître qu'il entretient avec elle les relations les plus singulières, les plus déconcertantes ? Il ne goûte et ne retient d'elle que les commencements, les possibles et les moments privilégiés : or comment élire ces moments si l'on ne suit pas la vie attentivement et jusqu'au bout ? Si l'on détache les crises de la durée où elles se nouent, on risque de prendre le sensationnel pour l'essentiel, et surtout de ne retenir des êtres que leur en-

veloppe sensible, vide de son contenu. De fait M. Gide crée plutôt des actes et des sensations que des individus, ou plus exactement des parties isolées de vie individuelle, et dans cet ordre il n'a jamais rien conçu de plus parfait et de plus irritant que l'épisode du crime de Lafcadio. Le principe fondamental de sa psychologie est que l'on ne doit éprouver du réel que des contacts aigus, instantanés et sans conséquences : ce qui se poursuit et tend à s'achever ne l'intéresse pas. « La réalité, nous dit Edouard, m'intéresse comme une matière plastique ; et j'ai plus de regard pour ce qui *pourrait* être, infiniment plus que pour ce qui a été. » Tout amant de la vie lui accordera que le possible, le futur, sont infiniment plus intéressants que le passé, mais le conditionnel introduit une équivoque considérable : ce qui *pourra*, ce qui *va* être, voilà la vie dans son mouvement et sur sa pente ; ce qui pourrait être, ce n'est que de la vie ébauchée aussitôt détournée vers l'imagination. Tout le roman est d'ailleurs une petite guerre menée par M. Gide contre la durée. « Le grand défaut de cette école (l'école naturaliste), c'est de couper sa tranche toujours dans le même sens, dans le sens du temps, en longueur. Pourquoi pas en largeur ? ou en profondeur ? Pour moi, je voudrais ne pas couper du tout. Comprenez-moi : je voudrais tout y faire entrer, dans ce roman ». C'est Edouard qui parle. Et il note ailleurs : « Le romancier, d'ordinaire, ne fait point suffisamment crédit à l'imagination du lecteur. » Le tout est de savoir si c'est un moment isolé auquel le lecteur est requis de rêver ou si c'est une durée, une destinée dont on ne lui fait connaître que des moments. Les *Faux-Monnayeurs* sont une suite de départs, d'amorces qui font long feu, les personnages perdant leur durée dès qu'ils commencent à vivre sérieusement. Olivier lui-même, cher à Edouard, nous intéresse beaucoup moins dès l'instant qu'il cesse d'être « piquant », dès que, cessant de devenir, il est devenu. « Je suis bien curieux de connaître Caloub » note Edouard, et c'est la dernière phrase du livre. Je serais tenté de voir dans Caloub le véritable héros du roman suivant la formule de M. Gide, parce qu'il ne paraît pas mais va paraître, après la fin de l'histoire ; ou plutôt, le roman n'ayant point de fin, parce qu'il *pourrait* ou *aurait pu* en être le héros. Par un singulier renversement des valeurs l'histoire des personnages

semble intéresser d'autant moins l'auteur qu'elle est objectivement plus intéressante ou du moins qu'elle *pourrait* l'être. De Bernard à Caloub le roman, l'idée même de roman insensiblement mais sûrement se dissoud.

Ceci m'amène à Bernard dont M. Gide pouvait tirer une belle figure de roman qui aurait eu un *pedigree* de marque. On a relevé l'importance que M. Gide attribue au vice dans la formation de ses jeunes hommes en lui laissant entendre que le vice n'est ni plus complexe, ni plus difficile à peindre que la vertu. Rien de plus juste : le vice jeune est souvent une gaucherie dont le pli, si on ne l'efface promptement, demeure ; mais il semble que M. Gide ait voulu évoquer dans la personne de Bernard une figure de la vie beaucoup plus riche et significative. A Olivier, tendre prédestiné, répond Bernard en qui l'auteur a suivi la poussée normale d'une sève vigoureuse. Le jeune bâtard n'atteint à un équilibre stable, à la pleine possession de soi qu'après avoir rompu ses attaches sociales, fait l'anarchiste et joué quelque temps et de toutes les manières le rôle de hors-la-loi qui était comme préfiguré dans sa nature. Nous le voyons se reconnaître et s'ordonner peu à peu à la lueur de ses passions, et aussi de ses réflexes. Par la ligne de sa destinée comme par les circonstances de sa vie — sa bâtardise, son infidèle fidélité — Bernard est de la famille de Tom Jones. Comme le héros de Fielding il se fait malgré les conventions sociales, il tire de soi ce qu'il donne de meilleur, et ce meilleur, loin d'être altéré, est purifié par ses égarements et ses turpitudes. Dans sa course magique avec l'ange, au moment d'inscrire son nom au bas de quelque engagement patriotique, il échange des paroles mémorables avec le corps astral de sa conscience :

« Tu trouves que je devrais signer ?

— Oui, certes, si tu doutes de toi, dit l'ange.

— Je ne doute plus, dit Bernard, puis jeta loin de lui le papier. »

Je crois bien que voilà les plus belles répliques du livre. Elles sont dans la ligne d'un roman vivant, mais elles ne sont pas dans celle des *Faux-Monnayeurs*, car il y a longtemps que M. Gide d'abord, Edouard ensuite, ont laissé sombrer Bernard au fin fond de leur indifférence.

Les Faux-Monnayeurs s'étagent en profondeur sur deux plans : sur l'un les événements ont lieu, sur l'autre l'auteur en prend conscience, et comme ces deux plans n'arrivent pas à se souder ensemble et que l'auteur se distrait des événements les plus propres à faire fructifier le réel, on peut dire que l'auteur ne consent pas au roman qu'il crée et qu'en fin de compte, à cause de ce refus, le roman ne sort pas, se défait. La clef de ce mystère nous est donnée dans le joli monologue shakespearien d'Edouard sur l'amour imaginaire. « Dans le domaine des sentiments, écrit-il, le réel ne se distingue pas de l'imaginaire. » Sans doute, mais c'est que le sentiment ne se suffit pas à lui-même. Le sentiment est une manière d'être qui implique une manière d'agir ; et si notre manière d'agir ne vient pas confirmer ou infirmer notre manière d'être, celle-ci deviendra imaginaire, s'évaporera. Tout état intérieur détaché de ses fins actives et tenu en suspens est de nature imaginaire : M. Gide fait de cet imaginaire le résidu dernier, la quintessence de ce qu'on pourrait appeler la vie pensée. On ne voit pas pourquoi la pensée ne s'attacherait pas à la vie, n'en épouserait pas le rythme, se déroberait à sa terrible pression. La douleur de Laura, voilà de la vie réelle, nous dit M. Gide : d'où vient que cette douleur, loin de nous toucher comme celle de Marceline ou d'Alissa, nous gêne comme elle gêne le jeune Bernard, nous paraît une dissonance, presque un manque de tact ? Les différences du sentiment et de la vie indiquée dans les *Faux-Monnayeurs* sont en fait les différences personnelles de M. Gide qu'il pose sans en faire l'équation. Or, cette équation, le roman l'exige.

Au reste, ces différences sont les différences d'une époque, d'un mode de vie et de pensée. M. Gide est toujours original, profond, naïf dans le meilleur sens du terme, mais ses actes, quoi qu'il puisse en penser lui-même, ne sont jamais gratuits. Il a le pouvoir de représenter spontanément et parfaitement certaines tendances de son époque, d'exprimer à la fois un moment de sa sensibilité et un moment de la vie de l'esprit. Cet accord spontané est bien rare depuis Gœthe. C'est pourquoi, si M. Gide ne nous présente pas la figure de la vie que souhaitent quelques-uns d'entre nous, il nous faut reconnaître qu'il demeure, à sa manière et dans sa ligne, naïvement et purement vivant.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

LA VIE DE FRANZ LISZT, par *Guy de Pourtalès* (Editions de la N. R. F.).

« Vie d'un musicien, longue dissonance sans résolution finale. » Ce titre, auquel Liszt pensa un moment pour des souvenirs, qu'il conviendrait bien à toutes les vies humaines. Mais si la résolution finale n'est jamais entendue par le héros lui-même, elle l'est par nous, spectateurs de sa mort, auditeurs de ce parfait accord, témoins de cette finale résolution. C'est là un des traits qui m'attacheront toujours à un genre qui a ses dangers. A savoir que cette vie fut véritable, qu'un homme réel a connu cette gloire, éprouvé ces amours, livré ces combats, et qu'après tant de tourments et de traverses, il a rejoint la paix dans le sommeil, je ne puis m'empêcher de trouver une consolante et douce grandeur.

L'avantage de la biographie sur le roman (le seul, car à tout autre point de vue le roman l'emporte, je crois) c'est l'entière crédibilité obtenue sans artifice. Quand nous lisons dans le livre de Pourtalès : « Or il y avait là Henri Heine, le poète Mickiewicz, George Sand, Eugène Delacroix et la comtesse d'Agoult. Liszt regardait dans la glace, penché au-dessus du feu, les boucles blondes et le bel ovale du visage de cette jeune femme dont il venait de faire la connaissance. Grâce au miroir il les voyait deux fois », ce n'est pas seulement une charmante phrase ; le trait prend valeur de mémoire. Du biographe nous acceptons un récit avec une confiance immédiate que seul le très grand romancier obtient de nous pour ses créatures.

Il est juste d'ailleurs d'ajouter que, dans le cas de Pourtalès, cette confiance est particulièrement méritée parce que nous sentons dès les premières pages la solidité de ses documents et l'honnêteté de son récit. On a beaucoup employé depuis quelque temps une détestable expression, celle de « biographie romancée ». Si cela veut dire « biographie construite comme un roman », qu'on dise : biographie construite comme un roman ; c'est alors une simple question de technique. Mais si l'on entend une biographie dont les détails ne sont pas exacts, une vie qui n'est pas une vie, des scènes inventées, des phrases fabriquées de toutes pièces pour être attribuées à un grand

homme, alors vraiment j'aime encore mieux le vieux roman historique, le roman du type *Trois Mousquetaires* qui au moins s'avouait roman.

Dans le livre de Pourtalès rien de tel. La vérité de cette belle vie se suffisait à elle-même. Le ton est sobre. C'est celui d'un historien passionné, avec, çà et là, des résonnances stendhaliennes et barrésiennes. Je veux parler de cette sorte de cynisme fier que j'aime tant : « Une pointe de snobisme intellectuel la guidait vers un libéralisme politique de teinte assez vive. C'était encore une manière d'afficher son mépris pour ceux qui la méprisaient » (p. 108).

Les difficultés techniques vaincues dans ce livre, seul peut-être les apprécie sainement celui qui en a rencontrées de semblables. L'œuvre d'art est par essence construction, ordre, poésie dans le sens fort de chose faite. Or la vie réelle d'un homme est désordre, hasard, accumulation d'incidents. Il est très malaisé de dégager les lignes ensevelies sous l'amas sablonneux des détails. Quel romancier promènerait ses héros de ville en ville sans animer chaque passage d'une scène ? Le biographe y doit consentir. Quand il arrive, malgré la matière rebelle, comme c'est ici le cas, à faire œuvre d'art, à dessiner une grande et généreuse figure, il ne faut pas juger sa victoire facile. « Pour surnaturel que fût Paganini, quelque chose d'essentiel lui manquait, la faculté de mourir à soi-même pour se donner aux autres. » C'est cette faculté que Pourtalès a su peindre chez son héros comme armature visible de la personne et c'est pourquoi on achève son livre avec l'émotion triste et douce qui accompagne toujours les peintures de la vie quand celles-ci sont véritables.

ANDRÉ MAUROIS

* * *

CHALET I, par *André Baillon* (Rieder).

André Baillon poursuit sa carrière en racontant chaque année ce qui lui est advenu l'année précédente. Baillon se confesse tout haut une fois par an, comme on fait ses Pâques, avec un cynisme, une humilité, une grandeur et un humour qui éveillent tour à tour chez le lecteur l'étonnement, le sourire, le dégoût, la pitié, l'admiration. Au bout du compte, cette sincérité totale donnerait pourtant une impression de truquage, si

une autre sincérité, qui semble involontaire, ne se découvrait entre les lignes. Il y a évidemment quelque chose d'irritant dans cette impuissance à parler d'autre chose que de soi-même et dans ce besoin de parler de soi, de prendre constamment des notes mentales sur soi-même et son entourage. Baillon est le type du *montreur* fustigé par Leconte de Lisle.

Que Baillon soit par quelque côté un anormal, il ne cherche pas à le cacher puisque son nouveau livre est le récit à la première personne de son séjour à la Salpêtrière dans la section des « petits mentaux ». Mais que la lucidité de ce « petit mental » soit demeurée entière du premier au dernier jour de son internement et qu'elle ait même été aiguisée par son passage chez les demi-fous, il n'y a pas le moindre doute.

Le début de *Chalet I* fait penser, comme souvent Baillon, à du Jules Renard, mais après cette mise en train un peu sèche, on en arrive à une série de chapitres hallucinants dans lesquels on chemine entre la fiction et la réalité, avec une aisance vertigineuse. Baillon nous emmaillote, nous roule dans les franges qui relient la santé à la folie ; d'une chiquenaude, il nous fait perdre pied, nous ne savons plus où nous sommes, ni lequel a raison du docteur ou du malade. Le réalisme du style et de la pensée, leur méticuleuse précision nous enlèvent aux moments les plus critiques toute défiance et nous nous retrouvons bousculés, basculés, comme au réveil d'un cauchemar. La fragile frontière qui sépare la raison de la déraison suit un tracé tellement sinueux que, pareils à Baillon-Jean Martin, nous ne savons plus minute après minute de quel côté de la terrible frontière nous nous trouvons nous-mêmes. La précarité de notre équilibre mental apparaît dans toute son horreur. Baillon nous « possède » comme il est lui même possédé. Il nous transporte de force au cœur de la folie.

Chalet I dépasse de beaucoup en intérêt et en portée les deux derniers ouvrages de Baillon : *Par fil spécial* et *Un homme si simple*. C'est un livre plus pénible encore, mais aussi attachant qu'*Histoire d'une Marie*. Une affreuse tranche de vie qui relèverait de la psychiâtrie plus que de la littérature, n'était l'admirable simplicité évocatrice du style.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

...ET COMPAGNIE, par Jean-Richard Bloch (Editions de la N. R. F.).

Un livre compact, lent, à détours et à retours, qui au sentiment même de l'auteur n'est pas venu, puisqu'il a dû le remanier pour en donner après dix ans une édition définitive. Où sont là certaines qualités de Jean-Richard Bloch, l'allant, la verve, le brillant qui nous avaient séduits dans ses premiers écrits au temps de l'*Effort Libre*, quand il disait « *Comment on forme une section* », et que depuis nous avons retrouvées dans *La Nuit Kurde ?*

La singularité de *...Et Compagnie* ne tient pas seulement à ce que le roman a été terminé dans le désarroi de 1917. L'ouvrage répond à d'autres questions que celles que souleva la guerre, à un besoin d'ordre plus profond que celui d'une paix extérieure, et il représente plus qu'un roman. Il est aux autres œuvres de Jean-Richard Bloch ce que sont par rapport au vol droit qui la conduira en plein ciel, les trois tours que fait d'abord l'abeille autour de sa ruche : une exploration, une reconnaissance de son lieu, mieux encore une reconnaissance de son moi. Il s'agit là de l'orientation de toute une vie, de toute une activité.

Jean-Richard Bloch est Juif, et c'est le problème juif qu'il a posé avec une extraordinaire lucidité. Nous sommes trop habitués à considérer que l'on naît juif comme on naît blond ou brun, pour faire la différence essentielle et restituer par un effort d'imagination ou de pénétration leur caractère original aux Israélites que nous rencontrons. Ni le Silbermann de Lacretelle, ni le Bloch de Proust ne nous touchent autrement que comme des types que nous pensions déjà connaître ; ils nous donnent seulement la satisfaction de penser que nous avions vu juste.

Tandis que les Simler de « *...Et Compagnie* » donnent la sensation de découverte ; du tuf est mis à nu, dont nous avions peine, sinon à soupçonner, du moins à réaliser l'existence. Ces industriels alsaciens venus s'installer en France après 1870 sentent mieux que nous la distance morale qui les

sépare du milieu auquel on croit qu'ils s'intègrent. Nos résistances comme nos adhésions sont généralement de surface : un geste poli pour éluder ou pour accepter ; en France nous ne nous y arrêtons pas ; les membres du cercle de petite ville qui avaient refusé l'admission des Simler, gagnés par le succès de ceux-ci, finissent par les inviter. Mais celui qui est l'objet de la résistance la sent avec une autre vivacité. Elle l'oblige à un repliement, à un examen de soi. Que découvre-t-il dans le tréfonds? Qu'après deux mille ans de dispersion, d'accommodations, rien n'a changé dans l'âme. Drame saisissant que celui où se trouve pris Joseph Simler ; il est aimé d'une chrétienne — le mot usé reprend ici sa vertu ; ses harmoniques résonnent ; race, tradition, façons de voir, de sentir, par opposition à une autre communauté, se retrouvent communes — et Joseph Simler, qui aime Mlle Le Pleynier, ne pourra l'épouser. Non seulement parce que sa mère s'y oppose — *O weh !* — mais parce que cette opposition vient par delà les siècles du fond de l'Orient.

Jean-Richard Bloch a une façon de poser le problème qui fait du bien. C'est comme si l'on ouvrait largement une fenêtre, non pour s'éclairer entre soi, mais pour convier chacun à la lumière. Il y est revenu dans *La Nuit Kurde* , il y insiste ; on ne résiste guère à l'accent avec lequel il parle d'une tragédie qui ne peut pas finir, d'un conflit insoluble entre l'individu riche de toute son hérédité, fort de la force inconvertible de sa race, et le groupe social, national où il se trouve introduit accidentellement, dont il épouse la cause, qu'il défend héroïquement, mais où il ne cesse d'entendre le nostalgique appel d'autre chose.

On comprend qu'un témoignage comme *...Et Compagnie* n'ait pas été écrit aisément. Il fallait que l'auteur se l'arrachât à lui-même en même temps qu'aux siens, des deux côtés. Sa franchise à dégager et à opposer les traditions suffisait à gagner la sympathie ; cependant elle atteint plus loin ; en dépouillant d'un voile le moi étrange, en révélant des heurts, elle nous force à regarder, à comprendre ; et c'est le moi humain qui en somme retrouve en elle sa richesse en extrêmes.

FÉLIX BERTAUX

LETTRES ÉTRANGÈRES

LILIANE UND PAUL, par *Heinrich Mann* (Zsolnay Verlag, Vienne).

Liliane et Paul — ou si l'on veut Pierrot et Colombine, un thème de carnaval de Nice. Elle libre, libre... lui évadé de sa famille, tous deux amoureux, et jeunes, jeunes... Déshabillés, devant la glace ils s'admirent ; Adam et Eve dans leur grâce adolescente, et l'idée de péché loin d'eux. C'est comme des enfants, la main dans la main, qu'ils s'abandonnent au tourbillon de Mi-Carême. Ayant tout frôlé et goûté à tout, ivres, las et heureux, ils s'endorment et s'éveillent dans le plaisir. Ils ont des sens, et la sensualité ne fait que les effleurer. Leur plaisir est comme le frisson des fleurs au printemps, de la terre quand elle est amoureuse ; il a la fraîcheur que l'on trouve à l'idylle de Daphnis et la grâce, le piquant des nuits parisiennes.

Faut-il à ces enfants pour leurs fêtes légères de l'argent ? Monte-Carlo est tout près et la roulette leur donne ce qu'ils veulent. Un vieillard sans voix, sans regard, qui ne sait plus ni jouir ni vivre, qui n'est plus là que pour perdre au jeu, laisse passer les billets bleus de ses poches aux leurs. Un soir, pourtant, c'est le vieux qui gagne, rafle tout. Et silencieusement il entre dans leur vie. Leurs notes se trouvent réglées par son maître d'hôtel. Ils sont enlevés, ravis, dans son auto, et sans savoir comment, installés dans son château — une mystérieuse demeure mieux close que les prisons, plongeant dans la mer du Cap Martin et de l'autre côté sans fin, sans chemins, donnant sur une quatrième dimension ; réelle jusqu'à en être halluciné, et pourtant vue, sentie comme en rêve seulement. Pour Paul et Liliane, un lit profond et secret. Mais derrière le lit une paroi dont les enfants jureraient qu'elle s'ouvre quand ils vont s'embrasser, qu'elle est de verre, encore qu'à leurs yeux opaque, et que derrière elle guette tous leurs gestes le vieux, sinistre magicien, voyeur, vampire, qui les hante, les affole, les dépossède d'eux-mêmes.

Ainsi toute la lumière de la Méditerranée, les lignes, les couleurs, le mouvement d'un monde familier ; et à travers le sensible, le plastique, courant on ne sait quelle ombre, quel

fantastique à la Hoffmann. Une musique galante d'abord, et dont le rythme s'enfle, s'enfièvre, emporte des personnages de Verlaine dans une danse de Holbein. Des rires, des baisers, des grimaces ; l'implacable soleil du Midi et les flottants souvenirs du Nord, implacables aussi ; la plus nette, la plus saisissable réalité, et les rêves les plus fous ; tout cela porté à une extraordinaire température, fondu par une sensibilité ardente, ordonné par un lumineux cerveau, traduit dans une langue qui a le dur et le transparent du cristal.

Cette nouvelle de cent pages, après les romans politiques de Heinrich Mann, si loin et si près à la fois de l'Allemagne et de nous, pourrait bien passer pour le premier livre européen. Avant, on avait écrit des livres où il était parlé d'Europe ; ici l'on devine ce que cela pourrait être vraiment de parler, de sentir européen. Sans rien perdre du présent ni du passé, sans fausser la goégraphie ni l'histoire.

FÉLIX BERTAUX

*
* *

LE RÉCIT D'UN INCONNU, par *Anton Tchekhov* (Plon).

Le Récit d'un Inconnu marque, comme *Trois Ans* et une *Banale Histoire* par exemple, l'apogée de l'art tchekhovien. Nulle part, me semble-t-il, ne se révèle plus clairement ce don de traiter la vie elle-même, considérée dans son déroulement en apparence contingent, comme l'*analyse de soi par soi*, au terme de laquelle l'être surgit enfin avec son vrai visage. Encore faut-il bien voir que ce progrès dans l'intériorité par où se définissent les grands récits de Tchekhov a pour contrepartie une sorte de marche vers l'indistinction ; et ceci me semble tout à fait significatif. Il est curieux de constater que la formule de l'esthétique classique allemande *Das Schöne ist das Charakterlose*, « le beau est ce qui n'a pas de caractère » trouve ici l'application la plus inattendue, la plus renouvelée ; les héros de Tchekhov ne tendent point en effet à se poser les uns à côté ou en face des autres comme chez les réalistes qui sont invariablement portés à marquer à outrance les traits particuliers de leurs personnages, et cela parce qu'ils les découpent dans une matière inerte, dans une sorte de toile anonyme qui n'est qu'une transposition pure et

simple de l'espace. Ici c'est exactement le contraire qui se produit. C'est comme si ce fond indistinct sur lequel les figures individuelles se détachent était doué lui-même d'une sorte d'activité mystérieuse, comme s'il *travaillait ;* aussi, à mesure qu'elles tendent à s'affirmer, se résorbent-elles en quelque manière dans cette substance anonyme et agissante qui est la vie — peut-être vaudrait-il mieux dire l'existence, en raison de l'acception romantique qui s'attache aujourd'hui trop communément au mot vie. A cela tient, je crois, l'impression profonde mais essentiellement décevante qu'on éprouve à lire Tchekhov. C'est que la déception est au fond même des choses et des êtres. « Il finit d'écrire et se leva. J'avais encore le temps. Je me stimulais et serrais les poings, tâchant de faire sortir de mon cœur ne fût-ce qu'une goutte de ma haine d'antan. Je me rappelai quel ennemi passionné, infatigable j'étais naguère... Mais il est difficile d'enflammer une allumette en la frottant sur une pierre friable. Le vieux visage triste et l'éclat glacé des décorations ne m'inspiraient que de vaines, mesquines et banales idées sur la fragilité de tout ce qui est de la terre et sur la mort prochaine... » C'est à l'instant précis où le jeu mécanique des circonstances va permettre à Vladimir Ivanitch d'exécuter le dessein qu'il élabore depuis des années — qu'il découvre que ce projet ne *tient* plus à sa personnalité, que la vie a depuis longtemps usé son vouloir, consumé cette énergie vengeresse qui lui semblait se confondre avec son moi et maintenant lui paraît dérisoire, étrangère... Et il en sera de même pour le désir effréné de jouir et d'étreindre qui se substitue alors en lui à la sombre ardeur d'autrefois. La sollicitude fervente qu'il témoigne à Zinaïda Féodorovna, après que son maître Orlov l'a abandonnée, peut bien réchauffer quelques semaines le cœur de la délaissée ; mais il n'y a rien dans une telle relation qui puisse résister à l'épreuve de la vie. « Elle était l'infortunée, l'abandonnée, et moi j'étais l'ami fidèle, dévoué, le rêveur et si l'on veut, « l'homme de trop », l'homme qui a manqué sa vie, déjà incapable de rien, sauf de tousser, de rêver, et peut-être de se sacrifier... Mais à qui et à quoi sont maintenant nécessaires mes sacrifices ?... Et que sacrifier — je vous le demande ? » Pourtant cette volonté d'immolation à autrui ne peut-elle survivre aux illusions, à l'amour

même ? Vladimir veut s'en persuader, il l'affirme à sa maîtresse. « Je comprends à présent nettement avec mon cerveau et mon âme endolorie que l'homme n'est destiné à rien ou l'est à une seule chose : aimer son prochain et se sacrifier à lui. Voilà notre voie et notre vocation. Voilà ma foi ! » « Je voulais m'étendre sur la commisération, le pardon, ajoute-t-il, *mais ma voix se mit tout à coup à sonner faux ; je me troublai...* » C'est qu'il demeure malgré tout attaché à la vie, au lieu que Zinaïda n'appartient plus à ce monde : entre eux aucune communauté réelle n'est plus possible ; et l'évangélique tendresse dont il entoure celle qui va mourir ne peut plus apparaître à celle-ci que comme un dernier mensonge du cœur... Mais ce n'est pas, je crois, cependant, au regard sec et désespéré de Zinaïda que la vérité de la vie se découvre ; peut-être le propre de cette vérité telle que Tchekhov l'a conçue est-il au contraire de ne pouvoir être donnée, fût-ce dans une intuition, mais seulement recueillie au fond de nous, à mesure que l'expérience s'y dépose et y fructifie intérieurement. On s'expliquerait par là le singulier mélange d'indulgence apitoyée et de mépris qu'il témoigne aux raisonneurs, à ceux qui discourent à perte de vue sur la signification de l'existence. C'est comme s'il savait de science certaine que cette méditation, secrétée par l'ennui, demeure à côté du réel bien loin de s'y pouvoir appliquer — et que vouloir penser la vie c'est l'éluder.

GABRIEL MARCEL

*
* *

CHRONIQUE MUSICALE.

Chaque année, au printemps, je consacre une de mes chroniques aux Ballets Diaghilev ; et chacune presque de ces chroniques débute par quelque phrase laudative où j'exprime mon étonnement joyeux de la vitalité de cette entreprise qui compte déjà dix-neuf saisons, de la facilité, de l'entrain avec lesquels elle parvient encore à se renouveler et à lutter contre le temps, l'habitude, l'inertie...

Cette fois-ci, mon ton se fait plus pessimiste : je crois bien que nous assistons à la fin de la lutte ; les Ballets Russes pourront encore durer longtemps ; mais ce qui faisait leur raison d'être, ce qui les caractérisait, — cet esprit d'invention,

cette fantaisie, ce goût du risque et de l'aventure, ce continuel recommencement, — tout cela n'est plus. Je sais bien qu'avec cet homme extraordinaire qu'est Serge de Diaghilev, on peut se tromper ridiculement : il est capable, l'année prochaine, de rebondir et de partir pour de nouvelles découvertes...

Mais non, il me semble que c'est bien fini et que cette belle course aux aventures est achevée : dorénavant les Ballets Russes suivront la grand'route, laquelle d'ailleurs est celle du succès. Car auprès du grand public le succès fut brillant, et c'est devant des salles pleines que chaque soir jouèrent les Russes. Mais de cette foule, de ces succès Diaghilev est aujourd'hui le prisonnier ; il a enfin trébuché dans le piège tendu sous ses pas ; ce qui nous étonne maintenant, c'est que la chose ne se soit pas produite plus tôt.

La foule qui l'applaudit avec enthousiasme, ce sont des « Cook », c'est le public des grands auto-cars ; un public de luxe, évidemment (car les places sont chères). Je ne veux pas dire par là que les étrangers y dominent absolument ; c'est l'esprit de ce public qui est « touristique », c'est-à-dire quelque peu naïf, fruste, avide de plaisir et de nouveauté, quelque peu snob et, en somme, très gobeur... Ces « Cook », les Ballets Diaghilev les retrouveront partout : aussi bien à Paris qu'à Londres ou à Rome. Voilà donc leur avenir assuré pour longtemps. A un certain point de vue l'on ne pourrait que s'en réjouir : n'ont-ils pas bien gagné quelque repos ?

Cependant, tout cela est assez mélancolique, et j'avoue qu'au fond je comprends assez la protestation bruyante qu'éleva, à la première représentation, le groupe surréaliste. Ce qui est pénible, ce n'est pas que Diaghilev ait assumé définitivement le rôle d'amuseur, mais c'est qu'il est un amuseur pour les « secondes classes » (selon l'expression d'Abel Hermant).

Un exemple :

On nous offrit entre autres nouveaux ballets — *Barabeau* de Rieti et *Pastorale* de Georges Auric. *Barabeau* plut tout particulièrement ; il eut même une presse excellente. En effet, la musique est fort gentille : agréable à l'oreille, mélodieuse, gaie, facile, avec, parfois, quelque modulation inattendue... Bref, tout à fait « moderne ». Les meilleurs « jeunes », Auric, Poulenc, font-ils autre chose ? — Mais certainement, tout autre

chose ! Et pour se convaincre de cette différence il nous suffit d'entendre, après Rieti, les *Matelots* ou la *Pastorale* d'Auric, les *Biches* de Poulenc, sans parler déjà du *Pulcinella* de Stravinsky.

Barabeau, c'est le lieu commun. Vous entendez le discours d'un personnage qui n'emploie que des locutions courantes (je songeai à Charles Bovary). Mais c'est précisément cela qui souleva l'enthousiasme des auditeurs et les satisfit complètement : on ne peut en effet s'imaginer musique mieux adaptée aux goûts du jour.

Parlant naguère de Poulenc, j'indiquai qu'il rétablissait les droits du joli et du plaisir. *Barabeau*, au contraire, compromet terriblement cette esthétique hédonistique en donnant une folle envie d'entendre quelque grande machine suffisamment rébarbative et sérieuse. Je ne sais ni si Rieti a beaucoup de talent, ni ce qu'il fera encore (il est très jeune) ; pour le moment, en tout cas, il amuse le public de Diaghilev. Cela, peut-être, lui suffit. Mais ne confondons pas cet art inoffensif et plaisant, ou bien celui, distrayant, mais encore plus nul de Lambert, l'auteur du ballet *Roméo et Juliette*, avec la musique d'un Auric : l'œuvre la plus facile, la plus gaie, ou la plus voluptueuse, une fois que la personnalité s'y engage et s'y risque, rend aussitôt un tout autre son et acquiert, si exiguë qu'elle soit, si légère que soit sa facture, une valeur réelle, une signification « sérieuse ». Le « petit » art vaut alors le « grand » ou, plutôt, ces distinctions n'ont plus aucun sens.

Auric a son propre monde sonore, il entend et crée à sa façon, et son art, s'il atteint à une sorte d'impersonnalité et d'objectivité, n'y réussit qu'au prix d'une tension incessante, d'une sorte de refoulement qui nécessairement imprime aux rythmes, à l'invention mélodique, aux formules harmoniques un certain tour particulier, une certaine vie unique.

Pastorale vient de paraître (chez Heugel), et ce n'est qu'au piano que je suis parvenu à en goûter pleinement le charme spécial : l'orchestre d'Auric révèle cependant une maîtrise complète ; il doit sonner clair et net, avec un éclat quelque peu dur ; mais l'exécution qui fut imparfaite, nous cacha bien des détails précieux de cette partition, entre autres sa fine trame contrepunctique. Au point de vue mélodique, j'y constate de sérieux progrès par rapport aux *Matelots :* certains thèmes sont

d'une inspiration très personnelle. L'écriture harmonique est extrêmement simple : de temps à autre seulement le compositeur se permet quelques fausses basses dont l'effet est fort heureux. Bien plus morcelée à première vue que les *Fâcheux* et les *Matelots*, la partition de *Pastorale* n'en conserve pas moins une entière cohésion, grâce à l'unité de style qui y règne ainsi qu'à un monothématisme discret, la plupart des motifs étant issus d'un thème fondamental.

Il serait injuste de rendre M. Deshormière, le chef d'orchestre, seul responsable des déplorables exécutions musicales que nous a présentées cette saison la Compagnie de Diaghilev. La musique fut toujours reléguée au second plan des Ballets ; mais cette fois-ci on a vraiment dépassé les bornes : les instrumentistes, certes, étaient bien mauvais, et jouaient faux plus souvent qu'il n'est permis ; mais M. Deshormière a lui aussi, bien des méfaits sur la conscience, et lors même que ses musiciens lui obéissaient, il n'en savait rien tirer ; c'est ainsi que nous assistâmes avec effroi à l'assassinat de chefs-d'œuvre tels que *Noces*, *Petrouchka*, *Pulcinella*.

La musique de Stravinsky s'émietta, se perdit complètement sous la baguette de M. Deshormière. La chorégraphie de ces œuvres (et particulièrement de *Noces* et de *Petrouchka*) tombe d'ailleurs, elle aussi, en morceaux. Cela se comprend et il ne peut en somme en être autrement : depuis qu'ils se sont orientés résolument vers un art uniquement plaisant, depuis qu'ils se sont restreints au rôle d'amuseurs, s'adressant au grand public international qu'il s'agit de distraire, les Ballets Russes ont perdu tout contact avec l'art de Stravinsky ; le côté tragique d'une œuvre comme *Petrouchka* échappe complètement à ces artistes ou, tout au moins, ils ne sont plus capables de le réaliser.

Mais chose étrange ! maintenant qu'on ne songe plus qu'à amuser, maintenant qu'on ne s'occupe plus que de petits « trucs » plaisants, et qu'on s'inspire du music-hall (sans atteindre cependant à la perfection technique de ce dernier), on travaille beaucoup moins bien, même dans ce domaine étroit : qu'elle est creuse, cette gaieté ! Combien ennuyeuses ces historiettes soi-disant plaisantes ! A part quelques vedettes — Sokolova, Lifar... — les autres dansent bien mal ! Les ensembles

sont déplorables ; que reste-t-il, par exemple, des charmantes *Sylphides !*

M. Balantchine, le nouveau maître de ballet, n'est qu'un pâle reflet de Miassine et aussi de Nyjinska, qu'on critiqua si âprement, mais qui était cependant un véritable créateur. Je n'ai jamais eu une très grande admiration pour Miassine (le *Sacre* mis à part), mais les productions de Balantchine nous font beaucoup regretter le départ de son prédécesseur. La seule trouvaille heureuse de Balantchine a été le pas de deux de *Pastorale*, dont le grotesque brutal et parfois presque obscène, d'une invenion originale, fut très bien réglé ; l'impression certes est par instant assez pénible, mais il y a dans ces gestes, dans ces attitudes une certaine puissance et une beauté étrange. C'était d'ailleurs là le seul épisode qui ne fut pas drôle, — quelles qu'aient été les intentions du chorégraphe — et où ne se fît pas sentir le parti pris d'être gai, léger et superficiel.

La vérité m'oblige à constater que le public avait l'air de s'amuser beaucoup. Il se trouvait d'ailleurs là des gens pour lesquels *Petrouchka* était une révélation et qui riaient à l'entrée de l'ours. Quant à moi, en sortant, je serais volontiers allé voir un bon drame.

*

L'Opéra-Comique a fait un bel effort : il a repris *Pelléas* et *Mélisande* avec la plupart des artistes de la création. Messager était à l'orchestre et l'exécution fut excellente. L'œuvre est belle et telle qu'au premier jour. Je pense seulement que la joie qu'elle nous donne maintenant est différente de celle qui nous bouleversait naguère. Ce qui aujourd'hui nous émeut et nous ravit presque douloureusement c'est, je crois, la beauté formelle de ce chef-d'œuvre, cette transposition divinement achevée de l'émotion que Debussy a réalisée. S'il existe une musique pure qui ne doive rien à la littérature et aux images, c'est bien celle-là, quoi qu'on en ait dit. Or c'est par la vérité psychologique que *Pelléas* jadis nous enchanta, de même que *Boris* en son temps. Cette « vérité » aujourd'hui est morte mais l'art triomphe splendidement.

B. DE SCHLOEZER

LES ARTS

LA PEINTURE BELGE A PARIS.

La revue belge *Sélection* qui mène depuis cinq années le bon combat en faveur de la jeune peinture européenne (peinture française comprise) publie dans son dernier numéro les réponses des principaux artistes, amateurs et écrivains belges à son enquête sur la Jeune peinture française, sa valeur réelle, son influence sur l'art des autres nations. Ce questionnaire, trop long pour être transcrit ici, avait, avouons le, une vague apparence de réquisitoire. Les réponses, comme il fallait s'y attendre, sont pour la plupart sévères. Le peintre français y est accusé de sombrer dans le néo-académisme, de négliger le drame humain, de ne s'intéresser qu'à ses petites cuisines techniques, et de dédaigner complètement l'activité spirituelle de l'Etranger. Il faudrait être bien chauvin pour nier que ces accusations sont assez justes, de même qu'il faudrait être bien aveugle pour ne pas discerner dans le désir d'indépendance et *d'imperméabilité* de la plupart des peintres flamands — j'allais écrire flamingants — une nuance de ce naïf chauvinisme qu'ils nous attribuent... La vérité est que, pour l'artiste plus que pour tout autre, la vie est courte et que se tenir au courant de ce qui se fait chez soi étant déjà assez difficile, il faudrait être un héros pour connaître ce qui se fait dans le monde entier. La preuve en est que la Belgique elle-même, s'il faut en croire cette enquête, ne connaît, comme peintres français, que ceux qui exposèrent à Bruxelles ou à Anvers et ignore complètement l'art, peut-être même l'existence, de Rouault, pour ne citer que lui, dont les préoccupations sont cependant si semblables à celles des meilleurs peintres belges. On pourrait demander à ceux-ci, puisqu'ils nous obligent, nous accusant, à nous défendre, de nous fixer sur le nombre de leurs amateurs dans leur propre pays. Sont-ils bien sûrs d'être mieux compris chez eux — je parle des peintres avancés — qu'ils ne le seraient chez nous, s'ils consentaient à y exposer plus souvent ? Je parierais un grand tableau d'André Lhote contre une pochade de James Ensor, que d'ici cinq ans, pourvu qu'ils veuillent bien envoyer des œuvres d'un format compatible avec l'exiguité des locaux français, les trois "as" de la peinture moderne belge : Permeke, Van den Bergh et Gustave de Smet, compteraient

autant de leurs toiles dans les collections parisiennes qu'ils en comptent dans toutes les collections belges réunies. A ce moment-là, nous connaissant mieux, artistes et écrivains belges répondraient sans aigreur à une nouvelle enquête de *Sélection* et n'accuseraient plus, comme le fait l'un d'eux, leurs propres collectionneurs, — avec dirai-je une nuance de jalousie ? — « d'étrangler leurs nationaux » au profit de l'Ecole française.

Justement, ces mêmes collectionneurs, groupés sous l'étiquette « *Ceux de demain* » ont organisé, galerie Van Leer, une manifestation Permeke. Le peintre flamand a tenu à envoyer sa toile fameuse, *Les Fiancés*, que le Musée de Bruxelles, à qui on l'offrait, a comme par hasard refusée. Dans ce tableau, comme dans le *Rameur*, les *Buveurs*, et tel *Nu* violemment déformé, le public parisien retrouvera (sans qu'il y ait lieu de dénoncer une ombre de cette *influence* si redoutée) l'équivalent de la sombre énergie de Rouault, moins cependant le goût de la modulation Cézannienne, que le grand « expressionniste » français possède mieux que quiconque. Il est regrettable que Permeke n'ait envoyé que des œuvres géantes, difficiles à caser chez nous, pour les raisons que j'ai dites, ce qui retarde d'un an peut-être, ou deux, le moment où justice sera rendue à l'un des plus robustes artisans de la Belgique.

Je suis heureux de saisir l'occasion qui m'est offerte de rendre hommage à l'activité de la Société *L'Art contemporain* qui a organisé à Anvers plusieurs manifestations d'art français. Le désintéressement et la sollicitude dont fait preuve cette société sont trop grands pour que je la chicane sur certaines omissions regrettables, probablement involontaires, dans la liste des peintres français dont elle a entrepris d'exalter les mérites. *L'Art contemporain* nous offre, à la galerie Barbazanges, un choix fort bien fait d'œuvres du grand peintre ostendais James Ensor. On y revoit, dans un éclairage cette fois excellent, *la Mangeuse d'huîtres*, peinte en 1882, qui figurait l'an dernier à l'exposition officielle de l'Art belge. Je ne crois pas qu'aucun artiste puisse demeurer indifférent à cette magnifique peinture, à la fois forte et nuancée, où l'on retrouve toutes les qualités qui font de l'impressionnisme, quoi qu'on en ait dit, et quoi que j'en aie dit moi-même (car, *admirant*, on a le droit de tout dire), la plus naturelle, la plus somptueuse, la plus généreuse

expression humaine que la France ait produite depuis le xv[e] siècle, Watteau, Chardin et Corot étant considérés comme des précurseurs.

Il serait puéril de se demander quelle fût sur Ensor la part de l'influence de l'impressionnisme français autant que de se demander quelle fut la part de Constable et de Bonington sur la formation de cet impressionnisme. Mystère des échanges spirituels qui échappe à l'analyse des cuistres comme aux enquêtes des jeunes revues. Pour qu'une plaque photographique soit impressionnée, il faut qu'elle soit *sensible*. Il est des tempéraments d'artistes tellement sensibles que la moindre lueur, venue d'un pays étranger, leur est une révélation. Il en est de si épais que la foudre ne les éclairerait pas. Que la France et même la Belgique possèdent de ces butors, la chose est sans importance, pourvu que ces pays nous donnent de temps en temps des hommes subtils et spontanés, comme Monet ou Ensor.

Ce dernier, d'ailleurs, s'il nous apparaît comme un peintre universel, dans l'anonyme *Mangeuse d'huîtres*, *la Rue d'Anvers*, ou les *Viandes* (qu'on croirait peintes par Velasquez), affirme fortement dans ses tableaux burlesques ou ses féeries compliquées, son ascendance flamande, voire anglo-flamande. Hogarth chuchotte à son oreille parfois, mais c'est surtout Peter Breughel qui le conseille, lorsqu'il est en quête de quelque noble excentricité. On chercherait en vain, dans la tradition française, des apparitions aussi dramatiquement saugrenues que celles du *Meuble Hanté* ou de l'*Echauffourée des Masques*, ce dernier tableau aussi composé, aussi saturé de couleur qu'un tableau de Breughel-l'Admirable. On pourrait à la rigueur découvrir quelques traces mélancoliques dans l'œuvre de nos impressionnistes, mais jamais, que je sache, la mort n'a franchi le seuil de leur atelier, du moins accompagnée de ses inquiétants sortilèges. (Chez Manet, la tête de mort n'est qu'un prétexte théâtral à quelque morceau de bravoure et il fallut Cézanne pour l'introduire dans la peinture moderne française avec une gravité toute pascalienne.) Chez Ensor la mort apparaît presque naturellement. Le calme d'une pièce close, comme l'agitation de feuillages légers, lui sont prétextes à gambader ou à se tapir, drapée de linges pittoresques, et plutôt à la façon d'une Sirène que d'un

ange exterminateur, tellement douce autour d'elle se fait la musique de la couleur modulée.

C'est devant une œuvre aussi belle et variée, où les moyens sont toujours dignes du sujet, que l'on sourit en pensant à la plaisante excommunication que Montparnasse-Esprit-Nouveau dispense à quiconque s'occupe à représenter quelque drame humain. Le sujet, aux yeux des paresseux, se confond avec l'anecdocte, ce qui est une grave erreur, et le peintre qui s'y intéresse devient un « littéraire ». On accepte alors, venant de la patrie d'Ensor, l'accusation de « peintres sans-cœur » qui nous est faite. D'autant plus qu'une promenade au Salon des Tuileries où le talent qui abonde ne s'applique qu'à des sujets mornes et rebattus, n'est pas faite pour nous inciter à donner tort à nos juges du moment. Pour ma part, pensant à l'emploi insuffisant que font trop de peintres français de leurs dons, c'est avec plaisir que je vois le numéro de *Sélection* se terminer sur une phrase où je reconnaissais la noblesse des aspirations de la Belgique : « Les artistes, au lieu de passer leur journée à la terrasse des cafés, y vivent en sabots, canotent, piochent la terre et se mélangent aux êtres et aux choses simples ».

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LE THÉÂTRE

ORPHÉE de M. *Jean Cocteau* ; ET DZIM LA LA... de M. *Marcel Achard* au Théâtre des Arts.

Il faudrait beaucoup d'adresse pour réduire aux quelques lignes d'une chronique la tragédie que Jean Cocteau a tirée de l'immense légende d'Orphée, que chacun de nous commence ou termine. Comme son dessein était de la destiner plus encore aux sens qu'à l'esprit, il l'a élevée à grands traits au-dessus de la scène coutumière, et le théâtre semblait céder de toutes parts. Mais il y avait, à la représentation, autant de théâtres que de spectateurs et chacun pouvait ainsi se prêter, selon son intensité propre, à de délicieux ravages.

Si Cocteau a fait d'Orphée un homme moderne, c'est que le feu légendaire est le seul qui ne s'éteigne jamais et que nous en

portons tous la chaleur. On ne manquera pas à ce propos d'invoquer la facilité, mais il y a l'aisance : on parlera de jonglerie sans remarquer qu'elle est précisément une familiarité avec le symbole et qu'elle permet d'en user comme de la seule explication possible de la mystérieuse éternité de toutes les tendresses humaines.

En dehors de la place qu'ils occupent dans la durée et au delà des limites qu'on leur veut en art, les événements et les sentiments ont une existence supérieure, une couleur céleste, peut-être un paradis; ils se produisent alors un peu plus haut que nous, dans un autre registre, avec un mouvement d'ailes plus grand; ils ne font plus aucune ombre sur terre, demeurent la copie libre de leurs formes réelles, mais existent sans prouver autre chose que cette existence où nous prenons part sans rêver. Surtout sans rêver. C'est sur ce point qu'on cherche généralement des querelles inutiles. L'explication, le retour à la conscience et à la pensée de la matière poétique demandent à la scène un nouveau miracle : celui de l'interprétation ; dès cet instant, la poésie a tous les droits. Orphée se passe dans un milieu poétique pur.

Pour celui dont le vocabulaire affectif est insuffisant ou qui se trompe, pour celui qui est de complicité avec les spectateurs, c'est la chute fatale ou le mauvais atterrissage. Combien de poètes ou de dramaturges ne rapportent d'un voyage manqué dans l'inconnu que cette absurdité que le vulgaire ne distingue pas de la poésie authentique et qu'il nomme symbole parce qu'elle ne ressemble plus à la bonne grosse réalité du journal de tous les matins. Jean Cocteau n'a pas besoin d'aller très loin, il ne sait ce que l'on entend par *inconnu* et ne s'occupe que de miracles réels.

Nous n'avons aucun moyen pour juger du prix ou de l'évidence d'un symbole, mais nous savons obscurément qu'il n'y a qu'un seul symbole possible. L'important chez Cocteau est qu'il le trouve mais à côté de nous, dans cette réalité solide que nous refusons toujours dans l'espoir d'un faux luxe. Il nous met le nez dans notre propre richesse, car le miracle est ce qui se présente naturellement à nous chaque jour. Picasso s'étonne par exemple que l'on ne fonde pas dans un bain.

Seul un poète pouvait essayer de rendre visible et familière

la matière fictive de la légende d'Orphée ; seul un poète pouvait s'emparer des troupes sensorielles d'une salle et les diriger au milieu du spectacle. Mais il fallait que ce poète demeurât en contact avec nous et qu'en défaisant sous nos yeux la trame de mille tissus éblouissants, il consentît à sourire entre les fils dorés. Jean Cocteau s'est montré assez subtil pour faire entendre sa pièce de plusieurs manières en lui polissant des quantités de facettes poétiques dont la mémoire aime à retrouver le cristal. Orphée tourne vite autour d'un axe-chair à la vitesse de nos préférences qui vont de la grâce à l'ironie ; et pour sourire plus près de nos cœurs, l'auteur s'est quelquefois amusé à broder sa propre légende sur celle de l'infortuné mari d'Eurydice. Ainsi, on ne lui a pas ménagé la sympathie.

Il y a dans Orphée un spectacle pour lequel il convient de faire des éloges à M. Georges Pitoeff qui a poussé les scènes jusqu'aux limites du surnaturel et a suivi l'auteur d'une façon très ingénieuse dans l'exécution dramatique à grandes lignes. Mme Pitoeff a prêté à Eurydice une candeur touchante et presque des vertus bourgeoises pour nous la rendre familière. Il n'aura manqué à Marcel Herrand que des ailes pour être tout à fait angélique, mais un matériel de vitrier le retenait sur terre. Seule Mireille Havet sut traverser l'eau mystérieuse des miroirs et circuler dans tous ces milieux comme la mort dont elle a complété les images par une création digne d'un music-hall scientifique et féerique.

*
* *

Pour une fois, Marcel Achard n'a pas été très bien servi par ses interprètes. On peut jouer du Marcel Achard dans un décor nu, dans un jardin et même en plein vent, tant les pièces qu'il nous donne savent tirer tout leur luxe d'elles-mêmes et demeurer humaines. On peut imaginer le plaisir qu'il prend à mettre dans la bouche de gens grotesques des choses exactes et amères, à faire se rencontrer autour d'un sentiment qu'ils démontent avec adresse jusqu'à ses plus petits rouages, des hommes qui nous ressemblent au point que nous souffrons par leur cœur et que notre ironie rend le même son que la leur. Mais on a représenté *Et dzim la la...* dans un décor pour une pièce sans sujet, si bien que l'on ne parvenait pas à se donner

entièrement au plaisir de goûter jusque dans une syntaxe à grand air le cynisme philosophique d'un duc qui, pour pouvoir devenir librement amoureux d'une fille naturelle, se laisse aller à des trouvailles sentimentales et à un mépris pour nos conventions qui sont réjouissants.

ANDRÉ BEUCLER.

*
* *

NOTULES

La Scène tournante, par *Frédéric Boutet* (N. R. F.) ; **Te voir émue...**, par *Gabriel Maurière* (Pensée Française) ; **L'Armée secrète**, par *H.-R. Lenormand* (N. R. F.) ; **Le Cendrier**, par *Fernand Fleuret* (N. R. F.).

Frédéric Boutet semble avoir fixé un certain type du conte pour grand journal : photographies des manèges sentimentaux d'une humanité moyenne où l'imprévu ne saurait être que le prévu pris à rebours. Le titre de son anthologie, *la Scène Tournante,* marque combien cet art rapide et net s'apparente à la dramaturgie de la scène bien filée.

Les contes de *Te voir émue...* gardent un tour plus populaire, un accent moins impersonnel que ceux de Frédéric Boutet. Moins dramatiquement construits, ils acceptent plus d'échappées poétiques. Gabriel Maurière y intervient volontiers, collabore par l'émotion avec la destinée de ses personnages et les pousse parfois jusqu'au seuil du mystère.

Là nous attend H. R. Lenormand. Deux nouvelles de *l'Armée Secrète* rappellent des thèmes déjà traités dans son théâtre : *Fidélité* présente un bien amusant pastiche des enquêtes freudiennes, *le Juge Interieur* unit dans une sorte de talion moral une prostituée et un pasteur. Mais le plus long des trois récits et qui donne son nom au recueil, constitue une remarquable réussite ; l'auteur y dépeint, à Lugano, en 1917, parmi les espions de toutes races, les machinations qui conduisirent l'agent 15 au poteau ; cette étude de la déformation chez un être faible du sens de la vérité demeure d'une inflexible puissance.

Aux bords du *Cendrier*, sous nos yeux, six histoires, comme des cigarettes parfumées, achèvent de se consumer. Trois contes anciens dans ce style infailliblement archaïque où Fernand Fleuret éprouve et prouve sa virtuosité. Trois contes modernes que stylisent l'évocation du fantastique éternel et l'affleurement à ces surfaces lisses du patois,

« langue rapide et tragique ». Six contes, tous portant le sceau de la mélancolie qui tantôt raille et tantôt rêve.

*
* *

Shakespeare acteur-poète, par *Mme Longworth-Chambrun* (Plon); **Polyxène**, par *André Suarès* (Cahiers de Paris) ; **L'Ingénieux Hidalgo Miguel Cervantès**, par *Han Ryner* (Crès).

L'auteur de *la Nouvelle Desdémone* donne une nouvelle preuve de sa piété dans une consciencieuse étude, *Shakespeare acteur-poète*, qui ordonne ce que nous possédons de témoignages contemporains ou assez proches sur le Stratfordien. Elle réussit même à tracer une « vie » complète en tirant des *Sonnets* une biographie sentimentale et en suppléant à ce que nous ignorons de Shakespeare par ce que nous connaissons de Southampton. Lorsqu'elle s'aventure dans la critique, les opinions de Mme Longworth-Chambrun ont un curieux parfum américain ; elle écrit notamment sur *Macbeth* et *Lear* des choses assez surprenantes. Mais les pages où elle marque les influences de Florio, Montaigne et Rabelais forment une excellente mise au point dans un bon ouvrage de vulgarisation.

Sur le thème de *Troïlus et Cressida* — pièce où Mme Longworth-Chambrun nous apprend que « pour une fois Shakespeare s'est totalement fourvoyé » — on sait quelles ingénieuses et pathétiques variations furent déjà brodées par André Suarès. Les huit scènes de sa *Polyxène* y ajoutent, vers blancs et versets, un hymne dédié au « douloureux délice d'aimer » : suaves murmures, âpres clameurs, cris farouches, rires orgueilleux, sous une lune qu'attendrit Polyxène, devant une mer complice de Cressida.

Autre incarnation du rire méditatif, Cervantès a soixante-sept ans quand commence *l'Ingénieux Hidalgo.* Han Ryner le prend à cet apogée de son insolente pauvreté, jalousé par Lope de Vega, déifié par Calderon, suspect à l'Inquisition, évoquant sa vie héroïquement aventureuse au hasard de ses derniers vagabondages, dans des méditations qui annoncent parfois les monologues d'Han Ryner. Non content de peindre autour de son héros un grouillement pittoresque, l'auteur traite un problème plus passionnant : comment, tout plein de *Persilès*, « poème deux fois impossible », Cervantès se vit contraint d'écrire le second *Don Quichotte*. Le vrai sujet de *l'Ingénieux Hidalgo*, ce qui en fait un ouvrage remarquable, c'est ce dilemne du merle et du rossignol.

*
* *

Victor Hugo artiste, par *Raymond Escholier* (Crès); **Le Général Hugo**, par *Louis Barthou* (Hachette).

Victor Hugo artiste n'est pas seulement un album, nous procurant l'illusion d'errer dans la Maison Victor Hugo parmi les fantaisies, les épopées architecturales et les magistrales synthèses du grand visuel. Le conservateur du musée s'y fait notre guide. Ses pénétrantes analyses — importante contribution à l'étude de « l'homme de lettres artiste », cette « conquête du romantisme » — détruisent la légende d'amateur qui pèse sur l'écrivain-dessinateur. Raymond Escholier précise la dette d'Hugo envers ses maîtres aussi bien que son apport original et surtout il démontre comment artiste et poète s'expliquent mutuellement par une même puissance visionnaire.

Le général Hugo appartient à ce genre de la correspondance commentée où excelle Louis Barthou et garde l'entrain d'un roman vécu, roman d'un brave homme souvent maladroit dans sa carrière militaire et sa double carrière conjugale. De nombreuses lettres inédites viennent, grâce à Louis Barthou, compléter les *Mémoires* du général et aussi le *Victor Hugo raconté :* particulièrement précieux est le dossier qui montre, après une brouille momentanée, le père et le fils en affectueuse confiance, discutant les premiers poèmes de l'enfant prodige et les « délassements » du vieux soldat en demi-solde.

RENÉ LALOU

*
* *

LES REVUES

ESQUISSES POUR UN PARADIS

L'on sait quels beaux poèmes Léon-Paul Fargue a donnés à COMMERCE. Voici un fragment des *Esquisses pour un Paradis,* qui paraissent dans le numéro de printemps :

J'en ai vu de raides. Les trains qui arrivaient dans les gares ne s'arrêtaient plus, défonçaient la lampisterie, crevaient la façade, tuaient la marchande de journaux sur la place, une vieille hors d'âge, rabotaient leur boulevard Denain, leur rue de Strasbourg, leur rue de Rennes, leur rue du Havre, leur Königstrasse, raflaient vingt terrasses, morfilaient les apéritifs, emportaient sur les marchepieds et sur les lanternes des rendez-vous d'affaires, des voitures du plus fort tonnage, des marges de libraires, des crain-

quebilles sans points de défense, des boutiques de soins de beauté pleines de pieds nus, des chaînes rieuses d'ouvrières renversées comme sur les chevaux de bois, les yeux blancs, la main sur le cœur, un grand candélabre de bronze couché de travers, tout pleurant et puant de l'haleine, et tout ça passant sous l'Arc de Triomphe, saboulant nos maîtres, éteignant la flamme, bottant le Président Ricouenne et l'ambassadeur de Wynandie, carambolant Petain et Foch, allait au-devant de la mer ! Puis les quartiers se mirent en marche, lentement, puis plus vite, pas gymnastique, dans une poussière tonnante : on commençait à voir les rayures s'accélérer dans le même sens pour se reblanchir argent fluide ! La terre basculait dans une tempête de rayons, les hommes glissaient des maisons fendues, déjà fredonnantes de flammes, comme un forficule d'un fruit coupé, comme un concierge qu'on dérange ! Ils se retournaient comme une peau de lapin, montrant leur chaise intime, leurs organes tout frais saigneux, bagages rouges et verts, leurs strapontins, leurs fibromes, leurs bouquins, leur savoir ! Je n'eus que le temps de donner le coup de pied, de prendre en hauteur un bon cent mille et de planer sur cette racaille ! C'est alors que j'aperçus dans les Elohim une grosse tête divine, une tête de vieux maître, sorte de grand type de clinique qui regardait la chose avec son monocle servoradiant. Tâh ! Il était en train de contempler des trousseaux de squelettes jouant du xylophone sur eux-mêmes et se rebéquant et glapissant sur les marches de la Bourse ! Planant un peu mieux dans la durée, je tirais toujours, je tirais des traits dans mes connaissances... Moi aussi je fais des voyages, mais à condition que ça en vaille la peine !... Le Zara s'engluait dans le miel de Venise ! Florence cul pardessus tête avec ses objets d'art comme un salon de dentiste foutu par terre ! Des petits tas crayeux de grands hommes exhumés, plaqués sur des bords innommables... Le crâne d'esturgeon de Barrès bouchant un corneau de poulaine fétide... Napoléon s'embossant dans Notre-Dame du Charbon de Terre ! Et les convois, les trains, les morts, dressés, pressés comme la grotte de Fingal ! Enfin, la mer, la mer arriva sur le champ de bataille ! Elle tordit un cou de plésiosaure, faisant grésiller toute la ferraille, assommant le Ritz et le Meurice, dont les femmes à gueules de dragée supérieure et les diplomates en coton d'oreilles flottaient pêle-mêle avec des poissons crevés, le ventre en l'air ! Alors les villes, les villes économes, mirent à l'eau leurs arches qui flottèrent sagement, comme des plumiers...

*
* *

L'ESPRIT

L'Esprit : tel est le titre de la nouvelle revue — du recueil, vaudrait-il mieux dire — qui prend la suite de *Philosophies*. Le premier cahier, qui vient de paraître, est entièrement substantiel ; il renferme

quatre essais originaux, une étude critique sur M. Maritain qui ressemble un peu trop à un pamphlet, et deux importantes traductions ; l'une est celle du grand poème de T. S. Eliot, *la Terre Mise à Nu* ; elle est due à M. de Menasce ; l'autre qui a pour auteurs MM. J. Wahl et Maurice Boucher est une version extrêmement revue d'un des passages capitaux de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Des quatre essais qui constituent le corps même du cahier, le plus significatif parait être, à première vue du moins, celui de M. G. Ph. Friedmann ; il est intitulé *Ils ont perdu la partie éternelle d'eux-mêmes*. Protestation émouvante contre l'artifice contemporain, contre l'hypocrisie du désintéressement et de l'objectivité, contre l'esprit de disponibilité ; « les hommes forts, déclare l'auteur, sont les plus *souillés*, ils sont ceux qui répondent précisément le moins au mythe de l'individu, ils sont les grands complices de l'être. » « La pensée qui se sépare de l'être réel, dit de son côté Henri Lefebvre, qui se perd dans son produit et s'épuise dans son objet et le contemple immobile nous paraît intégralement fausse ». Personne ne peut contester l'importance et l'opportunité d'une telle critique : reste à savoir si les jeunes directeurs de l'*Esprit* disposent actuellement de l'outillage dialectique et verbal qui serait indispensable pour donner à cette critique une contre partie positive et substantielle. C'est ce dont il est permis de douter. Le ton perpétuellement agressif qu'ils adoptent ne suffit pas à masquer les incertitudes d'une pensée qui cogne, si l'on peut dire, à tâtons.

GABRIEL MARCEL.

*
* *

SUR L'IMITATION DANS L'ART

A André Thérive qui lui oppose, dans les CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES, le mot de Piles : « L'essence de la peinture est l'imitation des objets visibles », André Lhote répond :

Le public oublie qu'il y a des mots que, seuls, quelques privilégiés ont le droit de prononcer. Du temps de De Piles, on pouvait parler de l'imitation, parce que celle-ci devait être recherchée à travers des formules très nombreuses. Du moment que le peintre savait qu'il devait faire subir à la figure humaine ou aux paysages une certaine transformation pour les rendre dignes d'entrer dans le domaine pictural, il pouvait parler d'imitation. On savait ce que cela voulait dire. Exactement ceci : trouver, entre les procédés admis et les objets naturels, un équilibre. Inventer un accord entre ces éléments différents, les objets et les signes ; obtenir d'eux de mutuelles concessions, de façon que le public puisse discerner, à travers le réseau des formes

conventionnelles, les formes mêmes de la vie. Mais aujourd'hui où l'on entend par imitation la photographie, on n'a plus le droit d'employer ce mot ; on doit, au contraire, parler de transposition pour rappeler justement, et à l'artiste et au public, les règles anciennes qui ont disparu des ateliers.

*
* *

Des Nouveaux Essais critiques (n° 1) détachons ce jugement de M. Georges Hain :

C'est par le cœur que nous prenons possession du monde, du monde en sa réalité. M. Valéry préfère les déserts de l'intelligence pure. Il n'est peut-être pas sans signification qu'il ait été adopté d'enthousiasme par le groupe de la *Nouvelle Revue Française*, ces gens qui, à force d'intelligence inutile, finiront par nous dégoûter de l'intelligence.

*
* *

MEMENTO

L'Action Française (23, 30 mai) : *Comme ci ou comme ça* de Pirandello, par L. Dubech.

L'Ane d'Or (fév.-mars) : Inédits de Walt Whitman.

L'Emancipation (mai) : *Propos* d'Alain : Lucien Herr.

La Grande Revue (mai-juin) : *Carnet des jeunes lettres*, par Guy Crouzet.

Les Nouvelles Littéraires (11 juin) : *Keyserling*, par Ch. du Bos ; *Fragments* de Keyserling, traduits par André Maurois.

La Revue nouvelle (15 mai) : *Manhattan Transfer*, par J. dos Passos, trad. M. Coindreau.

La Revue de Paris (15 mai) : *Histoire cynique*, par J. de Lacretelle ; (1er juin) : *Siam*, par Paul Morand.

Revue des Pays du Nord (avril-juin) : *Promeneurs nocturnes*, par R. Varnlund, trad. A.-J. Jouquey.

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LA BESOGNE EST SIMPLE

La situation reste toujours aussi paradoxale. Le gouvernement continue à multiplier les déclarations rassurantes, alors qu'on attend de lui des actes. Mais peut-être compte-t-il que le Comité d'Experts va lui fournir le programme d'action qu'il ne réussit pas lui-même à élaborer ? A vrai dire, personne n'ignore ce qu'il conviendrait de faire et la besogne à accomplir n'est pas compliquée. Le malheur est qu'on n'ose pas forcer la main à la Chambre. La suppression du carnet de coupons et de l'affidavit, puisqu'elle est annoncée, demande-t-elle de si longues études et faut-il continuer à amputer de 50 °/o ou plus les coupons des valeurs mobilières, même des titres de choix de la petite épargne, pour s'étonner après que l'on ne songe plus à les acheter.

J'entends bien que les mêmes difficultés se retrouvent ailleurs et que les solutions adoptées par exemple en Italie et en Belgique ne paraissent pas ni plus neuves, ni plus définitives que celles que l'on préconise ici. Malgré la participation au gouvernement belge de l'une des plus importantes personnalités des milieux bancaires, les projets qui viennent d'être adoptés par le Parlement sont encore d'esprit exclusivement fiscal. Ils ont pour objectif de créer 1.500 millions de nouveaux impôts dont un tiers environ par la majoration des impôts frappant les propriétés non bâties ou bâties. Les contributions des premières seront augmentées de 106 centimes, celles des secondes de 50 °/o, si elles ont recouvré la liberté de leurs loyers. Ces sommes seront affectées à un fonds d'amortissement qui aura pour fonction de rembourser la Dette publique, de réduire les engagements à court terme et d'améliorer la trésorerie, laquelle aura notamment à faire face à un déficit de 1.300 millions pendant l'exercice en cours.

Le passif de l'Etat belge a, en effet, beaucoup grossi depuis la guerre, la dette intérieure a été, il est vrai, atténuée beaucoup par la dépréciation du franc. Des déclarations du ministre des Finances, il résulte que, calculée en or au taux actuel, la dette intérieure ne représente que 5.464 millions en valeur nominale et 4.100 millions en valeur

effective, d'après les cours actuels, tandis que la dette d'avant-guerre était de 5 milliards. Je cite ces chiffres officiels parce qu'ils comportent un enseignement : les rentiers ont fait assez de sacrifices pour l'Etat, ici comme ailleurs, pour qu'on ne leur demande plus de se ruiner tout à fait sous prétexte de mettre le budget en équilibre.

Au reste, s'il ne faut pas perdre de vue ce qui se passe à l'étranger et surtout dans les pays dont la situation économique et financière se rapproche le plus de la nôtre et ce sont ceux dont je viens de parler, ils ne nous offrent ni les uns ni les autres, de méthode que nous puissions appliquer avec des chances absolues de succès. Des impôts ? Nous avons doublé les recettes budgétaires depuis trois ans ; tout est escompté, tout est entamé. L'emprunt ? Il n'est pas possible dans les circonstances actuelles. L'inflation ? Nous en avons suffisamment goûté. Quant à la contribution volontaire, personne n'en attend les milliards qui seraient indispensables pour remettre la situation d'aplomb. Mais, au fait, est-ce bien à amortir notre dette qu'il faut viser surtout en ce moment ?

Non, le mal vient de ce que les capitaux sont actuellement paralysés et que l'on ne veut pas se décider à prendre les mesures qui, en les libérant, les lanceraient aussitôt dans le grand courant de la circulation générale par le véhicule naturel des valeurs mobilières. Arrêtez la guerre contre les valeurs, diminuez les taxes prohibitives qui amputent actuellement les coupons jusqu'à 50 % ou plus de leur valeur, quand elles ne prennent pas le tout, comme le cas s'est rencontré par le jeu de l'absurbe taxe annuelle de transmission qui est proportionnelle au cours, au lieu de s'appliquer au revenu, seul élément rationnel de taxation.

Quant à l'exportation des capitaux, méditez l'un des principes posés par un autre Comité d'Experts réuni à Paris le 21 janvier 1924, en vertu d'une décision de la Commission des Réparations du 30 novembre 1923, et chargé de faire rentrer en Allemagne des capitaux évadés : « Le seul moyen, dit le rapport, d'empêcher les capitaux de sortir et de les encourager à rentrer est de supprimer la cause qui a provoqué leur exode. Les lois restrictives qui se sont montrées impuissantes à empêcher l'exportation des capitaux, deviennent superflues dès lors que disparaissent les raisons de les éluder. Les lois qui prétendaient rendre obligatoire le retour de ces capitaux, ne pourraient que produire l'effet inverse de celui qu'on pourrait en attendre ».

PETIT COURRIER

Dammerie. — Affaire récente. Les actions n'étant libérées que de 25 Frs, le prix demandé constitue une escroquerie, sans parler des autres contingences. S'abstenir.

Rip. à Meaux. — Le coupon des parts est frappé de *Frs : 114,03* d'impôts.

LÉON VIGNEAULT



SOCIÉTÉ D'ÉDITION "LE LIVRE"
EMILE CHAMONTIN, DIRECTEUR
*9, rue Coëtlogon — Paris-VIe*

EN PRÉPARATION
OUR PARAITRE FIN 1926

JACQUES DE LACRETELLE

LETTRES ESPAGNOLES

ÉDITION ORIGINALE

avec onze eaux-fortes de

MARIE LAURENCIN

volume in-8° raisin, tirage limité à 300 exemplaires numérotés

---

LES CATÉGORIES DE TIRAGE ET LES PRIX

SERONT INDIQUÉS ULTÉRIEUREMENT

. F.

VIENT DE PARAITRE

CARL STERNHEIM

BERLIN

OU

LE JUSTE MILIEU

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR MARC-HENRY

UN VOLUME .. .. **12** fr.

U MÊME AUTEUR

NAPOLÉON

UN VOLUME **13.50**

LIBUSSA, LA JUMENT DE GUILLAUME II

UN CAHIER .. .. **15** fr.

KRA, ÉDITEUR

F.



ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN — PARIS (VIe)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 04.08 — R. C. SEINE 110.088



POUR COMPRENDRE L'ART HINDO

par ANANDA-K. COOMARASWAMY

Conservateur des Collections d'art indien et musulman
au Musée des Beaux-Arts de Boston

Traduction de JEAN BUHOT

Avec tableau chronologique, index et bibliographie sommaire autorisée par les Trust
du Musée de Boston et revue par l'auteur

Illustrée de reproductions hors texte et de dessins dans le texte

Cet ouvrage intéresse non seulement les arts, mais la civilisation de l'Ind
comble exactement une lacune dans ce domaine en France.

Prix **15**

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS est aujourd'hui complète

Du premier au quarante-quatrième volume, c'est-à-dire de 192
1926, sa tenue a été constante, et cela malgré les tribulations succ
sives qu'a connues l'industrie du livre. Même qualité de papier, mê
impression, mêmes soins ; en outre, même souci de ne donner que
œuvres de choix. Quant au prix, il n'a augmenté que de 12 à 15 fran

Le 44e et dernier volume termine la collection en beauté. Ce n'
rien de moins que les

MÉMOIRES DE LA ROCHEFOUCAULD

Préfacés et annotés
par le Cte GABRIEL DE LA ROCHEFOUCAULD

L'érudit descendant du grand écrivain termine sa préface en disant :
« ... C'est que plus que tout autre il défie la curiosité, et cela au titre de cont
porain de Corneille, d'ami de La Fontaine, et de grand seigneur policé sachant masc
ses pensées, ses craintes, ses aspirations aux gentilshommes qui le suivaient,
troupes qu'il commandait, aux solliciteurs qui l'épiaient, aux amis qui le jalousai
Que pense-t-il des jugements sommaires dont on l'honore ?... »

Un vol. in-16 grand-aigle, 322 pages (papier de luxe, tirage
limité à 2500 exemplaires numérotés). Prix **15**

N. R. I.

. F.

R. F.

R. F.

nrf OEUVRES DE PIERRE HAMP

“ LA PEINE DES HOMMES ”

Le Rail
Un vol. in-18 .. .. **12 fr**

Marée Fraîche, Vin de Champagne
Un vol. in-18 .. .. **12 fr.**

L'Enquête
Un vol. in-18 .. .. **9 fr.**

Le Travail invincible
Un vol. in-18 .. .. **12 fr.**

Les Métiers Blessés
Un vol. in-16 .. .. **13.5**

La Victoire Mécanicienne
Un vol. in-16 .. .. **9 fr.**

Les Chercheurs d'Or
(PRIX LASSERRE 1920).
Un vol. in-18 .. .. **10.5**

Le Cantique des Cantiques
2 vol. in-18 .. .. **21 fr.**

Un Nouvel Honneur
Un vol. in-18 .. .. **12 fr.**

Le Lin
Un vol. in-18 .. .. **10.5**

Une Nouvelle Fortune
Un vol. in-18 (pour paraître en Juillet 1926). .. .. .. **12 fr.**

Vieille Histoire
Un vol. in-18 .. .. **9 fr.**

Gens, Première Série
Un vol. in-18 .. .. **10.5**

La France, Pays Ouvrier
Un vol. in-18 .. .. **6.7**

Victoire de la France sur les Français
Un vol. in-18 .. .. **6.7**

Gens, Deuxième Tableau
Un vol. in-18 .. .. **12 fr**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

R. F.

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS

PUBLIÉS PAR LES SOINS DE PAUL VALÉRY, LÉON-PAUL FARGUE, VALERY LARBAUD

N° V

AUTOMNE MCMXXV

N° VI

HIVER MCMXXV

Vient de paraître :

N° VII

PRINTEMPS MCMXXVI

LE CAHIER VIII PARAITRA FIN JUILLET

*LE NUMÉRO : **15** fr.*

L'ABONNEMENT AUX QUATRE CAHIERS

*France .. .. **50** fr. — Etranger .. .. **60** fr.*

Rédaction et Administration :
160, rue du Faubourg Saint-Honoré, 160
PARIS (VIIIe)